





ce livre a été relié par Mr le
gouge le fils du medecin. le 13 juillet
1764.

DISSERTATION EN FORME DE LETTRE, SUR PLUSIEURS MALADIES POPULAIRES;

Qui ont régné depuis quelques années à Châlons-ſur-Marne, & dans une partie du Royaume.

AVEC

Des Réfléxions Phyſiques ſur l'opération des Remèdes qui ont été employés pour les guérir.

Par M. NAVIER, Docteur en Médecine, & Aſſocié Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

A PARIS,

Chez la V. CAVELIER, & Fils, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Séverin, au Lys d'Or.

M. DCC. LIII.

Avec Approbations & Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

APPROBATION

de Messieurs les Doyens & Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

NOus soussignés Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, & Commissaires nommés pour examiner un Manuscrit intitulé, *Dissertation en forme de Lettre, &c. par M. Navier, &c.* certifions que l'Auteur n'avance rien qui ne soit fondé sur la bonne Théorie, & qui ne soit conforme à la saine pratique de la Médecine; appuyant communément ce qu'il dit sur l'autorité des grands Maîtres de l'Art, qui ont traité des mêmes maladies. A Paris, ce 21 Novembre 1751. DEJEAN, DE VANDENESSE, PERSON.

OUi le Rapport de MM. DEJEAN, DE VANDENESSE & PERSON, Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris pour examiner l'Ou-

vrage de M. *Navier*, intitulé, *Dissertation en forme de Lettre, &c.* la Faculté consent que ledit Ouvrage soit imprimé. Fait aux Ecoles de Médecine, dans l'Assemblée tenue le Vendredi 10 Décembre 1751.

BARON, *Doyen.*

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Dissertation en forme de Lettre, par M. Navier Docteur en Médecine* ; je n'y ai rien trouvé qui ne soit conforme à la bonne Théorie & à la saine Pratique, par conséquent je le juge digne de l'impression. Fait à Paris ce 10. Décembre 1752.

VERNAGE.

la disenterie p. 1
la petite verole 70
Moiens de prevenir la variole et la rougeole 179
la rougeole 101
la coqueluche 239

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé le ſieur NAVIER, Docteur en Médecine, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Diſſertation en forme de Lettre ſur la Dyſſenterie qui a régné à Châlons-ſur-Marne en 1749 & 1750* : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la Feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en ſera

ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DELAMOIGNON, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-sixiéme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent cinquante-trois, & de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 124. fol. 95. conformément au Réglement de 1723. qui fait défense, Article IV. a toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. A la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Art. CVIII. du même Réglement. A Paris, le 2. Mars 1753.

J. HERISSANT, *Adjoint.*

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR ayant publié l'année dernière un Ouvrage Apologetico-Critico-Médical, qui fut goûté du Public, & dont le Journal des Sçavans vient de faire mention (*a*), profita de cette occasion pour annoncer celui que l'on donne aujourd'hui au Public, dans lequel se trouvent des observations sur plusieurs maladies populaires, qui ont régné en Champagne, & dans différentes provinces du Royaume.

L'Auteur commence par traiter de la Dyssenterie, qui a eu cours en 1749 & 1750; il fait voir qu'elle avoit véritablement le caractère épidémique, & qu'elle

(*a*) Février 1753, p. 120 & 121.

étoit entretenue par des levains particuliers, rebelles aux remèdes que l'on a coutume d'employer pour guérir ce genre de maladie, mais qui cédoient aiſément à l'uſage du quinquina. Après avoir comme analyſé l'action des remèdes, communément employés pour guérir la Dyſſenterie en général, il prouve par l'expérience & l'examen des différentes facultés du quinquina, que cette écorce étoit & devoit être effectivement comme le ſpécifique de cette Dyſſenterie populaire qui régnoit alors. Il communique enſuite les recherches particulières qu'il a faites ſur la nature & les effets du *vitrum antimonii ceratum*, ſur le kermès minéral, le tartre ſtibié, la poudre *de tribus*, dite *cornachine*, & le diaphorétique minéral.

Quoique le détail, dans lequel

entre l'Auteur à cet égard, paroiſſe être détaché de ſon ſujet, il eſt cependant vrai que ce qui fait l'objet de ce détail y a quelque rapport ; au moins ſes obſervations peuvent-elles devenir très-importantes dans la pratique de la Médecine. Si les recherches qui concernent le kermès minéral, le tartre ſtibié & le *vitrum antimonii ceratum*, ſe trouvent à certains égards conformes au travail d'un célèbre Académicien de Paris, c'eſt un titre de plus qu'une rencontre auſſi heureuſe, & qui n'eſt point rare parmi ceux qui travaillent à approfondir la Nature.

Enſuite l'Auteur fait des obſervations ſur le règne de la Petite-vérole & de la Rougeole. Il s'eſt ſur-tout appliqué à établir une méthode auſſi conforme à celle des plus grands Maîtres, qu'elle eſt éloignée de l'Empiriſme & des

pratiques meurtrières du peuple ? il fait voir le rapport & l'enchaînement que ces deux maladies ont entre elles, & combien sont foibles les nuances qui en distinguent les traitemens ; il indique ensuite les moyens de se préserver de ces maladies ; ces moyens à la vérité ne consistent que dans une bonne conduite, soit dans le régime de vie, soit dans le travail & les passions, mais ces préservatifs n'en sont que plus sûrs & plus faciles, pour ceux qui sçavent préférer leur santé à des plaisirs momentanés.

Enfin l'Auteur vient à l'examen de la Fièvre pourprée, & à la Toux-férine ou Coqueluche des enfans ; il démontre sur-tout que la cure de la Fièvre pourprée consiste dans une méthode antiphlogistique, plus ou moins variée, & que malgré qu'il y ait des levains

étrangers à évacuer, ce feroit inutilement que l'on fuivroit cet objet, quoiqu'effentiel, fi on perdoir de vûe les indications de feu que préfente ce genre de maladie, qui portant un caractère éryfipélateux, éxige des foins extraordinaires. Notre Auteur a cru reconnoître dans l'ordre de toutes ces maladies un enchaînement de conftitutions épidémiques : il n'a fait que toucher légérement l'Aphthe gangréneux & la Suète, qui ont exercé la plume de fçavans Médecins ; mais il eftime que ce font, dans toutes ces maladies, les mêmes levains qui ont agi différemment felon les difpofitions des fujets, & leurs différens rapports avec les influences de l'air régnant ; il croit même que l'origine de toutes ces maladies eft dûe en partie aux miafmes contagieux, qu'ont exhalé la prodigieufe quan-

tité de bêtes à cornes qui ſont péries dans le Royaume & ailleurs, & qu'il s'y eſt trouvé un certain rapport, quoiqu'éloigné, entre pluſieurs de nos maladies épidémiques, telles que l'Aphthe gangréneux, la Fièvre pourprée, &c, & celle du gros bétail. Nous avons en effet déja pluſieurs exemples de régnes épidémiques qui ont ſuccédé à des maladies d'animaux.

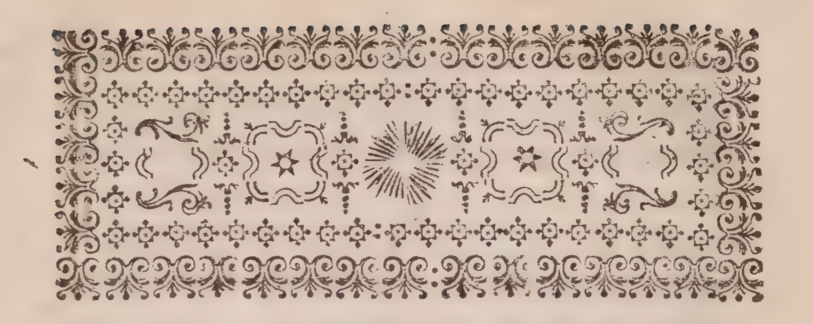
L'Auteur donne à connoître avec beaucoup de ménagement les contradictions qu'il a éprouvées dans la conduite qu'il a tenue pour le traitement de ces différentes maladies. Mais qu'il eſt conſolant pour un Médecin d'avoir tenu ferme contre les préjugés populaires, lorſqu'il s'agiſſoit & de ſa conſcience & de la vie des hommes. Une conduite ſi autoriſée par la raiſon, l'expérience & le ſentiment des grands Maîtres,

ne pouvoit manquer d'être heureuſe ; & quand bien même elle ne l'auroit pas été en apparence, la perte des malades, après de pareils traitemens, ne peut être attribuée qu'à la violence du mal, qui en enlève ſouvent beaucoup dans les premiers tems d'une conſtitution épidémique, tels ſoins & telles précautions que l'on puiſſe prendre ; mais qui en détruit certainement un beaucoup plus grand nombre, lorſque l'on emploie au contraire un traitement empirique & deſtitué de principes.



Fautes à corrriger.

PAG. 7. lig. 11. d'identité, *lis.* d'intensité.
Ibid. lig. 26 & 27. *sed aliam* (*morbi epidemici*) lis. *etiam.*
Pag. 14. lig. 11. *usurpari*, lis. *usurpavi.*
Pag. 15. lig. 3. j'ai mieux aimé, *ajoutez*, dans de telles circonstances.
Pag. 19. lig. 17. naturalisent, *lis. neutralisent.*
Ibid. lig. 25. n'a pu, *lis.* ne peut.
Ibid. lig. 26. puisque ce levain, *lis.* puisque, malgré son usage, ce levain.
Pag. 23. lig. 11. & 12. *effacez*, Conseiller d'Etat & Médecin de la Reine.
Pag. 29. citation, Tenkque, *lis.* Tenque. Et au lieu de p. 51. *lis.* part. 1. sect. 1. cap. 5. p. 58.
Pag. 35. lig. 13 *cantharidarum*, lis. *cantharidum.*
Pag. 45. lig. 4. mêmes, *lis.* vapeurs.
Ibid. citation *a* lig. 1. *inficiamus*, lis. *inficiamur.* lig. 9. & 10. *culinorum*, lis. *culinarum.*
Pag. 55. lig. 12. l'ordre, *lis.* les voies.
Pag. 65. lig. 12. Tenckque, *lis.* Tenque.
Ibid. lig. 24. *diaphoretica*, lis. *diaphoretico.*
Pag. 68. lig. 3. Tenckque, *lis.* Tenque.
Pag. 72. lig. 19. M. Bronzet, *lis.* M. Brouzet.
Pag. 86. lig. 11. ailleurs, *lis.* au même endroit.
Pag. 94. Gomelius, *lis.* Gometius-Pereira.
Pag. 98. remarque, colonne 1. lig. 8. critiques, *lis.* arthritiques.
Pag. 103. lig. 15. *granatarum*, lis. *granatorum.*
Pag. 115. lig. 17. *mala*, lis. *debentur mala.*
Pag. 128. lig. 12. susceptible, *lis.* si susceptible.
Pag. 142. lig. 14. ana ℥ ij, *lis.* ana ʒ ij.
Pag. 181. lig. 21. *ajoutez*, sur la petite-vérole de S. Cyr.
Pag. 182. lig. 22. & 23. cuillerée, *lis.* écuellée.
Pag. 185. lig. 19. & de, *lis.* & contre.
Pag. 186. lig. 18. elle, *lis.* l'éruption.



DISSERTATIONS

EN FORME DE LETTRES,

Sur plusieurs Maladies populaires qui ont régné depuis quelques années à Châlons-sur-Marne, & dans une partie du Royaume ; avec des Réfléxions physiques sur l'opération des Remédes qui ont été employés pour les guérir.

Sur la Dyssenterie.

POUR satisfaire, MONSIEUR, à l'usage, dans lequel nous sommes depuis long-temps, de nous communiquer nos observations & nos réfléxions sur les Maladies qui se

préſentent dans l'éxercice de notre Art ; je vais vous entretenir aujourd'hui de la Dyſſenterie régnante dans cette Ville & aux environs.

La Dyſſenterie qui nous afflige, a commencé à ſe faire ſentir en 1749, dans pluſieurs villages circonvoiſins : d'abord elle ne paroiſſoit point avoir d'autres ſymptômes que ceux qui ſont communs & ordinaires à cette maladie en général ; elle cédoit facilement à l'Ipecacuanha, aux calmans, & aux autres remédes indiqués dans ce cas : mais le flux dyſſentérique, qui a régné ici cette année, & aux environs, vers la fin d'Août, a été beaucoup plus opiniâtre que celui de l'année précédente, & n'a pû être ſurmonté que difficilement.

Cette Dyſſenterie paroiſſoit être épidémique non contagieuſe, occaſionnée par des miaſmes étrangers, dé[illegible] dans les premieres voies par l'[illegible] corpore avec la ſalive & ave[illegible] ritures, ou même par celui qui s[illegible]ible duit par les poûmons (*a*) dans le ſang ;

(*a*) L'introduction de l'air dans le ſang par les poûmons paroît devoir être admiſe, quoique Pitcarne & Boerhaave ſoient d'un ſentiment oppoſé. De

dont il altere les liqueurs : ces miaſmes étant enſuite dépoſés ſur les ſécrétoires des inteſtins, ils excitent une phlogoſe ou inflammation, plus ou moins conſidérable, & conſéquemment une fièvre proportionnée au dégré d'inflammation. On ſçait que des parties auſſi nerveuſes & auſſi élaſtiques que les inteſtins, ne peuvent être enflammées, ou dans un état de phlogoſe, ſans cauſer des altérations, plus ou moins grandes, dans la circulation du ſang & des autres liquides ; car l'engorgement des capillaires & les reſſerremens ſpaſmodiques qui ſe

grands Médecins l'ont prouvé, & ont même prétendu qu'elle pouvoit ſe faire par les vaiſſeaux réſorbans de la peau ; Hippocrate & M. Keil ont dit qu'il s'y fait dans tout le corps, comme dans les poûmons, une inſpiration & expiration continuelle d'air : M. Méry a donné en 1707, un Mémoire à l'Académie Royale des Sciences, où il avance que l'air entre dans le corps non ſeulement par les alimens, mais par les poûmons & la peau : MM. de Reaumur, Petit & Hales ont fait des expériences qui conſtatent cette vérité : M. Hook a fait l'expérience du ſoufflet, qui prouve inconteſtablement l'introduction de l'air dans le ſang par les poumons : M. Bouillet, Médecin, profeſſeur de Mathématiques à Béziers, & Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, a donné en 1742, & 43, des Mémoires qui prouvent cette introduction de l'air dans le ſang par les poûmons, les pores cutanés, &c. Voy. l'Hiſt. de l'Acad. R. des Sciences. 1743.

communiquent de proche en proche à tout le ſyſtême artériel, ſont deux cauſes qui concourent ici comme dans toutes les maladies aiguës ; ce qui fait que très ſouvent le pouls, étant concentré & petit, en impoſe, lorſqu'on n'y fait point attention. On aſſure alors qu'il n'y a point de fièvre, quoiqu'elle ſoit quelquefois très-violente : nous devons donc regarder comme un principe certain, qu'il n'y a point de dyſſenterie, ou de flux dyſſentérique, qui ne ſoit accompagné, ou qui n'ait été précédé de fièvre ou mouvement fébrile ; puiſqu'il n'y a point de dyſſenterie, ou flux dyſſentérique, ſans phlogoſe ou inflammation des inteſtins antérieure ou actuelle. Boerhaave étoit tellement pénétré de cette vérité, que lorſqu'il traite de la Dyſſenterie, c'eſt ſous la dénomination d'inflammation des inteſtins : *Inteſtinorum inflammatio* ; voilà le titre qu'il donne au chapitre de la Dyſſenterie, aphoriſme 959. Quoique ce genre de fièvre ne ſoit pas ordinairement reconnoiſſable au pouls, ſi l'on n'y fait de grandes attentions, cependant l'état douloureux du Malade, le dégoût, la chaleur, l'altéra-

tion, la sécheresse & autres symptômes, suffiroient pour nous la faire reconnoître. J'ai dit que toute dyssenterie ou flux dyssentérique étoit précédé ou accompagné de fièvre, ou de mouvement fébrile ; parce qu'il faut distinguer la fièvre première, qui est toujours inflammatoire du plus au moins & inséparable de cet état, d'une autre fièvre secondaire ou suppuratoire, qui arrive assez souvent sur la fin de cette maladie, lorsqu'abandonnée à elle-même, ou mal conduite, elle dégénère en suppuration, & forme quantité d'ulcères le long du canal intestinal. L'inflammation étant dégénérée en suppuration, il arrive une détente à toutes les parties engorgées, qui fait tomber la fièvre aiguë ; laquelle est ordinairement suivie d'une fièvre lente ou chronique, qui dure communément quarante jours, souvent plus long-tems ; & fait périr presque tous les Malades de consomption.

La maladie épidémique des bestiaux, la suette, & autres fièvres malignes qui ont regné successivement dans différentes Provinces de la France, & récemment l'aphthe gangréneux, paroissent être

une preuve qu'il y a eu dans l'air plus que des variations du chaud au froid, du ſec à l'humide, ainſi que des mutations des différens vents. Quoiqu'Hippocrate nous ait dit : *Mutationes temporum potiſſimùm pariunt morbos*, & *in temporibus magnæ mutationes, aut frigoris aut caloris* : Aphor. I. lib. 3 ; ce n'eſt pas que ce grand homme ait cru qu'il n'y avoit effectivement dans l'air que ces différens changemens qui puiſſent produire des maladies ; il y a également compris les exhalaiſons dont il peut être chargé, &c ; auſſi a-t-il ajouté dans la même ſentence, & *aliâ pro ratione eodem modo*. Je vous communiquai en Janvier 1745, ma Diſſertation ſur la maladie des beſtiaux (*a*), dans laquelle j'ai preſſenti les fâcheux effets que nous éprouvons actuellement. Pourquoi en effet ne reconnoîtrions-nous pas la même cauſe dans notre dyſſenterie, qui paroît s'étendre particulièrement dans les cantons où la maladie des beſtiaux a fait le plus de ravage ?

(*a*) Cette Diſſertation eſt inſérée dans le Mercure de Juin 1747. ſecond vol.

Que cette maladie ſoit ſi rebelle préſentement, pendant qu'elle cédoit ſi facilement aux remèdes il y a environ un an, cela n'a rien d'étonnant. Dans toutes les conſtitutions épidémiques on en voit peu ou point qui ſe reſſemblent; ſoit dans les ſignes diagnoſtics, ſoit dans la méthode curative qu'elles exigent; & elles acquierent preſque toutes, pendant un certain tems, des dégrés d'identité. Sydenham, célebre Médecin Anglois, & un des plus exacts obſervateurs que nous ayons eus depuis Hippocrate, nous a appris à être attentifs ſur les variétés des maladies épidémiques. Ecoutons-le : *Nihil quicquam opinor animum . . . . tantâ admiratione percellet, quàm diſcolor illa, & ſuî planè diſſimilis morborum epidemicorum facies. . . Conſtat morbos hoſce, ut ut externâ quadantenus ſpecie & ſymptomatis aliquot utriſque pariter ſupervenientibus convenire paulò incautioribus videantur, re tamen ipſâ, ſi bene adverteris animum, alienæ admodùm eſſe indolis & diſtare, ut æra lupinis. . . . ſed aliam (morbi epidemici) qui uno anno aut certâ aliquâ annorum ſerie ejuſdem*

ſunt generis, anno alio ſpecie ab aliis alii diſtinguuntur. (*a*)

Il eſt donc bien important d'être attentif à ces variétés. J'ai eu lieu de l'éprouver dans notre dyſſenterie : les malades de cette année ont à peu près les mêmes ſymptômes que ceux de l'année dernière, mais beaucoup plus graves ; ils reſſentent d'abord une peſanteur à l'eſtomac, enſuite un téneſme violent ; ils rendent ſouvent & avec douleur, des glaires enſanglantés : peu de tems après, le ſang vient en plus grande quantité avec des déjections bilieuſes & très-abondantes, accompagnées d'irritations douloureuſes dans tous les inteſtins. Ceux qui ne ſont pas traités méthodiquement continuent de rendre des glaires & du ſang pendant trois ſemaines, un mois, quelquefois plus ; & toujours avec les mêmes accidens.

Pour ſatisfaire aux différens chefs d'indications que préſentoient tous ces ſymptômes, j'ai employé les antiphlogiſtiques, entre leſquels la ſaignée tient

---

(*a*) Sydenham, *de Morbis epidemicis*, C. II. p. 25 & 26. in-4°.

le premier rang ; enſuite les délayans, les calmans, les adouciſſans & évacuans. Quoique je ne regarde pas ici la ſaignée comme curative, je l'ai cependant toujours ordonnée dans les commencemens, autant qu'il étoit néceſſaire, pour arrêter les progrès de la phlogoſe ſur la membrane veloutée ou intérieure des inteſtins, & afin d'affoiblir & de modérer par là les ſymptômes d'inflammation ; j'avois attention de proportionner la quantité de ſaignées aux indices de chaleur, d'éréthiſme & de fièvre, qui me donnoient à connoître qu'il y avoit des diſpoſitions phlogiſtiques, plus ou moins grandes dans les entrailles ; je les faiſois accompagner de boiſſons abondantes & délayantes, préparées avec quelques feuilles de plantes nitreuſes, comme de bourrache, & autres, rendues un peu mucilagineuſes par la racine de guimauve, la graine de lin, la rapure de corne de cerf, &c. Les malades ſe ſont toujours bien trouvés des fomentations appliquées ſur les trois régions du bas-ventre, préparées avec les infuſions mucilagineuſes & onctueuſes, telles que la décoction d'entrailles de jeunes ani-

maux, &c. J'avois grand ſoin de preſcrire, pour chaque jour, trois & quatre lavemens de même nature, donnés à demi-doſe, afin de ne point forcer le diamétre des gros inteſtins; je recommandois auſſi que ces remedes fuſſent d'une chaleur très-tempérée; deux attentions importantes pour ne point bleſſer des parties d'autant plus ſuſceptibles de douleur, qu'elles ſont en phlogoſe.

Lorſque je m'étois rendu maître de tous les premiers accidens, & que j'étois aſſuré de beaucoup de ſoupleſſe dans tous les viſcères du bas-ventre, je travaillois à vuider les premières voies; ce que je regarde ici comme eſſentiel. Dans cette vûe, je preſcrivois un bol préparé avec 15 grains de racine du Bréſil, 12 grains de rhubarbe, & 10. grains de nitre dépuré, le tout incorporé avec ſ. g. de ſyrop de chicorée compoſé: j'augmentois ou diminuois la doſe ſuivant les différens âges & tempéramens. Ce bol occaſionnoit ordinairement trois à quatre ſecouſſes d'eſtomac, & lâchoit le ventre raiſonnablement. Le ſoir j'ordonnois 3, 4, à 5 grains de pilules de cynogloſſe, ou 3, à 4 gros de diacode;

afin de maintenir dans une grande souplesse toutes les parties qui avoient reçu les impressions du purgatif.

Tous ces moyens paroissoient enlever le mal ; mais il ne tardoit pas à se faire sentir de nouveau & avec plus de fureur. *Ita ludit natura morborum epidemicorum generatione* (*a*). Les boissons délayantes-laiteuses soulageoient beaucoup, mais ne guérissoient pas. Voyant cette opiniâtreté, & faisant réflexion, que la plus grande partie des malades avoient sur la fin de la maladie une fièvre intermittente en double-tierce, bien caractérisée, & marquée par des petits froids aux pieds & aux mains, avec quelque baillement ; j'examinai attentivement tout le cours de la maladie, & je reconnus que la fièvre continue qui l'accompagne toujours, quoique souvent très-légère, étoit compliquée avec une fièvre intermittente en double-tierce, précédée de quelques petits froids ou baillemens, très-difficiles à démêler & à reconnoître ; parce qu'ils étoient couverts & masqués par les douleurs & au-

(*a*) Sydenham, p. 79.

tres accidens de la dyssenterie ; mais qui se manifestoient aisément sur la fin de la maladie, n'y ayant plus alors d'accidens capables de les déguiser. Sydenham, si sage dans la pratique, & si éclairé dans le traitement des maladies épidémiques, a fait, il y a long-tems, la même observation. *Licet nonnunquam aliquæ (febres) de intermittentium natura reverâ participent, nullo charactere admodùm visibili easdem prodente.... non statim genuinum typum induunt, sed continuas febres ita per omnia imitantur ; ut nisi castigatissimo utrasque examine trutinaveris, ab invicem discriminari non possint, ac retuso paulatim constitutionis impetu, & frænatâ vi, jam in typum regularem migrant ; atque.... larvâ abjectâ, intermittentes se esse, quales ab initio reipsâ fuerunt... quod si non diligenter animadverterimus, cum magno ægrorum nostrorum malo medicantes hallucinabimur.* (a)

Etant donc convaincu de l'existence de cette fièvre, je n'ai plus hésité de l'attaquer par le quinquina uni avec le spé-

(a) Sydenham, *de Morbis epidemicis*, p. 24.

cifique de la dyssenterie, de la façon suivante. Prenez, Quinquina choisi, un gros; rhubarbe & racine du Brésil, de chacun 12 grains; nitre dépuré, 24 grains; syrop de chicorée composé, s. q. pour former un bol, que je faisois prendre en une ou en deux prises, à une ou deux heures de distance l'une de l'autre. Je réitérois ce bol tous les deux ou trois jours, suivant le besoin, & je prescrivois le soir même, & dans les jours d'intervalle, de quoi réprimer les irritations & crispations des entrailles : dans cette vûe j'ordonnois la potion suivante pour en prendre par cuillerée.

Prenez, des eaux de menthe & de scordium simples, de chacune 3 onces; de canelle orgée & de fleurs d'orange, de chacune 2 gros; *laudanum opiatum*, un grain; ou syrop de *meconium*, 5 à 6 gros; gomme adraganth bien divisée, demi-gros; huile d. d. demi-once; le tout bien lié ensemble. Cette potion procuroit l'effet d'un léger calmant & antispasmodique, en assoupissant & faisant tomber l'éréthisme membraneux, qui auroit pu être occasionné ou augmenté par le purgatif. J'avois soin d'y faire en-

trer les eaux légèrement cordiales ; afin de ſoutenir le mouvement des eſprits ſi néceſſaires, ſur-tout chez les vieillards. Cette pratique appuyée ſur la raiſon & l'expérience, eſt ſoutenue par des autorités reſpectables. *Poſt venæ ſectionem & catharſim ſemel celebratam, per totum morbi decurſum, cardiacum quodvis è temperatioribus. . . . ſubinde deguſtandum conceſſi. . . . hæc autem inprimis in ſenioribus & phlegmaticis uſurpari, quo nempe ſpiritus, magnâ dejectionum vi, quod in hoc morbo uſu venit, proſtratos erigerem quadantenus & reſarcirem* (a). Tous les miaſmes qui occaſionnent notre dyſſenterie, ne peuvent être enlevés par l'effet d'un ſeul purgatif, ſans de grands inconvéniens ; parce qu'il faudroit le donner trop violent, à cauſe que les particules âcres ſont enfoncées dans la tunique veloutée & les glandes inteſtinales, ou retenues par les plis & les valvules : *Inteſtina, maximè tenuia, frequentiſſimè acutâ inflammatione infeſtantur. . : vel à materie acri potûs, cibi, condimenti, medicamenti, veneni,*

(a) Sydenh. *Dyſſenteria partis anni 1669.* p. 112.

&c. assumptâ, huc delatâ, in plicis valvulosis retentâ, hærente, &c. Boerhaave, Aphor. 959. J'ai mieux aimé n'employer que les purgatifs doux, & y revenir plusieurs fois. Lorsque la fièvre intermittente étoit plus marquée, je doublois ou je triplois la dose du quinquina, & j'en faisois donner une prise d'heure en heure.

En suivant cette méthode, j'ai guéri sûrement & promptement toutes les dyssenteries, pour lesquelles j'ai été appellé dans le commencement. Il y a tout lieu de croire que notre dyssenterie est causée par le levain fébrile qui est déposé sur les intestins, & qui les irrite au point d'y attirer une phlogose ou légère inflammation. C'est positivement ce que Sydenham a observé dans une dyssenterie épidémique: *Et sanè dysenteria de quâ agitur, ipsissima febris est, hoc tandem discrimine, quòd introvertatur & in intestina se exonerans per eadem viam sibi faciat* (*a*). Notre célébre Auteur en parlant dans un autre endroit de plusieurs maladies épidémiques, qui s'é-

(a) Sydenham, *de Morbis epidem.* p. 25.

toient ſuccédées les unes aux autres, dit : La petite vérole fut ſuivie d'une fièvre terrible, & cette fièvre d'une dyſſenterie, qui n'étoit elle-même que l'humeur fébrile dépoſée ſur les inteſtins. *Id ſaltem conſtabat morbum hunc (nempe dyſenteriam) febrem quæ tunc regnabat, ita proximè attingere, ut nihil aliud eſſe videretur quàm ipſa febris introverſa & viſceribus incumbens* (*a*). L'obſervation ſuivante m'a pleinement convaincu que notre dyſſenterie étoit véritablement occaſionnée par un levain fébrile.

Je fus appellé pour un malade qui avoit eu pendant 7 à 8 jours un flux dyſſentérique, dont il étoit alors entiérement délivré ; il avoit cependant toujours une fièvre continue, avec beaucoup de chaleur, & des redoublemens en double-tierce précédés de friſſons des plus violens. Chaque friſſon duroit au moins une heure, & ſouvent à peine étoit-il fini, qu'il en venoit un ſecond, ſuivi d'un grand chaud pendant 7 à 8 heures, qui ſe terminoit par une ſueur abondante. Je fis ſaigner le malade 4 à 5

(*a*) Sydenham, p. 79.

fois ; boire très-ſouvent d'une tiſanne préparée avec les plantes nitreuſes, & donner des lavemens de même nature : la fièvre continue parut entiérement domptée par ces moyens ; mais comme les redoublemens paroiſſoient toujours avec la même violence, je crus qu'il étoit néceſſaire, pour les arrêter, ou au moins pour les modérer, de preſcrire une forte teinture de quinquina. Je fis faire cette teinture dans la tiſanne, où on ajouta une plus grande quantité de plantes nitreuſes ; & afin que cette tiſanne fût chargée davantage de la vertu du quinquina, je recommandai de paſſer les herbes avant d'y faire bouillir ce fébrifuge. Je ne fis entrer dans la tiſanne aucun purgatif, tant parce que l'on me dit que le malade avoit été beaucoup purgé avant que je le viſſe, que pour laiſſer agir le quinquina plus ſûrement comme fébrifuge, voulant par-là m'oppoſer promptement au retour des accès qui étoient terribles. Loin de gagner quelque choſe par cette méthode, non ſeulement les redoublemens revinrent avec la même force, mais la fièvre continue, qui étoit ceſſée, reparut accompagnée

d'un ténefme. Je jugeai de-là qu'il y avoit certainement une trop grande quantité de levains étrangers pour pouvoir être domptés par le fébrifuge, & qu'il falloit rendre le quinquina purgatif, afin de les évacuer. Après deux faignées faites de nouveau, pour abattre la fievre continue, j'ordonnai au Malade une teinture de quinquina préparée avec le petit-lait, & rendue purgative avec la caffe; ce qui occafionna de grandes évacuations. On en donnoit un verre de deux heures en deux heures jufqu'au redoublement, qui dès le premier jour ne fut point précédé de friffon, le deuxieme jour le redoublement fut très-affoibli, & enfin il ne reparut plus.

Il eft aifé de juger par cette obfervation, que l'humeur qui occafionne la fièvre eft la même qui établit & détermine notre dyffenterie, & que le quinquina rendu purgatif doit la guérir sûrement; mais afin qu'il opère plus efficacement, il faut le joindre aux fpécifiques de la dyffenterie, lorfqu'elle eft bien caractérifée, & que le Malade a peu de fièvre. Je me fuis bien gardé d'employer l'ipecacuanha pour le Malade qui donne lieu

à cette obſervation, parce que 1°. la fievre étoit trop violente & trop ardente. 2°. Le Malade ne rendoit ni ſang, ni glaires. Donc je n'avois pas beſoin d'un auſſi puiſſant fondant, qui auroit pû devenir incendiaire en pareil cas.

Quoique le quinquina opere ici en détruiſant le levain fébrile, ſoit en diviſant par ſa partie amère l'humeur qui en eſt le principe, ſoit en empêchant par ſa partie tonique qu'elle ne pénetre les vaiſſeaux lactés, & ne paſſe dans le commerce des liqueurs, ſoit enfin en lui faiſant changer de nature par quelques particules ou principes qui nous ſont inconnus, & qui ſe portant ſur ce levain le naturaliſent & en forment un nouvel être; il a cependant encore beſoin d'être rendu purgatif par l'addition de la rhubarbe, de l'ipecacuanha, ou autre purgatif, ſelon les différentes circonſtances, afin d'évacuer le levain fébrile, que l'on doit regarder comme la cauſe première & déterminante de notre dyſſenterie, que le quinquina n'a pû par lui-même corriger ſuffiſamment; puiſque ce levain fébrile entretient toujours les mêmes accidens, lorſqu'il n'a pas été évacué pour

la plus grande partie, ou même entraîné après avoir été corrigé.

S'il arrive souvent que le quinquina enleve moins promptement la fièvre lorsqu'il est rendu purgatif, il faut aussi convenir qu'il la guérit toujours plus sûrement ; c'est ce que la raison nous apprend, & l'expérience nous le confirme tous les jours.

Il s'ensuit donc des faits que je viens de rapporter, que la dyssenterie régnante demande un traitement tellement combiné, qu'on ne s'astreigne pas à une seule méthode ; c'est le précepte que nous a laissé le sage Sydenham, en nous recommandant de varier le traitement de cette maladie, selon les différentes constitutions où elle se rencontre : *Mihi pariter incompertum est, cùm fieri quidem possit ut variæ enascantur dysenteriarum species. . . . diversis constitutionibus propriæ, & quæ proinde medendi methodum in aliquibus diversam sibi suo jure vendicent* (a).

Vous ne croiriez peut-être pas, Mon-

(a) Sydenham, *Constitutio epidem. part. anni 1669.* C. III. p. 110.

ſieur, qu'il ſe ſeroit trouvé quelqu'un qui blamât la conduite que j'ai tenue dans le traitement de notre dyſſenterie, c'eſt-à-dire, qui déſapprouvât l'uſage du quinquina dans cette maladie, diſant que jamais on ne l'avoit employé en pareil cas; mais c'eſt une loi que j'ai cru devoir ſuivre dans ma pratique, *Nunquam jurandum in verba Magiſtri.* On ne doit en effet céder aux autorités, même les plus reſpectables, qu'en-tant qu'elles ſont ſoutenues des lumières de la raiſon, fondées ſur de ſolides principes; & qu'après un mur examen on a reconnu diſtinctement, qu'elles peuvent être appliquées aux circonſtances qui ſe préſentent. Outre les raiſons rapportées ci-deſſus, qui m'engageoient d'avoir recours au quinquina, & qui ſuffiroient pour juſtifier ma conduite, j'ai eu la ſatisfaction de voir cette méthode confirmée par la prompte guériſon des Malades. Mais ſans conſidérer que dans notre dyſſenterie, qui avoit pour principe un levain fébrile, le quinquina bien conduit devoit en être le ſpécifique, en raiſon de ce levain qui eſt de ſon reſſort; ſi l'on examine la nature & les facultés

de ce fébrifuge, toute perfonne bien inftruite dans l'art de guérir, ne le foupçonnera nullement d'être dangereux dans les dyffenteries, où l'ipecacuanha pourra être d'ufage, & je le prouve par le raifonnement fuivant. 1°. Le quinquina par fa qualité amère eft capable de mettre en fonte l'humeur épaiffie, qui gorgeant les glandes inteftinales, étrangle les capillaires fanguins qui rampent entre elles, & attire par-là une phlogofe ou légère inflammation. 2°. Par fa partie tonique il anime le reffort des vaiffeaux; ne font-ce pas là les deux manières d'agir qui rendent l'ipecacuanha fi efficace dans les dyffenteries ordinaires? 3°. Par fa partie terreufe & abforbante il fixe les ofcillations vicieufes, & procure par-là un calme aux fibres nerveufes qui font en fpafme.

Si l'on joint le quinquina avec quelque purgatif approprié, comme la rhubarbe, ou autres, fon effet fera complet, & fatisfera à toutes les indications que peut préfenter une dyffenterie ordinaire. La différence qu'il y a du quinquina à l'ipecacuanha eft, qu'il n'eft pas un fondant auffi puiffant; mais s'il fe rencontre

des cas où il ne réussiroit pas aussi efficacement que la racine du Brésil, il en est peut-être aussi beaucoup où son application seroit plus heureuse, comme chez toutes les personnes que l'extrême délicatesse des fibres rend susceptibles de la moindre impression, & où tout entre en spasme, en éréthisme & en convulsion, par l'action d'un remede trop vif; tel que pourroit être en pareil cas l'ipecacuanha. M. Helvétius, Conseiller d'Etat, & premier Médecin de la Reine, à qui nous sommes redevables de l'heureuse application de l'ipecacuanha à la dyssenterie, ainsi que de beaucoup d'autres découvertes importantes, nous prévient qu'il y a des cas où il est absolument contraire (*a*). M. Hecquet nous avertit que lorsque le volume du sang vient à engager sa partie rouge dans les artères lymphatiques, il faut réitérer les saignées du bras, soutenues par des boissons anodines, pour faire tomber l'éréthisme phlegmoneux avant d'employer l'ipecacuanha (*b*).

(*a*) Voyez son *Traité des Maladies*, T. II, p. 264.
(*b*) Médecine des Pauvres, T. I, p. 319.

J'ai toujours obſervé qu'un purgatif, tel qu'il ſoit, qui n'avoit pas un effet complet dans la dyſſenterie, non ſeulement devenoit inutile, mais ſouvent augmentoit les accidens; il eſt aiſé d'en ſentir la raiſon. J'ai auſſi remarqué que la racine du Bréſil en petite doſe, comme 6, 10, & 15 grains au plus, animée de rhubarbe & de quinquina, avoit un effet par haut & par bas plus sûr & plus marqué, que donnée ſeule & à grande doſe; & je crois avoir vû cette obſervation dans quelques-uns des Ouvrages de M. Helvétius: mais ſi l'ipecacuanha eſt aidé dans ſon effet par la rhubarbe, j'ai reconnu que celle-ci l'eſt auſſi par lui & par les autres purgatifs; & que ſans cette combinaiſon, elle étoit donnée en pure perte dans la dyſſenterie. Cette obſervation n'avoit point échappé aux attentions de Sydenham. *Licèt enim rhabarbarum choleræ atque acrioribus quibuſque humoribus evacuandis ſit dicatum; attamen niſi ſyrupi roſacei aliquid, vel aliud ejuſmodi ea quantitate admiſceatur, ut ad pleniorem catharſim aſſurgat, in dyſenteriis curandis non admo-*

dum

dum conducit (a). Paul d'Egine a auſſi reconnu que la rhubarbe ajoutée aux laxatifs en faiſoit des purgatifs vigoureux. *Paulus (Æginetta) qui primus de facultate purgante in rheo mentionem feciſſe videtur, narrat etiam quemadmodùm ejus additione laxantia quædam validiora fieri poſſint* (b).

La propriété fondante & purgative de la racine du Bréſil ſe trouve donc ſoutenue & augmentée par l'addition de la rhubarbe ; mais ſa vertu tonique ne l'eſt pas moins encore par celle de la rhubarbe. *Quòd diſcutiendi vim habet, (rhabarbarum) livores emendat ; quòd aſtrictoriam, cruentas excreationes, cœliacos & inteſtinorum tormina ſanat* (c).

Le quinquina employé avec tant de ſuccès pour notre dyſſenterie regnante, dans l'intention d'attaquer un levain fébrile ſoumis à ſes loix, devient auſſi, par l'addition de la rhubarbe & de l'ipecacuanha, un purgatif tonique ; en ſorte que ces trois remédes ſimples unis enſemble, & à très-petite doſe, ſe ſecou-

---

(a) Syden. *Dyſenteria partis* an. 1669. P. III.
(b) Freind, *Hiſtor. Med.* p. 167 Edit. Pariſ.
(c) Paul. Æginetta, *in-fol.* Lib. VII. p. 408.

rent mutuellement, & ont beaucoup plus d'énergie & de ſuccès, que n'en auroit chacun en particulier & donné à grande doſe.

Comme les trois remédes ci-deſſus ſont actifs & capables d'augmenter la phlogoſe & l'inflammation, particuliè-rement l'ipecacuanha, (malgré l'opinion de quelques-uns) j'y ajoute un peu de nitre dépuré, qui eſt un des meilleurs antiphlogiſtiques que nous ayons : j'y ai joint auſſi quelquefois le camphre à demi-grain, qui eſt reconnu également par Hofmann & autres grands Praticiens, pour un antiphlogiſtique, pourvû toute-fois qu'il ſoit donné à très-petite doſe.

Le bon ipecacuanha qui doit être ré-ſineux, annonce par ſon impreſſion ſur la langue qu'il eſt inciſif, fondant, ſti-mulant; & c'eſt en vertu de cette action qu'il met en fonte l'humeur engorgée dans les glandes inteſtinales, &c. Mais ces impreſſions de fonte ſur les liqueurs peuvent-elles ſe faire ſans augmenter le ſpaſme & les oſcillations des ſolides, & conſéquemment l'inflammation ? Non ſans doute; & pour peu qu'on ſoit ver-ſé dans les connoiſſances de l'œcono-

mie animale, on ne le niera jamais. C'eſt par cette raiſon que je ne donne l'ipecacuanha qu'après avoir déſempli les grands vaiſſeaux; afin de laiſſer la liberté au ſang engorgé ou gêné dans les capillaires, de rétrograder en tout ou en partie dans ſes grands vaiſſeaux, où il trouve alors moins de réſiſtance : je dis rétrograder, parce que j'ai obſervé pluſieurs fois avec le microſcope ſur la patte d'une grenouille, que le ſang prenoit véritablement & plus facilement ſa détermination en rétrogradant vers un gros vaiſſeau, que de continuer ſa route dans le capillaire gorgé ou qui offroit trop de réſiſtance. J'ai été d'autant plus ſcrupuleux dans l'examen de ce fait, que je ne le croyois pas poſſible. Ma conduite à l'égard de la ſaignée ſe trouve appuyée par l'autorité des plus grands Maîtres de l'Art. *In eo ſtatu, ſtatim, maximo molimine tentanda ſanatio, quæ acquiritur miſſione largâ & repetitâ ſanguinis* (a). C'eſt auſſi ce que recommande très-expreſſément M. Hecquet, un des grands Maîtres de l'Ecole de Paris, & dont la

(a) Boerhaave, Aphor. 964.

ſageſſe & la piété ſeront éternellement en vénération. Je tâche de ſoutenir le bon effet de la ſaignée en aſſoupliſſant tout le genre membraneux par une abondante boiſſon antiphlogiſtique : ſi malgré ces précautions, je remarque toujours trop de feu, je m'abſtiens encore de donner l'ipecacuanha.

Quoique ce reméde laiſſe des impreſſions de ſon action ſur les ſolides, nous ne devons cependant pas en négliger l'uſage ; car lorſqu'il eſt ſagement & prudemment appliqué, il a toujours des avantages de beaucoup ſupérieurs à ſes légers inconvéniens, auxquels il eſt aiſé d'obvier en faiſant tomber l'irritation & le reſſerrement ſpaſmodique des ſolides, *ſtrictura partium*. On n'y réuſſit jamais mieux que par une abondante boiſſon : (*Doctor Butler*) *profitebatur*, *optimè . . . ſibi ceſſiſſe in illius morbi curatione methodum illam, quâ liquoris diluvio ſubmerguntur dyſenteriæ* (*a*). Mais cette boiſſon doit être légèrement mucilagineuſe, laiteuſe. *Potus erat lac coctum cum aquæ triplo* (*b*). Tenkque

(*a*) Syden. *Dyſenteria partis, anni* 1669. p. 115.
(*b*) Sydenham, *de Dyſenteria*, p. 112.

dans ſon excellente Matiere Médicale recommande le lait de vache dans la dyſſenterie. *In dyſenteria, diarrhæa . . . & in quocumque caſu adeſt ſanguinis tenuitas, acredo . . . vaccinum lac eligitur* (*a*).

Mais en rendant ces boiſſons légèrement parégoriques par tout ce qui eſt tiré de la claſſe des pavots, elles acquierent auſſi beaucoup plus d'énergie, pour relâcher, aſſouplir & détendre toutes les irritations ſpaſmodiques. Les lavemens adouciſſans ne doivent point être oubliés, dont les bons effets deviennent plus ſenſibles, lorſqu'on les a rendus onctueux-mucilagineux par la graine de lin, les entrailles des jeunes animaux, & particulièrement ſi on leur communique une vertu ſédative, avec un peu de tête de pavot : mais il eſt important d'obſerver qu'il faut employer ce narcotique avec beaucoup de circonſpection ; car j'ai toujours obſervé que ſi l'on en faiſoit entrer une trop grande quantité dans les lavemens, & ſur-tout de l'opium, ou

(*a*) Tenkque, *Inſtrumenta curationis Morborum*, p. 51.

de ces préparations, ils occaſionnoient une ſtupeur générale, qui tenoit les Malades dans un état effrayant (*a*), pour tous ceux qui n'en auroient pas connu la cauſe & ſçu y rémédier. *Aſſiduo injectu clyſmatum, laxantium, diluentium, antiphlogiſticorum ſæpe repetitorum ad tertiam, quartam & ultra vicem uno die, potu aſſiduo calido eorumdem, additis prudenter opiatis, & iis quæ cauſæ ſingulari compertæ (959.) adverſa ſunt, fomentis ex ſimilibus, toti abdomini applicatis maximè ex junioribus vivis, calidis, ſanis animalibus impoſitis, interim cautè cavendo ab omni acri impetum augente, calefaciente* (*b*).

Les aſtringens de toute eſpece, loin de faire du bien dans notre dyſſenterie régnante, m'ont paru augmenter le mal dans tout le cours de la maladie. La raiſon de ce mauvais effet eſt plauſible : ces remèdes froncent les orifices des glandes inteſtinales & de tous les tuyaux qui ont leurs embouchures dans ce canal, &c, ce qui ne peut manquer d'avoir de

(*a*) Platerus a obſervé le même inconvénient à l'opium pris en lavement.

(*b*) Boerhaave, Aphor. 964.

grands inconvéniens. Car par-là les parties âcres & les mauvais levains, qui ſont la cauſe première & déterminante du mal, s'engagent de plus en plus dans toutes ces parties, & l'humeur même des glandes engorgées s'épaiſſit & contracte de l'âcreté, ce qui augmente néceſſairement les accidens. Un des plus célebres Médecins de l'Antiquité nous avertit de ne pas arrêter les dévoimens dans leur commencement (*a*), mais de donner abondamment d'une boiſſon légere, & de tems en tems un *émético-purgans*. Nous ne pouvons donc être trop circonſpects dans l'application des aſtringens à ces ſortes de maladies, même dans l'uſage des préparations de pavots, avant que l'on ait bien évacué.

Voici un exemple bien frappant de l'effet des aſtringens dans notre dyſſenterie régnante. Un homme âgé de 25 à 30 ans ſe trouvant attaqué de la dyſſenterie, mangea le premier jour beaucoup de coins cuits avec d'autres poires; ce qui arrêta en 24 heures toutes les évacuations du ventre : mais trois à

(*a*) Celſe, Liv. IV. c. 19.

quatre jours après, lorſqu'il ſe croyoit radicalement guéri, il reſſentit des douleurs extrêmes aux pieds, qui lui ôterent la faculté de marcher, & il devint un peu enflé par tout le corps; deux jours après il éprouva les mêmes douleurs aux mains & aux poignets qui enflèrent auſſi; enfin elles ſe firent ſentir par-tout, mais plus vivement aux articulations. Ayant été appellé, je le fis purger quatre fois de jour à autre avec le jalap, le turbith gommeux, le mechoacan & les hermodactes; après chaque purgation, il ſe trouvoit conſidérablement ſoulagé de ſes douleurs : il lui ſurvint enſuite une diarrhée, qui dura quelques jours, & qui parut les terminer entièrement; mais la diarrhée étant ceſſée, les douleurs ſe firent ſentir de nouveau. Les mêmes purgatifs continués de tems en tems, & une boiſſon abondante légèrement diapnoïque l'en ont enfin délivré en ſix ſemaines; après leſquelles il recouvra le mouvement des bras & des jambes dont il avoit été entièrement perclus.

Je n'ai point employé la ſaignée pour ce Malade, n'y ayant eu aucun ſigne de feu. Il n'eſt pas douteux que ces dou-

leurs devoient leur origine à une métastase de l'humeur dyssentérique, qui ayant été répercutée par les astringens, étoit passée dans le commerce des liqueurs, & ensuite déposée, pour la plus grande partie, sur les articulations.

Cette dyssenterie s'est quelquefois trouvée compliquée avec une autre maladie : c'étoient des vers ou l'humeur vermineuse putride, produite par le *liquamen* de ces mêmes vers & leurs excrémens ; lorsqu'on avoit donné le tems à cette humeur putréfiée de passer dans le sang en tout, ou en partie, elle y occasionnoit tous les accidens de la synoche putride : en ce cas je ne changeois rien à la méthode que je viens d'exposer, sinon que j'ajoutois l'*aquila alba* au bol d'ipecacuanha, décrit ci-dessus : je le donnois plus fréquemment & plus long-tems, & je faisois appliquer les vésicatoires de très-bonne heure ; car souvent ce topique ne réussit pas, parce qu'on l'emploie trop tard. Ce remède a toujours paru procurer des avantages sensibles : & la manière dont il opère sur les solides & les fluides, semble annoncer son succès dans cette complica-

tion, où tous les germes des liqueurs se trouvent altérés par cette humeur putride resorbée des premières voies; car par le point d'irritation, & l'écoulement que procure ce topique à l'endroit de son application, les humeurs peccantes s'y portent naturellement. C'est de ce principe que les grands Praticiens sont toujours partis pour se déterminer à le prescrire, ainsi que les cautères & les sétons, toutes les fois qu'ils ont reconnu les liqueurs infectées de quelque humeur étrangère & hétérogène : c'est effectivement un effet qui est constant, & presque toujours sûr dans les affections dartreuses, érysipélateuses, arthritiques-vagues, & dans tous les cas où il faut rappeller & déterminer des miasmes étrangers sur une partie éloignée de celles qui sont comme les principes de la vie (*a*). Mais dans des cas urgens, comme dans une maladie aiguë, les vésicatoires doivent être préférés aux cautères & aux sétons; non seulement parce que

(*a*) J'ai remarqué plusieurs fois, que s'il rouloit dans les liqueurs des levains scorbutiques, il survenoit à la partie où on avoit appliqué le cautère ou le vésicatoire, une inflammation érysipélateuse, que l'on avoit peine à arrêter.

leur opération eſt plus prompte ; mais parce que les parties volatiles dont ils ſont remplis, ſe gliſſant dans les différens liquides, augmentent, en roulant avec eux, le jeu & les oſcillations des ſolides, & les tirent par-là de l'atonie ; les fluides s'affinent, les ſécrétions ſe rétabliſſent, & enfin la nature devient victorieuſe du mal. *Ita cùm & dolorem concitent, & ſerum eliciant, magno in morbis adjumento ſunt, veſicantia .... tamen intra hos limites minimè conſiſtere videtur cantharidarum virtus : quæ tam latè patens, tamque mirifica eſt, ut nullatenus explicari queat, niſi rationem eam, quâ non cutim modò, ſed & ſanguinem afficiant cantharides, aſſequamur* (*a*). Notre Praticien Anglois connoiſſoit ſi bien les ſalutaires effets de ce remède, qu'il n'héſitoit point de l'employer dans les pleuréſies, les péripneumonies, les maladies nerveuſes, les fièvres éryſipelateuſes, & toutes autres où le feu & la chaleur qui les accompagnent, ſemblent les interdire. *In quibus morbis licèt ſanguis ardentiùs æſtuet incitatiuſque fera-*

(*a*) Freind, *de Febribus Commentar.* IX. p. 61.

tur, hoc tamen auxilii genere haud dubitanter neque infeliciter utimur (a). Notre dyſſenterie compliquée paroiſſoit indiquer ce remède pour deux raiſons principales. 1°. Parce qu'étant occaſionnée par des miaſmes étrangers, il y avoit lieu de ſoupçonner qu'ils n'avoient point abandonné entièrement le commerce des liqueurs pour ſe fixer ſur les inteſtins. 2°. Parce que la matière putride des premières voies étant paſſée dans le ſang, ce remède étoit extrèmement propre pour l'en dépouiller en tout ou en partie, en la déterminant à l'endroit de ſon application.

Lorſque nous ſommes obligés de faire appliquer les véſicatoires, il eſt très-ordinaire que nous ſoyons auſſi néceſſités d'en ſoutenir l'effet en répandant un peu de poudre de cantharides ſur le beurre frais, dans les différens panſemens; mais auſſi l'action des parties volatiles de ces inſectes ſur la veſſie, nous force très-ſouvent de les ſupprimer, malgré le bien qu'elles peuvent opérer d'ailleurs. Dans ce cas je me ſuis ſervi avec ſuccès de la

---

(a) Freind, *Comment. IX*, p. 63.

thériaque mêlée par moitié avec le beurre frais, & appliquée sur les plaies ; par son moyen j'établissois une suppuration très-abondante, & les parties les plus subtiles de la thériaque, qui se glissoient dans le sang, soûtenoient le mouvement des esprits & le jeu des solides, à-peu-près comme auroient pû le faire les parties pénétrantes des cantharides, sans en avoir les inconvéniens. Vous voyez, Monsieur, combien il se rencontre de chefs d'indications dans notre maladie, ce qui la rend plus grave & plus dangereuse pour le malade, & très-épineuse dans son traitement ; combien enfin il est utile, en pareil cas, de se conduire par des principes aussi solides que ceux que nous avons pris en même-tems aux Leçons de Paris & de M. Ferrein.

Si l'ipecacuanha donné à la dose de 10 à 12 grains, joint aux autres composans, faisoit vomir suffisamment le malade, pour lors j'en diminuois la dose à la seconde ou troisième prise, afin de laisser opérer ce remède comme altérant ; suivant en cela les sages vûes de M. Helvétius, qui recommande de faire tous ses efforts pour ne point vomir,

lorsqu'on a pris l'ipecacuanha, afin qu'il agisse plus efficacement comme fondant sur les glandes intestinales (*a*). Cependant lorsqu'il s'y trouve indication de vuider les premières voies par le vomissement, qu'il y a saburre ou *infarctus primarum viarum*, je préfère ce genre d'émétique à tout autre; & les malades s'en sont toujours trouvés très-soulagés.

Comme, après la dyssenterie passée, tout le canal intestinal a été prodigieusement fatigué, que la membrane interne des intestins a été comme excoriée, peut-être même ulcérée, sur-tout lorsque cette maladie a agi long-tems & avec violence; je n'accorde point volontiers aux malades d'autres nourritures que les farineuses & laiteuses, comme le ris ou crême de ris à l'eau & un jaune d'œuf, ou au lait; les panades d'enfant, c'est-à-dire, celles qui sont faites avec du pain bouilli dans l'eau en consistance de crême épaisse, où l'on ajoute un peu de sel, de beurre frais, & un jaune d'œuf, les vermichels, le gruau, la bouillie claire, &c. J'ai toujours re-

(*a*) Traité des Maladies, T. II. p. 267.

marqué que les bouillons de viande un peu trop chargés ainſi que le vin, animoient le pouls des malades, & rappelloient même ſouvent les douleurs, ſurtout dans les commencemens de la convaleſcence. Sydenham parlant d'un malade guéri d'une dyſſenterie violente par la méthode des ſaignées, des délayans, des calmans, &c, dit : *Citò, tutò & jucundè ſanatus eſt. . .nec quâlibet re aliâ, præter lecti ad dictum ſpatium patientiam, & lacteam diœtam ad ſanitatem redintegrandam opus habuit* (*a*). En parlant d'un autre malade guéri par la même méthode, il dit : *Venam cubiti tundendam præcepi . . . eumdem ingeſto affatim liquore diluendum. . . non verò juſculo è carnibus pullorum, at lactis ſero, quod eâdem quâ illic copiâ frigidè propinandum, tepidè verò inferiùs injiciendum curavi. . . tormina & dejectiones ſanguine permiſtas, rejecto jam quarto enemate evaneſcere animadvertebam : hoc labore exanthlato . . . nihil interdum concedens, præter lac crudum, paulò tepefactum. . . hæc methodus ſi certa atque*

(*a*) Sydenham. *Dyſenter. part. anni* 1669. p. 115.

expedita fuerit, non ideò à viro quolibet prudente repudiabitur, quòd faſtuoſo remediorum apparatu non ſe venditet (*a*).

J'ai employé quelquefois avec ſuccès dans les dyſſenteries ordinaires le *vitrum antimonii ceratum*; mais toujours envain dans notre dyſſenterie régnante. Vous trouverez, Monſieur, à la fin de cet entretien, quelques obſervations que j'ai faites ſur le verre d'antimoine préparé à l'Angloiſe, ainſi que ſur pluſieurs autres préparations d'antimoine qui ſont d'un uſage familier dans la pratique.

Une des erreurs populaires les plus préjudiciables aux malades, eſt de regarder la ſaignée comme mortelle dans les flux de ventre en général, & particulièrement dans la dyſſenterie; tout ſemble effectivement favoriſer ce préjugé, & en impoſer même quelquefois aux perſonnes éclairées. Un abattement total de forces, un pouls concentré & preſque anéanti, un refroidiſſement univerſel, font prononcer ſans appel, que le malade périra, ſi on lui ouvre la veine: mais un Médecin attentif & inſtruit de

(*b*) Sydenham, p. 114.

la

la méchanique du corps humain, ſçait que ce ſont-là les ſymptômes pathognomoniques & caractériſtiques d'un état de phlogoſe, ou d'inflammation d'entrailles, qui occaſionne ſouvent ce que nous nommons fièvre *Lypirie*, où l'on eſt glacé à l'extérieur & brûlant au-dedans; c'eſt pourquoi il fait ouvrir hardiment la veine du bras, & tirer du ſang abondamment à différentes repriſes, obſervant toutesfois que les premières ſaignées ſoient légères, & de ſoutenir leur bon effet par les autres moyens antiphlogiſtiques : alors il a la ſatisfaction, & le malade la conſolation, de voir promptement les ſymptômes les plus effrayans ſe diſſiper & s'évanouir ſans retour. Quand bien même l'indigence où s'eſt trouvé le malade, auroit autant de part que le mal à ſon extrême foibleſſe, la ſaignée a toujours lieu, quoique ſon effet ne ſoit pas à beaucoup-près ſi certain : car dans ce cas, comme dans tout autre, *ſatiùs eſt anceps experiri remedium quàm nullum* (*a*). Mais avant de prononcer ſur la ſaignée, le Médecin

(*a*) Celſe, Lib. II. c. 10.

aura ſans doute porté ſes vûes plus loin, & aura fait les informations néceſſaires pour ſçavoir ſi ces ſymptômes préſens n'ont point été précédés d'un pouls développé, grand & fréquent, & préciſément en quel tems ils ont paru, & ainſi des autres circonſtances ; car alors il ſe gardera bien d'éteindre par la ſaignée les reſtes d'une vie agoniſante, & réduite aux abois par une gangrène interne. Quoique ces dyſſenteries reconnoiſſent ſouvent pour cauſe première des miaſmes étrangers, qui doivent être évacués par haut ou par bas, cependant il faudroit bien ſe garder de le faire, ſans avoir ſatisfait en tout ou en partie à l'inflammation, ſous prétexte qu'elle n'en eſt peut-être que l'effet. Tels ſont les ſages avis que nous a donnés un de nos plus grands Praticiens François (*a*).

Pour ſe conduire ſagement dans des conjonctures auſſi difficiles, il faut aſſurément bien des connoiſſances, qui ne peuvent ſe rencontrer que dans ceux qui ont fait leur unique application de toutes les parties de la Médecine. En effet

---

(*a*) M. Chirac.

il eſt démontré par le témoignage des plus grands Maîtres, & par les principes que je viens d'établir, que dans toutes les conſtitutions épidémiques il y a toujours des différences eſſentielles, qui demandent des combinaiſons infinies dans le traitement, & ſouvent même des méthodes entièrement oppoſées. Il y a long-tems qu'Hippocrate, Sydenham, Freind, & autres grands Médecins nous en ont prévenu, mais Boerhaave lève tout doute là-deſſus, & dit: *Hinc demum liquet.... quàm varia remedia, & methodus medendi requiruntur ad dyſenterias curandas; quàm vanum, fallax & damnoſum ſit, ad has commendare unum qualecumque ſit medicamentum proprium, aut unam univerſalem medendi methodum* (*a*).

Nous avons vû des dyſſenteries guéries par le lait, où l'ipecacuanha avoit été très-infructueux, pour ne pas dire contraire: les Indiens guériſſent ordinairement leurs dyſſenteries en ſe lavant dans l'eau froide (*b*). J'en pourrois rap-

(*a*) Aphor. 977.
(*b*) Voy. Journal des Sçavans, 1685.

porter beaucoup d'autres exemples ; mais pour n'être pas convaincu de cette vérité, c'est-à-dire, de la variété qui se rencontre dans les constitutions épidémiques, & conséquemment dans leur traitement, il faudroit méconnoître la Nature, & ne faire aucune attention à tout ce qui se passe dans l'air & sur la terre, à la variété prodigieuse des exhalaisons qui en émanent (*a*), aux différentes manières dont elles peuvent être combinées dans l'air, avant de revenir jusqu'à nous, aux impressions différentes qu'elles peuvent faire sur nos liqueurs & sur le tissu tendre & délicat de nos solides. Il ne seroit pas possible à l'homme de subsister au milieu d'un pareil tourbillon, si Dieu qui veille sans cesse à notre conservation, n'avoit créé & établi un être correctif de toutes ces

---

(*a*) *Aër nobis circumfusus, quem atmospheram dicimus... ita multigenas particulas, aqueas potissimùm, salinas, terreas, volatiles atque oleosas, à terraqueo orbe passim admittit, quas ignis, motusque vel externus elicit, vel internus pellit atque extrudit : quibus fit ut meritò aër aliquibus dicatur .... chaos & abyssus..... ex varia autem confusaque permixtione particularum in atmosphera libratarum (aër fit) salubris vel insalubris.* Lancisi de noxiis paludum effluviis, p. 5 & 6. in-4°.

vapeurs léthifères, qui s'élèvent de notre globe : notre athmosphère est remplie d'un esprit aërien-universel-acide, qui corrige & détruit les mêmes putrides, que produisent perpétuellement tous les corps terrestres destitués de vie & abandonnés à la corruption (*a*). Lorsqu'une certaine étendue de cette athmosphère se trouve trop infectée de vapeurs corrompues, cadavéreuses, marécageuses (*b*), &c, pour pouvoir être corrigées par cet esprit universel, on ne peut y suppléer plus efficacement que par la détonation du salpêtre, dont l'acide développé & raréfié brusquement, corrige sûrement, détruit & dissipe les vapeurs contagieuses ; effet qui sera de

(*a*) *Non enim inficiamus tum cadavera insepulta, tum subitò opertos vel terræ motibus, vel humano artificio telluris sinus, sepulcra ac putrescentis frumenti puteos, tum aggesta purgamenta, sordesque domorum, ac præcipuè culinorum, cælum ita afficere, ut morbidum fiat pestiferumque.* Lancisi, ibid. p. 14.

(*b*) *Palustria effluvia.... insalubria dicimus quæ solaribus radiis ac intestino fermentationis motu elevata, ventorumque præsertim australium impetu abrepta corporibus nostris magnam adferunt labem.. nos verò edocti cladibus Illustrium... urbium quæ à solis paludibus vastatæ sunt, adhuc non investigatis rationibus ... ipsi oculis intuemur, quanta sit stagnantium aquarum pernicies.* Lancisi, ibid. p. 8. & 9.

beaucoup augmenté, ſi l'on aſſocie le nitre ou ſalpêtre avec quelques corps qui renferment auſſi beaucoup d'acides volatils, comme le camphre, &c. Cette déflagration a encore un autre avantage qui eſt d'agiter l'air, & d'en accélérer les courans; par ce moyen elle fait ſuccéder un air pur à celui qui étoit corrompu. *Fluxilitas, mobilitas ac diſcurſio, quæ ſicuti ab aqua putredinem arcent, ita aërem à cohæſione, ac marcore immunem præſtant* (a). Il eſt vrai que l'air peut être altéré par des parties acides-corroſives, qui en rendroient les impreſſions ſur les corps animés extrêmement dangereuſes; mais cette altération de l'air eſt très-rare, & ne ſe rencontre ordinairement qu'aux environs des mines conſidérables de cuivre de Cobolt, &c. Pour corriger cet air, il faudroit alors brûler des ſubſtances animales chargées de parties alkalines, comme les cornes d'animaux, leurs poils, leurs os, &c.

Un homme prudent & verſé dans l'art de guérir ne dira point, par exemple,

---

(a) Lanciſi, ibid. p. 7.

On n'a jamais preſcrit dans la dyſſenterie le quinquina, la gomme adraganth: donc il ne les faut pas employer.

Pour bien conduire une maladie, nous pouvons, & il eſt toujours utile, de conſulter les bons Auteurs, mais nous ne devons jamais nous y aſtreindre ſervilement : car il n'a pas été poſſible au Médecin le plus éclairé de prévoir dans ſes écrits tous les cas combinés qui peuvent ſe rencontrer dans les maladies : nous devons donc travailler à en ſçavoir aſſez nous-mêmes, pour analyſer les maladies, ſur-tout lorſqu'elles ſont compliquées, afin d'en pouvoir examiner les différens chefs d'indication, & faire un juſte diſcernement de tous les moyens propres à y ſatisfaire ; voilà notre loi & l'unique méthode qu'il faut ſuivre ; c'eſt celle de tous les plus grands Maîtres de l'Art, reconnue & avouée des plus célèbres Facultés, & ſans laquelle on ne peut exercer la Médecine, qu'au grand préjudice des malades, & en ſe rendant coupable devant Dieu.

Vous reconnoîtrés aiſément, Monſieur, par les détails, dans leſquels je ſuis entré, combien il eſt utile de ne

point perdre de vûe la méthode de décomposer les maladies, sur-tout lorsqu'il s'y rencontre des constitutions épidémiques, lesquelles ont toujours quelque type particulier. Ces sortes de maladies exigent du Médecin, telle science qu'il puisse avoir, qu'il soit toujours en garde, afin d'en pouvoir démêler le caractère essentiel, au milieu de cette foule de symptômes qui le masquent & l'empêchent de se manifester. Examinons présentement, Monsieur, en peu de mots les différentes préparations dont je vous ai parlé.

Recherches & Observations succinctes sur la nature & les effets du verre d'antimoine ciré, du kermès minéral, de la poudre de tribus, & du diaphorétique minéral.

Le *vitrum antimonii ceratum*, dont nous sommes redevables à MM. de la Société d'Edimbourg, a quelque chose de bien singulier & même de surprenant. Le verre d'antimoine, dont les effets sont si violens par haut & par bas, à la dose de 5 à 6 grains, fait à peine vomir

vomir à 8 ou 10 grains, s'il eſt joint avec la cire ; & alors il a la propriété d'arrêter la dyſſenterie, & même d'autres évacuations, ſi on le donne à très-petite doſe. On ſçait qu'il ſe fait avec une once de verre d'antimoine pulvériſé, & un gros de cire vierge, le tout exactement uni par la fuſion de la cire ſur un feu doux.

Le verre d'antimoine plus dépouillé de ſoufre & de phlogiſtique que toute autre préparation de ce minéral, avant toutesfois d'être réduit en chaux, doit avoir des pointes régulines-métalliques plus ſerrées & plus infléxibles, & par cette raiſon un effet très-violent ; c'eſt ce que l'expérience démontre. On n'aura plus lieu d'être ſurpris de la douceur de ce remède, ſi l'on fait attention que dans cette opération les parties régulines reprennent du phlogiſtique, qui peut déja les adoucir (*a*) : mais ce qui en fait

(*a*) On ſçait que pour rendre à l'antimoine réduit en verre le phlogiſtique qu'il a perdu, & le réduire en régule, il faut le mettre en fuſion, & y ajouter des matières graſſes ; ou, ſi l'on veut le revivifier ſous ſa premiere forme, y jetter du ſoufre commun : mais il y a lieu de croire qu'en le tenant ſur le feu avec des matières phlogiſtiques pendant

particulièrement le correctif, est que toutes les pointes régulines capables de causer de l'irritation & du trouble, sont émoussées & enveloppées par les parties rameuses de la cire ; par ce moyen il ne sera donc plus permis à ce remède de solliciter trop vivement les membranes de l'estomac & des intestins, mais il agira comme un fondant doux, qui en roulant sur toutes les glandes intestinales, met seulement en fonte l'humeur épaissie qui les engorgeoit, & qui gênoit le cours du sang, tant dans ces mêmes glandes, que dans les vaisseaux qui rampent entre elles ; ce qui constituoit l'état de phlogose, d'inflammation, enfin la dyssenterie & tous ses accidens. Les légères impressions que ce remède fera sur les fibrilles nerveuses, en augmenteront l'état tonique, par la détermination d'un plus grand influx nerveux ; ainsi ce remède pourra guérir les dyssenteries ordinaires, qui ne reconnoîtront point d'autres causes qu'un engorgement des

un certain tems, comme on est obligé de le faire dans+ du *vitrum antimonii ceratum*, il ne laisse pas de s'en charger un peu, quoiqu'il n'entre pas en fusion.

+ la composition.

glandes inteſtinales & des vaiſſeaux adjacens, pourvû toutesfois qu'il ſoit précédé & accompagné des autres précautions requiſes en pareil cas, ſur leſquelles je me ſuis ſuffiſamment étendu.

Voici un effet du *vitrum antimonii ceratum*, qui m'a paru mériter quelque attention, car il devient très-important dans la pratique. J'avois préparé moi-même de ce remède, afin d'en être plus sûr, & je l'avois donné nombre de fois à 6, 8 & 10 grains, ſans autre effet qu'un ou deux légers vomiſſemens. Afin de rendre ce remède plus facile à avaler, j'en avois fait mettre en bols avec égale partie de gomme adraganth en poudre & ſ. q. d'eau : cette manière de le préparer me paroiſſoit capable de l'adoucir encore beaucoup. Je fis prendre ſix grains de ce verre d'antimoine ainſi combiné, à une femme de 35 ans attaquée de la dyſſenterie ; mais au lieu de lui faire avaler enveloppé de pain d'autel, ainſi que je lui avois preſcrit, on lui détrempa dans de l'eau chaude : ce remède eut un effet des plus violens, juſqu'à faire vomir la malade 10, à 12 fois, & aller du ventre plus de 20. J'ai

cru devoir attribuer ce changement extraordinaire à la diſſolution que l'on avoit faite des petits bols dans l'eau chaude ; car par ce moyen la gomme adraganth unie à la cire qui bridoit & émouſſoit les parties régulines, s'étant fondue dans l'eau chaude, & ayant la propriété de rendre les corps gras miſcibles avec les aqueux, elle avoit enlevé toutes les parties rameuſes de la cire ; alors le verre d'antimoine ſe trouvant à nud, & dépouillé de tout ce qui en réprimoit la violence, avoit agi avec toute ſon intenſité & ſa force. Je me ſuis confirmé dans ce qui n'étoit encore pour moi que conjecture. Ayant trouvé de nouvelles occaſions de faire prendre des mêmes bols, j'eus attention qu'on ne les fît pas fondre avant de les avaler, & ils n'ont eû alors que leur effet doux & ordinaire. (*a*) Ce fait eſt une preuve évidente que ce remède tient ſa douceur des parties rameuſes de la cire, qui en-

(*a*) Mon opinion ſe trouve confirmée par les obſervations qu'a faites M. Geoffroy ſur le même ſujet, mais dont je n'avois aucune connoiſſance. V. les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1745, & imprimés en 1749. p. 162.

veloppent & répriment les parties régulines, & que dès qu'on l'en dépouille, il ſe trouve avec ſa première forme, & agit avec la même vigueur.

S'il y avoit encore quelqu'un dans le préjugé, que les préparations d'antimoine doivent leur vertu émétique à ſon ſoufre : il eſt aiſé d'en revenir en faiſant l'analyſe de ce minéral ; & par là on ſe convaincra, que ſa vertu émétique dépend de ſes parties régulines, plus ou moins roides & développées, ou plus ou moins émouſſées.

Voici une expérience moins embarraſſante que toute autre, & que chacun pourra faire aiſément pour s'aſſûrer du fait. Le kermès minéral a été regardé comme le ſoufre de l'antimoine, extrait par l'intermede ou le moyen d'une forte leſſive alkaline. *Sulphur auratum antimonii mitigatum, ad mentem Glauberii præparatum* (*a*). C'eſt vraiſemblablement ce ſoufre, véritablement émétique, qui a induit à erreur : mais j'ai reconnu par l'expérience ſuivante, qu'il ne différoit en rien du ſoufre commun,

(*a*) Herm. Cynoſur. Mater. Med. Part. III. p. 101.

ſinon qu'il étoit armé & hériſſé d'une prodigieuſe quantité de parties régulines.

Ayant mis, ſur un morceau de verre, une forte pincée de kermès minéral, je l'expoſai ſur un réchaud de feu, dans un lieu obſcur; je le vis fondre & brûler rendant une flamme bleuâtre & d'une odeur ſulfureuſe, le tout ne différant en rien de ce que préſente le ſoufre commun ſoumis à la même épreuve. Je laiſſai le tout ſur le feu, juſqu'à ce qu'il n'y parût plus aucune flamme, & que le morceau de verre fût rouge; lequel étant retiré du feu & refroidi, il s'y trouva deſſus une matière blanche très-légère: l'ayant examinée au microſcope, je reconnus diſtinctement que cette matière n'étoit qu'un tiſſu de parties régulines, diſpoſées en aiguilles extrêmement fines. Il y a très-longtems que j'ai fait cette obſervation; d'autres ont pû la faire comme moi; & j'ai ſçu depuis, que M. Geoffroy, Penſionnaire de l'Académie Royale des Sciences, avoit obſervé la même choſe; ce qu'il rapporte dans ſon Mémoire ſur l'antimoine, où ce ſçavant Académicien développe mé-

chaniquement la raiſon de ſon éméticité. C'eſt donc à ces parties régulines, roides & inflexibles, dont le ſoufre d'antimoine, dit kermès, eſt chargé, qu'il faut attribuer toutes ſes propriétés émétiques, purgatives, inciſives, &c. Si ces parties régulines roulent ſur les membranes délicates de l'eſtomac & des inteſtins, en les irritant plus ou moins violemment, elles y opèreront comme vomitif ou purgatif: mais ſi elles paſſent dans l'ordre de la circulation, elles y agiront comme un puiſſant fondant; c'eſt pour cette raiſon que le kermès minéral eſt employé par quelques-uns dans les épaiſſiſſemens & inflammations de la partie blanche du ſang, comme dans les péripneumonies, &c. Il faut uſer de ce remède avec beaucoup de circonſpection; car ſes parties régulines & métalliques ne pouvant être que très-peu briſées, peut-être même point du tout, par l'action des ſolides & des fluides, il y a tout lieu de craindre qu'elles ne faſſent ſur eux de grandes & de fâcheuſes impreſſions, capables de mettre tout en ſpaſme & convulſions; ce qui occaſionneroit un trouble & un grand déſordre

dans la circulation des liqueurs & dans toutes les fonctions de l'œconomie animale ; à moins que l'on n'ait prévenu tous ces mauvais effets par de sages précautions. Cependant ce remède, qui demande des connoissances si exactes sur sa propre nature, tant de prudence dans la manière de l'administrer, de si grandes lumières dans la méchanique des fonctions du corps humain, & dans tout ce qui peut en déranger les différens jeux, est employé aujourd'hui par ceux-mêmes qui ne sont pas en état de sçavoir quand & comment il le faut donner. Suffit-il donc que ce remède se soit acquis de la réputation parmi les vrais connoisseurs, pour que des personnes qui ne le connoissent que de nom, s'arrogent le droit de le donner avec autant d'imprudence que de témérité, soit pour purger, soit pour faire vomir, &c ? combien aussi en voyons-nous de funestes effets ? *Le genre nerveux qui entre dans la composition des solides, est comme la clef sous laquelle les fluides sont retenus ; irritez-le, vous n'enlèverez rien des humeurs peccantes ; mais étant assoupli, les solides se laisseront fléchir à*

l'instigation des purgatifs. Il n'y a rien qui demande plus de lumières & de connoissances dans la nature des remèdes que l'on emploie, que l'usage & la juste application des purgatifs & des émétiques : *c'est pourquoi autant la purgation est connue de tout le monde, autant la science de purger est ignorée de la plûpart de ceux qui la pratiquent*. C'est le jugement qu'en a porté le sage M. Hecquet (*a*).

Le tartre émétique n'a pas moins eû la réputation d'agir par les soufres de l'antimoine dont on le disoit chargé, cependant on n'y observe jamais le plus léger vestige de soufre ; il n'opère comme émétique & purgatif, qu'en raison des parties régulines que la crême de tartre a extraites du foie & du verre d'antimoine par l'ébullition, & dont elle se trouve chargée ; ce qui se reconnoît facilement par la réduction, comme je l'ai éprouvé, ayant retiré d'une once de tartre émétique, dont la dose étoit de 6 grains, un gros 46 grains de véritable régule.

(*a*) Médecine des Pauvres.

Lorſque je faiſois ces petites recherches, ſi utiles d'ailleurs pour aſſûrer à la Médecine des connoiſſances certaines dans l'application de ſes remèdes, je ne ſçavois pas que notre ſçavant Académicien M. Geoffroy venoit de donner à l'Académie un Mémoire, où il a développé tous ces myſtères. J'aurois pû, par la lecture de ſon excellent Ouvrage, m'éviter ce travail, que je ne regrette cependant pas; car il eſt toujours avantageux de ſçavoir d'après ſes propres expériences; & très-ſouvent une recherche nous conduit à une découverte que l'on n'avoit point en vûe; c'eſt effectivement ce qui m'eſt arrivé, puiſque par ces différentes analyſes j'ai été conduit à l'examen ſuivant de la poudre *de tribus*, dite poudre cornachine.

De grands Praticiens & d'exacts Obſervateurs nous ont averti que la poudre *de tribus* devenoit émétique ou vomitive en vieilliſſant; ce qu'il eſt très-important de ſçavoir pour la pratique de la Médecine: mais peut-être ne le ſera-t-il pas moins de développer la méchanique de ce phénomène: ceux même qui l'ont apperçû ne nous en ont rien

dit jusqu'à présent. En réfléchissant sur chaque remède simple qui entre dans la composition de cette poudre, j'ai crû que je trouverois la solution de cette espéce de problême de Médecine, dans l'union de la crême de tartre avec le diaphorétique minéral. La crême de tartre est un sel concret acide, sous une forme séche ; le diaphorétique minéral est un régule d'antimoine déguisé par la destruction de son phlogistique, & masqué par l'extrême division qu'y a opéré le nitre au moyen de la détonation. Si cette espéce de chaux d'antimoine vient à être rapprochée sous une forme réguline par telle cause que ce soit, alors ce ne sera plus un absorbant, mais un stimulant, enfin un émétique, un purgatif : or c'est ce que le sel acide du tartre opère sur cette chaux d'antimoine. Par le laps de tems la crême de tartre s'unit avec le diaphorétique minéral, & se l'approprie tellement, qu'ils ne font plus qu'un corps sous la forme d'un sel moyen très-soluble dans l'eau chaude ; voilà ce que l'expérience suivante m'a démontré.

Je mis de l'ancienne poudre corna-

chine dans un entonnoir de verre garni d'un filtre de papier, je verſai de l'eau bouillante ſur cette poudre, & l'eau filtrée dépoſa en deux jours beaucoup de cryſtaux formés en aiguilles extrêmement fines, & ſous la forme de houpes ou de petits globes hériſſés de pointes ; phénomène qui ne pouvoit arriver, ſi la crême de tartre n'eût point changé de nature ; car, 1°. elle ne ſe ſeroit point fondue en y verſant de l'eau chaude, puiſqu'à peine reſte-t-elle en ſolution dans l'eau bouillante. 2°. Elle n'auroit point pris en ſe cryſtalliſant la forme d'aiguille. En 1738, j'avois eu les premières idées, que l'éméticité de la poudre cornachine pouvoit venir de l'union de la crême de tartre avec la chaux d'antimoine ; alors pour procéder à cet examen, je crus devoir mêler demi-once de crême de tartre avec autant de diaphorétique minéral bien lavé. D'autres occupations m'ayant entièrement fait oublier cette expérience, ce mélange eſt reſté juſqu'à la fin de 1750, où je l'ai trouvé avec la date ; ce qui faiſoit près de 12 ans d'intervalle ; il étoit en maſſe luiſante peſant une once : fort empreſſé

de voir le résultat d'une si ancienne combinaison, je mis cette masse sur l'entonnoir de verre garni de papier, & j'y versai de l'eau bouillante ; le tout s'est fondu à la réserve d'un gros & demi de matière blanche non saline, qui est resté sur le papier ; voilà donc 2 gros & demi de diaphorétique minéral dissous par demi-once de crême de tartre. L'eau filtrée n'a point donné de crystaux en aiguille, comme dans l'expérience rapportée ci-dessus, mais étant évaporée au bain-marie, elle a produit une masse luisante, qui s'humecte un peu à l'air, & qui étant donnée à 6 grains a causé des nausées, & à 24 a fait vomir une ou deux fois, & aller autant du ventre : cette masse se fond très-aisément & parfaitement dans l'eau tiéde. Il résulte donc de toutes ces Observations, 1°. Que la poudre *de tribus* ne devient émétique que par l'union du diaphorétique minéral avec la crême de tartre. 2°. Que la crême de tartre devient soluble par son union avec la chaux d'antimoine ; peut-être même avec toute chaux (*a*) métalli-

(*a*) M. Macquer Docteur-Régent de la Faculté de Paris, & de l'Académie Royale des Scien-

liques ; ce qui ſera une addition aux Mémoires que MM. Duhamel & Groſſe ont fourni à l'Académie Royale des Sciences, ſur les différentes manières de rendre le cryſtal de tartre ſoluble. Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matière ayant deſſein, lorſque j'aurai amaſſé d'autres obſervations, d'en dreſſer un Mémoire détaillé pour l'Académie Royale des Sciences.

Il reſteroit à ſçavoir préſentement combien il faut de temps pour que la poudre *de tribus* devienne émétique; ce qui n'eſt pas difficile : il ne faut pour cela qu'examiner la date de ſa préparation ; mais je ſuis perſuadé que ſi elle eſt expoſée à l'humidité de l'air, elle la deviendra plus promptement qu'étant exactement enfermée, 1°. Parce que l'humidité pénétrant la chaux d'antimoine & la crême de tartre, elle en favoriſera l'union. *Salia non agunt niſi*

ces, en parlant de la teinture de mars, dans les Elémens de Chymie qu'il vient de donner au Public, paroît bien avoir connu que le fer eſt un moyen de rendre le tartre ſoluble. J'ai auſſi obſervé il y a long-tems que le cryſtal de tartre bouilli avec le fer change de nature, ſe cryſtalliſant en aiguilles très-fines, & qui ſont ſolubles dans l'eau.

fluida ſint. 2°. L'acide aërien venant à s'inſinuer dans le diaphorétique minéral, non ſeulement en accéléreroit, mais même en augmenteroit l'éméticité. La crême de tartre qui entre dans la poudre *de tribus*, paroît donc plutôt en augmenter la vertu purgative par ſon union avec la chaux d'antimoine, que d'y être le correctif du diagrède. Ce ſel concret acide ne doit point être regardé comme le correctif des purgatifs réſineux, tel que le diagrède ou autre, ainſi que quelqu'un l'a prétendu : car la vertu draſtique ou violente de ces purgatifs vient particulièrement de leur adhérence à la tunique inteſtinale, parce que leurs parties réſineuſes qui renferment ſeules la vertu purgative, étant émetic... par la chaleur des entrailles, s'y attache comme feroit ſur la peau la poix un peu échauffée. Alors ces purgatifs au lieu de ſe diſtribuer également, ſe collent par pelotons ſur la membrane de l'eſtomac & des inteſtins, y occaſionnent des tiraillemens & contractions ſpaſmodiques, qui ſont ſuivis de ſuper-purgations très-ſouvent accompagnées de grandes douleurs ; accidens qui durent quelquefois

plusieurs jours, sans pouvoir y rémédier, à cause de la trop forte adhérence des parties résineuses aux plis & valvules de la membrane veloutée du canal intestinal. Le seul & unique moyen d'obvier à ce fâcheux inconvénient, & de corriger sûrement tous les purgatifs résineux, est de les mettre sous une forme savoneuse qui rende leur résine soluble dans les aqueux ; or rien ne le sera plus efficacement, que les matières alkalines, sur-tout les salines, ou celles qui sont déja savoneuses par elles-mêmes, telles que le jaune-d'œuf, le miel, &c. A la vérité ces purgatifs, en rencontrant la liqueur savoneuse amère qui se dégorge dans le duodenum, pourroient être corrigés ou rendus solubles, mais indépendamment qu'ils auroient pû laisser de fâcheuses impressions dans l'estomac, sur le pylore & à l'entrée du duodénum, nous ne sommes pas sûrs que cette liqueur savoneuse se trouvera au passage en assez grande quantité, ou qu'elle ne sera pas elle-même dégénérée ; il est donc toujours prudent de les corriger, comme je viens de le dire. L'effet de ces correctifs est si certain pour modérer l'action des purgatifs résineux,

résineux, qu'ils la détruiroient entièrement, si l'on n'observoit pas une juste proportion dans leur union; c'est ce que l'expérience m'a confirmé. Il faut convenir cependant que la crême de tartre peut, comme antiphlogistique, corriger les impressions de feu & de chaleur que les purgatifs résineux font sur les entrailles; mais n'est-il pas plus sûr de prévenir ces fâcheux accidens, que d'être obligé d'y remédier?

Tenckque dans son excellente Matière Médicale nous apprend aussi que le diaphorétique minéral devient émétique en vieillissant, il dit p. 40: *Antimonium diaphoreticum recenter parari debet; nam diutiùs servatum, malignam suam qualitatem recuperat, nempe quia suum sulphur ob detonationem cum nitro ex parte fixum redditur, dum ex alia parte evaporat; fixum autem quod superest redditur volatile, aut temporis diuturnitate, aut quia aëri exponitur, & sic ex diaphoretica fit emeticum & cordi infensum.* Il paroît donc par-là que ce célèbre Auteur croyoit encore, que la qualité émétique de l'antimoine venoit de son soufre, qui ayant

été fixé par le nitre, se développoit de nouveau : mais les expériences rapportées ci-dessus prouvent incontestablement qu'il n'y a aucune part, & que ce sont uniquement les parties régulines qui opèrent cet effet. Quant à l'éméticité du diaphorétique minéral exposé à l'air, elle ne peut venir vraisemblablement que de l'esprit acide-aërien universellement répandu dans notre athmosphère, qui s'unit aux parties régulines ; l'existence de cet esprit acide-universel est trop généralement reconnue des Sçavans, pour que je m'arrête à la démontrer ; d'ailleurs cela n'est point de mon sujet. Quelques-uns ont prétendu que le diaphorétique minéral exposé à l'air reprenoit du phlogistique, ce qui le rendoit émétique : mais il faudroit au moins, pour en faire l'union, un dégré de chaleur qui ne se rencontre point dans l'air : au lieu que l'acide aërien le pénétrant de toutes parts & s'y incorporant intimement, suffit pour former avec lui un sel métallique très-capable de faire vomir, &c.

La nature des remèdes, & la méchanique qu'ils observent, dans leur action,

ſur nos ſolides & nos fluides ; les reſſorts & les différens jeux propres & particuliers à chaque fonction de l'œconomie animale, ſont aſſûrément autant de connoiſſances néceſſaires pour pouvoir remplir avec juſteſſe toutes les indications que préſentent les différentes maladies : c'eſt le propre du Médecin de faire toutes ces combinaiſons, & il en eſt redevable à une étude refléchie de toutes les parties de la Médecine. Quelle apparence y a-t-il donc que celui qui n'a aucune teinture de toutes ces parties ſi importantes dans la pratique médicinale, puiſſe appliquer à propos les remèdes qui demandent le plus de prudence, & qui ſuppoſent de profondes connoiſſances ; puiſqu'il eſt hors d'état de faire l'analyſe, ſoit des remèdes qui ſont néceſſaires, ſoit des maladies qui ont toujours beſoin d'être décompoſées, à cauſe de leur complication, afin de pouvoir examiner & reconnoître chacun des compoſans en particulier, & de porter principalement ſes forces vers celui qui préſente le plus de danger ? Nous ne pouvons faire trop d'attention à cet objet capital de la Médecine-pratique, & il

eſt important, pour la guériſon des maladies, d'avoir toujours préſent ce que nous dit Tenckque : *Nuſquam morbi ſunt ſimplices, nec una ſolùm, niſi rariſſimè, pars affecta* (*a*). L'erreur dans laquelle tombe le vulgaire, de donner ſa confiance à toutes ſortes d'Empiriques, lui eſt donc bien préjudiciable (*b*). Mais dirons-nous, *Populus vult decipi, ergo decipiatur?* Non, Monſieur, gardons-nous de tenir ce langage ; la Religion interdit une telle indifférence pour le prochain. Il faut, s'il eſt poſſible, le ramener de ſon égarement par voie de perſuaſion ; puiſque ſa vie y eſt intéreſſée, il ſuffira de l'en convaincre, pour le rappeller de cette erreur plus promptement & plus efficacement que ne le feroient les loix les plus ſages. Il ne fera point alors difficulté de reconnoître, que la Médecine mérite ſeule toute ſa confiance, & il la lui donnera ſans réſerve; ſur-tout dès qu'il ſera convaincu qu'elle eſt uniquement occupée à prévoir & à

(*a*) Inſtrument. curat. Morbor. p. 75.

(*b*) *Quantæ putatis eſſe vos dementiæ,*
Qui capita veſtra non dubitatis credere,
Cui calceandos nemo commiſit pedes.

prévenir tout ce qui pourroit altérer la ſanté des hommes, à leur amaſſer, par ſes recherches, tous les ſecours & les moyens capables de les tirer du péril, & qu'à cet égard elle eſt ſemblable à une mere tendre & remplie de ſollicitude pour conſerver la vie à ſes enfans.

A Châlons-ſur-Marne, le 30 Octobre 1750.



SUR LA PETITE VEROLE & la Rougeole qui ont régné à Châlons-ſur-Marne & aux environs, vers la fin de 1750, & au commencement de 1751; avec le moyen le plus aſſûré pour les prévenir, ou au moins pour les rendre d'un bon caractère & faciles à guérir.

LA dyſſenterie épidémique dont je vous ai entretenu, MONSIEUR, étoit à peine ceſſée, qu'un autre genre de maladie auſſi épidémique a commencé de paroître, c'eſt la petite-vérole: ainſi depuis 1747, voilà un ordre de maladies populaires qui affligent les hommes, & que nous avons vû ſe ſuccéder les unes aux autres juſqu'à préſent ſans interruption. La maladie épidémique du gros Bétail qui a commencé en 1744 (*a*), & dont la violence a dévaſté toutes nos campagnes, ſemble avoir marqué la

(*a*) Elle régne encore en Angleterre avec beaucoup de fureur, ainſi que celle des chevaux.

foute à toutes les autres,& en a été comme le prélude. Auſſi-tôt que cette maladie a ceſſé, nous avons vû paroître un genre de fièvre maligne, dite *la ſuette*, qui a régné avec beaucoup de violence dans le Pariſis, le Beauvoiſis, notre Province & autres. J'envoyai alors un Mémoire à MM. de la Faculté de Paris ; afin qu'étant aidés de leurs lumières, nous puiſſions attaquer cette maladie plus efficacement. La Faculté toujours attentive à ce qui peut intéreſſer l'Etat dans ce qu'il a de plus cher, c'eſt-à-dire, la vie des hommes, m'honora, par un effet de ſa bonté ordinaire, d'une délibération dreſſée par M. Boyer, qui avoit été envoyé de la part du Roi dans pluſieurs endroits pour le traitement de cette maladie. Auſſi-tôt que M. Martinenq, alors Doyen de la Faculté, m'eût fait part de cette délibération ; je la communiquai à M. de Beaupré, Intendant de la Province, qui fit imprimer la méthode de M. Boyer, pour traiter cette fâcheuſe maladie ; & l'on en diſtribua des exemplaires dans tout le Département. Ce Magiſtrat porta ſes attentions plus loin, il m'envoya dans pluſieurs Paroiſ-

ſes de la campagne, afin de tâcher d'y ſecourir les habitans affligés de cette terrible maladie. Ce fut avec plaiſir, Monſieur, que je vous envoyai dans le temps toutes mes obſervations à ce ſujet.

Lorſque ce genre de fièvre maligne commença à s'éteindre, nous vîmes paroître ſur la ſcène l'aphthe gangréneux, ou mal de gorge gangréneux, qui a enlevé tant d'enfans : nous nous communiquâmes à ce ſujet nos obſervations, que je préſentai en forme de Mémoire à M. de la Bauve, alors notre Intendant ; & comme je me diſpoſois à les donner au Public, parurent les ſçavantes Diſſertations de MM. Fontergil Anglois, Chomel (*a*), Aſtruc, Médecins d'une ſi haute réputation, les Lettres de M. Bronzet, Médecin de Fontainebleau, à M. Chomel, enfin un Ouvrage étranger imprimé à Crémone, qui contient l'hiſtoire du mal de gorge épidémique

(*a*) M. Ketlaer Médecin de Zélande, a fait en 1745, un Traité ſur une maladie qui a beaucoup de rapport & d'analogie avec celle que traite M. Chomel, où il interdit la ſaignée & la purgation; parce qu'il regarde ces aphthes comme une criſe imparfaite : cependant il exclut, ainſi que M. Chomel, les ſudorifiques.

des

des années 1747, & 48. L'aphthe gangréneux, étant ſur ſa fin, fut ſuivi de la dyſſenterie, qui a fait le ſujet de notre dernier entretien; mais par un tragique & funeſte enchaînement, la petite-vérole lui a ſuccédé, & quoiqu'elle ſoit bénigne de ſon caractère, elle mérite bien cependant que nous nous en entretenions; c'eſt ce qui fait le ſujet des réflexions ſuivantes. Avant de commencer je vous obſerverai que Sydenham, l'Hippocrate Anglois, a remarqué, à peu de choſe près, le même ordre de maladies épidémiques, qui ſe ſuccédèrent en 1667, 68, & 69; avec cette différence cependant, que la petite-vérole étoit d'un très-mauvais caractère; & cela parce qu'elle vint immédiatement après une fièvre maligne, & qu'elle fut ſuivie de la dyſſenterie; en ſorte qu'elle ſe trouvoit entre deux conſtitutions épidémiques. Il en eut été de même de notre petite-vérole, ſi elle fût venue à la place de la ſuette, ou qu'elle eût concouru avec elle, ce qui l'auroit rendue beaucoup plus funeſte: mais par un ordre de la divine Providence, que nous ne ſçaurions trop adorer & remercier, cette

petite-vérole, ſi terrible & ſi redoutable par elle-même, eſt arrivée la dernière de toutes les conſtitutions épidémiques, dans le temps où les miaſmes corrupteurs ſont énervés. Car c'eſt une loi conſtante, que dans toutes les conſtitutions ou regnes de maladies épidémiques, la fin eſt toujours moins dangereuſe : mais ſi au lieu d'être la dernière, elle fût arrivée la première, elle auroit pû faire des ravages comparables à la peſte, ſur-tout arrivant dans un temps où l'air ſe trouvoit infecté de vapeurs cadavéreuſes (*a*), ſuite funeſte & ordinaire d'une guerre auſſi longue que générale. Il y a peu d'exemples de guerres ſanglantes qui n'ayent entraîné après elles le fléau de quelque contagion, par-

(a) *Opportunè ſuccurrit exemplum loci, ad quem Romæ cadavera equorum, mulorumque deferuntur, ut ab illis pelles detrahantur, carneſque ſaturandis venaticis canibus, & domeſticis felibus abſcindantur : ibi ſanè cùm negotium negligenter tractatur, ſcilicet cùm viſcera, reſiduique lacerti in flumen projecti proximis ripæ ſinubus hærent, tunc quidem vicinæ gentes ſtatim infamis aëris effecta perpeti coguntur, malignis, ac peſtilentibus febribus tentatæ. Adeò verum eſt corruptelam, quæ in humido hærente excitatur eſſe penitus exitioſam.* Lanciſi de noxiis paludum effluviis, p. 17.

ticulièrement dans les pays qui en ont été le théâtre.

Sydenham a remarqué que la petite-vérole régnante pendant la dyssenterie étoit très-dangereuse. C'est dans cette fâcheuse circonstance, qu'elle nous a enlevé un Magistrat aussi cher à l'Etat, que digne de nos regrets. M. de la Bove notre Intendant, visitant la Province, fut attaqué à Langres de la petite-vérole dans le mois d'Octobre 1750, temps où la dyssenterie étoit encore dans sa force, au moins dans notre ville qui étoit le lieu de sa résidence ; il en eut même des symptômes dans le courant de sa petite-vérole, ayant rendu du sang avec des déjections glaireuses : il ne pouvoit donc éviter de succomber à la complication de deux maladies épidémiques, qui avoient comme réuni toute leur malignité, pour nous dépouiller d'un trésor dans le temps où nous commencions à peine à en goûter la possession. Fasse le Ciel ! que notre ingratitude ne nous attire pas de nouveaux fléaux, & qu'en bénissant la main qui nous a frappés, nous méritions la délivrance de cette maladie ; car, selon

l'obſervation de Sydenham, elle eſt ſujette à ſe renouveller l'année d'après, ſouvent même dès le printems, & avec plus de fureur.

Nous pouvons certainement regarder la petite-vérole comme nouvelle parmi nous, les Grecs & les Latins n'en ont eu aucune connoiſſance. Hippocrate, Aretée, Celſe, Galien, Cœlius l'Africain, qui nous ont rendu un compte exact de toutes les maladies de leurs temps, ne nous ont rien tranſmis qui nous laiſſe le moindre ſoupçon qu'ils aient connu celle qui fait le ſujet de cet entretien. La petite-vérole commença à être connue du temps de Mahomet à l'entrée du ſeptième ſiécle (*a*); les Arabes la porterent en Egypte, d'où elle eſt paſſée dans la Syrie, la Perſe, l'Afrique; enfin en Eſpagne & dans toute l'Europe. Rhasès, Arabe d'origine, eſt de tous les Auteurs qui nous reſtent, le premier qui en ait parlé avec méthode; nous avons grand nombre de Médecins qui ont écrit depuis ſur cette maladie, mais ils n'ont fait que ſe copier. Gome-

(*a*) Freind, *Hiſtor. Med.* p. 274.

tius ſur la fin du ſeizième ſiecle, & Sydenham ſont les premiers qui ſe ſoient écartés de la méthode empyrique qui avoit été preſque généralement ſuivie juſqu'alors. Freind, Boerhaave, enfin M. Helvetius ont deſſillé les yeux à tout l'univers ſçavant, ſur les pratiques meurtrières que l'uſage avoit introduit; mais malheureuſement, le peuple prévenu en faveur de la chaleur & des cordiaux pour pouſſer l'humeur au-dehors, a bien de la peine de renoncer à ces pratiques; il prétend par-là ſeconder les intentions de la Nature. Nous allons voir au contraire combien cette conduite y eſt oppoſée.

On ne peut ſans principes traiter cette maladie comme il faut: ces principes conſiſtent à connoître exactement, 1°. les parties du corps humain & leurs fonctions; 2°. la nature & le caractère des liqueurs qui roulent dans les vaiſſeaux de tous genres; 3°. tout ce qui peut les altérer; 4°. enfin les moyens propres & particuliers pour y remédier: ſans ces connoiſſances eſſentielles on court plutôt riſque de tuer les malades que de les ſoulager. Il y a de plus un objet qui n'eſt pas moins important pour

bien conduire cette maladie, c'eſt d'envisager le mal dans ſon principe, & d'en bien conſtater la nature, autant qu'il eſt poſſible.

Il eſt certain que la petite-vérole eſt cauſée par des miaſmes ou des parties hétérogènes qui ſe ſont gliſſées dans le ſang, ſoit d'origine héréditaire, comme beaucoup le penſent, ſoit par l'introduction de l'air : mais quand bien même ce virus variolique viendroit de naiſſance, ce qui eſt très-douteux (*a*), il faudroit toujours admettre ſon développement par quelque cauſe extérieure. Je ne vous dirai rien de plus ſur ſon origine; cela n'entre point dans mon ſujet, & ſeroit d'une trop longue diſcuſſion.

Mais qu'opèrent ces miaſmes, ce virus, ſur le ſang & dans les liqueurs ? Une inflammation, un incendie du premier ordre ; & N. Machelli, un de nos plus exacts interprètes, aſſure que les étymologies, Hébraïque, Syriaque, & Grecque reviennent au mot Latin *in-*

(*a*) Freind rejette abſolument cette hypothèſe comme inſoûtenable. *Hiſtor. Med.*

cendium. Boerhaave eſt celui qui paroît avoir le mieux ſaiſi cette indication. Tous les ſymptômes qui accompagnent cette maladie, ſont inſéparables de l'inflammation : en effet la douleur véhémente que les malades reſſentent dans la tête, dans le dos & les reins (*a*), la ſéchereſſe & aridité de la peau, l'aſſoupiſſement ou le ſommeil troublé & fatiguant, la difficulté de reſpirer, les yeux ardens & larmoyans, la fièvre aiguë, la douleur à la région épigaſtrique, les nauſées & vomiſſemens, les accès épileptiques aux enfans, la chaleur & ſécheresſe dans la gorge avec une grande ſoif, &c, ſont autant de ſignes caractériſtiques d'un grand feu dans le corps. Les dégrés d'intenſité de ce feu intérieur feront les différentes claſſes & toutes les variétés qui ſe rencontrent dans cette terrible maladie. L'une eſt appellée ſimple, bénigne, diſcrète ; *variola diſcreta, interſtincta, regularis*. L'autre confluente, irrégulière ; *variola anomala, irregularis, confluens*. Elles ſont encore chacune ſoû-di-

---

(a) *Cùmque is dolor in dorſo hæreat ſignum longè certiſſimum eſt.* Freind, p. 276.

visées ; car on compte deux espèces de discrètes, sçavoir, une simple & une maligne ; & cinq confluentes, sçavoir, une simple & quatre malignes. Mais n'ayant point dessein d'entrer dans le détail de toutes ces soû-divisions, je me contente de vous rappeller l'excellent Ouvrage de M. Helvetius, qui a traité cette matière *ex professo*.

Les causes ou principes de la petite-vérole, tels qu'ils soient, occasionnent certainement dans le sang une inflammation plus ou moins considérable, avant tous les autres accidens qui n'en sont qu'une suite ; car empêchez totalement cette inflammation, il n'y aura point de petite-vérole : un fait qui ne s'est jamais démenti, est que le sang se trouve des plus enflammés avant le quatrième jour, pour peu que la petite-vérole soit considérable.

La petite-vérole est donc une maladie vraiment inflammatoire, & qui doit être traitée par tous les moyens antiphlogistiques ; si l'on veut se conduire méthodiquement, & s'écarter de toute pratique empirique. C'est une inflammation qu'il faudroit absolument empê-

cher, par tous les moyens poſſibles, de ſe terminer par la ſuppuration (*a*), ou par la gangrène. Quoique juſqu'à préſent on ne ſoit point encore aſſuré d'être parvenu à empêcher totalement la ſuppuration (*b*); il eſt au moins conſtant par l'expérience & le témoignage des plus grands hommes, tels que les Sydenham, les Freind, les Helvetius, les Boerhaave, les Tompſon, &c, que l'on peut la modérer conſidérablement, juſques-là qu'une petite-vérole qui auroit été des plus confluentes, & qui auroit produit des milliers d'abcès, tant intérieurs qu'extérieurs, ſi elle eut été abandonnée à elle-même, devient une diſcrète des plus ſimples, ſuivie de quelques douzaines de puſtules ſuppurées ſur la peau, lorſqu'elle eſt traitée méthodiquement par les voies antiphlogiſtiques.

On ſçait que pour empêcher toute in-

(a) *Hîc nihil repugnet, morbus varioloſus ſæpe ſine variolis ſit.* Boerhaave, variol. Aphor. 1393.

(*b*) Cependant, dans la fâcheuſe petite vérole qui affligea Saint Cyr en 1730; de 250. malades qui en furent attaquées, il y en eut quelques-unes, chez leſquelles il ne s'y fit aucune éruption, quoiqu'elles ayent éprouvé tous les ſymptômes les plus caractériſtiques de cette maladie. Voy. Mercure de France, Décembre 1730. p. 2843.

flammation de venir à ſuppuration, ou que la ſuppuration ne ſoit pas ſi abondante, il faut s'y prendre de très-bonne heure. On doit donc dès les premiers inſtans de l'inflammation travailler à réprimer le mouvement & l'effervefcence du ſang & des autres liqueurs, à faire tomber l'éréthiſme & les irritations ſpaſmodiques des ſolides, de tout le genre nerveux & membraneux, enfin à abattre, autant qu'il eſt poſſible, le trouble des mouvemens ſyſtaltiques du ſyſtême artériel. Mais que fait le Peuple en pareil cas ? Bien loin de ſe prêter pour remplir ces indications, on eſt, dans les commencemens & les momens les plus précieux de l'inflammation variolique, uniquement occupé à augmenter ce mouvement déſordonné, n'ayant rien autre choſe en vûe que de pouſſer au-dehors des levains étrangers qui ſont encore dans les entraves. Ceux qui ſe conduiſent de la ſorte, ne ſuivent point les intentions de la nature, ou en ignorent abſolument toutes les loix ; elle ne peut ſe dépouiller & expulſer ces miaſmes étrangers, que par la voie générale des ſécrétions, après avoir employé le

temps néceſſaire pour les digérer, les préparer & les rendre dociles à ſe prêter à une ſécrétion pleine & entière ; ce qui ne peut s'accomplir comme il faut, qu'en réprimant les mouvemens effrénés du ſang, & le ramenant à une bonace générale : car nulle ſécrétion dans l'œconomie animale, ſans une grande tranquillité dans les liqueurs & les oſcillations des ſolides (*a*). Mais ſi l'on veut précipiter l'éruption par des cordiaux, ou tous remèdes & régimes incendiaires ; loin d'avancer la guériſon, on troublera tout : il faut donc tâcher au contraire de rabattre ces mouvemens tumultueux dont la nature eſt aſſaillie (*b*).

Outre les moyens antiphlogiſtiques généraux applicables à toute inflammation, il y a encore un autre principe à combattre dans la petite-vérole ; c'eſt un levain particulier qui eſt la cauſe pre-

(*a*) Voyez la Thèſe ſoutenue aux Ecoles de Paris, *An ab imminuta ſanguinis velocitate in capillaribus, facilior quæcumque ſecretio*, préſidée par M. Vieillard, ſoutenue par M Macquer le 7 Décembre 1740.

(*b*) *Ab omnibus etiam calidis, expellentibus, ſic dictis alexipharmacis & bezoardicis, volatilibus.... abſtinui, præſertim in juvenili & florida ætate, in ſanguineis atque plethoricis.* Hoffman. T. IV. de febre varioloſa.

mière de l'inflammation qui accompagne cette fâcheuse maladie. *Unde videtur morbus, in hoc statu inflammatorio, esse velocitas liquidorum, aucta à stimulo inflammatorio omni cruori admisto.... (qui) stimulus videtur auferri posse correctione per specifica, vel methodo universali antiphlogisticâ* (*a*). Pourquoi en effet ne pourroit-on pas se flatter de trouver, quelque jour, un moyen de dompter ce levain particulier & inflammatoire qui entraîne après lui tant & de si fâcheux accidens? La Matière Médicale se trouve déja enrichie des remèdes spécifiques pour les virus vérolique, scorbutique, &c. Boerhaave nous flatte qu'il est possible de trouver également le spécifique de la petite-vérole, & nous fait espérer qu'il se découvrira. *Quale remedium inveniri posse, comparatio historiæ antidotorum, & indoles ejus mali, faciunt sperare, & ad indagandum impellit summa hinc futura humano generi utilitas* (*b*). Mais afin d'arriver plus promptement à cette heureuse décou-

(*a*) Boerhaave, Aphor. 1386. & 89.
(*b*) Boerhaave, Aphor. 1391.

verte, il faut examiner & tâcher de développer quelle peut être la nature de ce virus ; & lorſqu'elle ſera bien connue, le chemin ſera ouvert pour parvenir facilement à la connoiſſance du remède. Or tout ſemble nous annoncer que ce ſont des miaſmes d'une nature putride ; ſi cela eſt ainſi, il paroît que l'on doit en chercher le remède dans la claſſe des acides & des aigrelets : en ce cas les acides volatils, tels que l'éther nitreux ; que j'ai découvert & communiqué à l'Académie Royale des Sciences, & qui eſt inſéré dans ſes Mémoires, en ſeroient les ſpécifiques par excellence ; ainſi que la liqueur anodine minérale d'Hoffman. *Laudatiſſimus inventus ſpiritus nitri probè dulcificatus*, (*cujus loco jam inventum à me liquorem anodynum mineralem, majori adhuc cum fructu, uſurpare ſoleo*) (*a*). Tout ſemble en effet parler en faveur de cette claſſe de remède. Sydenham, après tous les bons moyens qu'il nous a donnés pour combattre les accidens de la petite-vérole, déſire que l'on s'applique à trou-

(*a*) Hoffman, *de Febre varioloſa*, T. IV. p. 170.

ver quelque remède qui obvie plus efficacement à la pourriture ; & dans cette vûe, depuis le cinquième ou sixième jour jusqu'à la fin de la maladie, il donne la limonade minérale, qui est l'esprit de vitriol étendue dans de l'eau *ad gratam aciditatem. In mentem mihi tandem venit vitrioli spiritus , quem existimabam utrique intentioni, tum putredinis oppugnandæ, tum perdomandæ caloris ferociæ satisfacere posse* (*a*). Il nous dit ailleurs avoir employé ce remède dans les petites-véroles les plus fâcheuses , avec un succès étonnant & qui tenoit du miracle. *Hic spiritus ceu morbo reverà specificus , symptomata omnia ad miraculum ferè compescebat.*

Ne voyons-nous pas en effet que dans la peste & dans toutes les maladies contagieuses & putrides, les acides y sont souverains ? Sennert , un des plus célèbres Médecins que l'Allemagne ait produits, nous recommande de ne point perdre de vûe ces remèdes dans toutes ces maladies. *Magnus etiam hic usus est spiritus vitrioli , qui insignem vim*

(*a*) Sydenham , *variol. anomal.* p. 147.

putredinem ſiſtendi, corrupta ſeparandi obtinet (*a*). Eſt-il même queſtion de corriger l'air dans la contagion? On le fait par le moyen des acides ; & il n'en eſt point de plus sûr. Mais quand nous n'aurions pas pour nous les autorités des grands Maîtres, ne ſuffiroit-il pas de connoître le caractère, la nature & les effets de toute eſpèce de levain putride, pour ſe déterminer à l'uſage des acides, ou aigrelets minéraux & végétaux, qui ont en propriété la vertu innée de combattre de front les maladies qui dépendent de ces levains putrides. Mais c'eſt au Médecin ſeul & bien inſtruit qu'il ſera réſervé d'appliquer à propos ces remèdes, aux temps, aux circonſtances de la maladie, & aux tempéramens des ſujets ; il preſcrira tantôt les acides minéraux, tantôt les acides végétaux ; il les étendra plus ou moins dans des boiſſons appropriées, farineuſes, ou autres, pour les rendre acidules, ou ſimplement aigrelettes, ſelon qu'il reconnoîtra plus ou moins de levains putrides dans ſon malade, de mouvemens violens, de cha-

(*a*) Sennert, T. I. p. 828.

leur, de diſſolution dans les liqueurs ; &c : enfin il ſçaura les noyer dans une plus grande quantité de tiſanne, s'il remarque peu de diſpoſitions phlogiſtiques dans les ſujets attaqués de cette maladie : il les joindra avec les parégoriques, les diapnoïques, &c, s'il eſt beſoin de favoriſer un peu l'éruption. C'eſt ainſi que le Médecin dirigé par les connoiſſances de la matière médicale, ou de la nature des remèdes qu'il emploie, ſçaura, au moyen des gradations & des nuances différentes qu'il leur donnera, les rendre propres à remplir différentes vûes. C'eſt ainſi que des remèdes propres à condenſer les liqueurs, tels que les acides, deviendront entre ſes mains de légers atténuans : Hippocrate & Boerhaave ont été perſuadés de cette vérité, & ont attribué, particulièrement aux acides végétaux, une vertu inciſive. C'eſt ainſi que des vomitifs & des purgatifs les plus violens, il en fera des ſédatifs, des diapnoïques, des ſudorifiques doux. Par exemple, l'hellébore blanc, que l'on n'oſe prudemment employer ſeul intérieurement, à cauſe des prodigieux effets qu'il opère par haut & par

par bas, se prête aux opérations les plus douces de la Nature, lorsqu'il est combiné avec le savon tartareux de Starkei, l'opium, &c. Ces exemples doivent suffire pour persuader combien toutes les maladies en général, & la petite-vérole en particulier, exigent de connoissances pour être conduites avec méthode, pour marcher toujours de concert avec la Nature, enfin pour procurer aux malades le soulagement qu'ils ont lieu d'attendre de la saine Médecine. Le peuple est cependant dans la dernière surprise de voir traiter selon cette méthode antiphlogistique, une maladie qu'il croit demander les cordiaux les plus chauds: bien plus, sa prévention en faveur de ces remèdes est telle, qu'il ne se fait aucun scrupule de décrier tous ceux qui en emploient d'autres, quoiqu'avec succès.

Boerhaave estime que l'on pourroit trouver le remède opposé au genre de virus variolique dans le mercure & l'antimoine, conduits à une extrême division sans être chargés d'acides: or comme on ne peut guères les tenir sous une forme extrêmement divisée que par la dissolution, & que cette dissolution se

fait ordinairement par des acides qui rendroient ces minéraux de puissans corrosifs ; il y a lieu d'appréhender que l'on ne réussisse pas par cette voie. Cependant si sous la forme de poudre impalpable, ils agissoient comme des absorbans spécifiques, qui se chargeant des miasmes varioliques, les détruiroient ou les feroient changer de nature, le nitre antimonié nous feroit naître déja quelque espérance ; car il tient l'antimoine divisé sous une forme de poudre très-fine qui produit en se précipitant le *materia perlata Krugnerii* (*a*). Le mercure réduit en poudre impalpable, par le seul mouvement & sans addition de quoi que ce soit, feroit sans doute la préparation qui mériteroit la préférence (*b*).

Si les acides n'ont pas le pouvoir de détruire efficacement & entièrement ce

(*a*) Cette matière est proprement une chaux ou *terre métallique* de l'antimoine, extrêmement divisée & irréductible par le phlogistique. Voyez la Chymie Pratique de M. Macquer, T. I. p. 387.

(*b*) M. Malouin, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, & de l'Académie Royale des Sciences, nous apprend dans sa Chymie Médicinale, T. II. p. 171, qu'à la Chine on y recommande beaucoup l'usage du cinnabre, dans la persuasion qu'il a le pouvoir de modérer, ou même d'empêcher l'éruption.

virus variolique, ils auront au moins l'avantage d'en combattre les principaux effets ; ils s'oppoſeront par leur juſte application, à la trop grande diſſolution & putréfaction du ſang, à l'exaltation & à l'alkaliſation de ſes ſels, en réprimeront la trop grande effervescence & en arrêteront les écarts, ayant en propriété la faculté de condenſer & de rapprocher les parties fibreuſes du ſang, en les étendant convenablement dans des véhicules aſſortis au génie de la maladie.

Mais puiſque Sydenham reconnoiſſoit de ſi grandes propriétés dans cette limonade minérale, & comme une vertu ſpécifique pour corriger le levain de cette maladie ; que d'ailleurs ces bons effets lui étoient très-connus par des expériences réitérées, & que tout dépend des commencemens ; quelle raiſon peut l'avoir empêché de la donner dès les premiers jours, où le ſang étant dans des effervescences fougueuſes demande plus particulièrement d'être réprimé ? Il nous apprend lui-même qu'une éruption louable dépend d'un grand calme dans les liqueurs ; & en conſéquence il interdit tous les cordiaux. Boerhaave généraliſe

davantage ſon traitement antiphlogiſtique ; il veut que dès les premiers inſtans on emploie ſans réſerve tout ce qui eſt capable d'arrêter les progrès de l'inflammation ; parce que de-là dépend toute la ſûreté du malade. *Methodus univerſalis videtur hîc adhiberi poſſe, & experimentis perfici debere, illa, quæ deprehenſa eſt in omni inflammatorio valere, ne inflammatio in pus & gangrenam abeat... mittatur cruor, clyſmatibus, fotibuſve, laxetur tota cutis, os, œſophagus, inteſtina, ſæpe. Potetur multum aquæ tenuiſſimæ, farinoſæ, acidulæ, hydrogala tenue, ſit victus tenuis, aër in pulmones ducendus frigidiuſculus, corpus perſpirabile* (*a*).

Juſqu'à ce que les Sçavans ayent trouvé le merveilleux antidote du virus variolique, que Sydenham & Boerhaave ne croient point impoſſible, & à la recherche duquel ils nous invitent ; il faut donc ſe contenter de l'énerver, & d'obvier à ſes effets par une méthode antiphlogiſtique, qui eſt la ſeule & unique voie que la prudence, fondée en raiſon

(*a*) Boerhaave, Aphor. 1393. & 94.

& en expérience, nous permet d'embrasser.

Les boissons abondantes & acidules, bien conduites & sagement administrées, ont toujours de grands avantages dans toutes les maladies inflammatoires ; car comme les inflammations tendent toutes à la dissolution des liqueurs, & qu'elles exaltent les soufres, les sels & les autres principes du sang, rien n'est plus propre que de telles boissons pour obvier à ces inconvéniens, pour réduire & réprimer les désordres qui pourroient déja être faits. Les acides minéraux & végétaux, bien connus & dirigés avec ordre, pourront donc satisfaire en bonne partie aux indications qui demandent des antiphlogistiques. M. Hecquet qui a traité les petites-véroles avec tant de succès, recommande la liqueur anodine minérale d'Hoffman pour maintenir le calme qui fait la sûreté de cette maladie (*a*).

Entre tous les moyens antiphlogistiques que l'on doit employer dans les com-

(*a*) Voyez Médecine des Pauvres, T. I. p. 182, & T. III. p. 249, où il y recommande aussi l'esprit de soufre ou de vitriol.

mencemens de la petite-vérole, la saignée sera-t-elle oubliée? Non sans doute, elle y tient le premier rang; tous les Médecins de la plus haute réputation lui ont accordé ce privilége; les Arabes qui sont les premiers qui ayent parlé de la petite-vérole, recommandent la saignée dans le traitement de cette maladie, quelquefois même après l'éruption. Ne voyons-nous pas en effet la Nature y suppléer souvent par l'hémorrhagie qui arrive à ceux qu'on a négligé de saigner? Le soulagement qu'ils en tirent, n'est-il pas une preuve de l'utilité de la saignée, & qu'elle est indiquée par la nature même? *Si etiam initio morbi, sanguis naribus largiter effluat, variolæ & morbilli pauciores erumpere & æger faciliùs liberari solet* (a).

Depuis les Arabes jusqu'au seizième siècle, Gomelius est le premier qui ait ordonné de saigner dans cette maladie, même après l'éruption, s'il y a inflammation considérable & pléthore: *Si vel adsit inflammatio, vel plenitudo, etiam proruptis variolis, sanguinem fidenter*

(a) Sennert, T. I. p. 833.

eſſe mittendum ; omiſsâ porrò hac medendi viâ, pueros quàm plurimos aut ſanguinis ex naribus profluvio aut ulceribus periiſſe pronuntiat Gomelius (a). *Hollerius, Paræus, Botallus, Ludovicus Mercator, Epiphanius Ferdinandus eamdem curandi viam inſtiterunt.* ibid. Rhazès, le plus éclairé des Médecins Arabes, avoit auſſi obſervé que ſouvent les hémorrhagies étoient très-avantageuſes dans la petite-vérole. *Aut ex uterinis viis fluentem vel ex naribus ſanguinem permultis ſaluti fuiſſe* (b). Enſorte qu'il n'héſitoit point de ſaigner beaucoup lorſqu'il y avoit des ſymptômes graves, tels que l'angine, la phrénéſie, léthargie, dyſſenterie, grande inflammation dans la ſuppuration ou maturation des puſtules, l'humeur éryſipélateuſe à la tête, &c.

La turgeſcence ou raréfaction prodigieuſe, que la petite-vérole occaſionne au ſang & à toutes les liqueurs, forme ce que nous appellons *Plethora ad vaſa*, & que nous déſignons auſſi ſous le nom

(a) Fr ind, p. 74. *Epiſtol. de purgantib.*
(b) Freind, ibid.

de pléthore fausse, pour la distinguer de celle qui est produite uniquement par la surabondance de sang, & que l'on nomme vraie. Cette raréfaction tient les vaisseaux de tous genres dans une dilatation outrée, leurs diamètres sont dans un état de violence, la réaction sur les liquides est languissante, les globules de sang passent dans les lymphatiques, les extrémités coniques des capillaires sont forcées, enfin les digues qui retenoient les liqueurs, sont rompues, d'où il arrive des confusions extrêmement dangereuses, par la difficulté qu'a la Nature à en faire le triage ; en un mot, arrivent des hémorrhagies & des épanchemens mortels. Que peut-on trouver qui remédie plus efficacement & plus promptement à tant de fâcheux accidens, que la saignée ? En désemplissant les grands vaisseaux, elle ramene tout dans l'ordre. Il est vrai que l'on peut faire passer dans le sang des boissons capables de modérer ces raréfactions, telles que les tisannes acidulées, &c ; mais avant qu'elles y soient arrivées en assez grande quantité pour y opérer cet effet, & qu'elles se soient distribuées par-tout, le mal aura

eu

eu tout le temps de faire des progrès : d'ailleurs, l'un n'empêche pas l'autre ; lorſque l'on a affaire à un ennemi auſſi redoutable, on ne peut l'attaquer par trop d'endroits. Mais pour ſuivre cette méthode, combien d'obſtacles ne trouvons-nous pas dans les préjugés populaires ? Cependant il ſe rencontre tous les jours des circonſtances où il faut de néceſſité abſolue répéter la ſaignée plusieurs fois, ſur tout ſi les perſonnes attaquées de cette maladie, ſont à la fleur de l'âge ; ſi elles ont bû beaucoup de vin, ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes ; ſi elles ont vécu délicieuſement & de ſubſtances animales, les plus incendiaires de toutes les nourritures, particulièrement ſi ces mets ont été apprêtés ſuivant la nouvelle cuiſine ; car ce ſont des coulis concentrés, préparés avec des viandes à demi-brûlées, afin d'en tirer un peu de jus chargé, pour ainſi dire, de ſels empyreumatiques & d'huiles âcres & brûlantes, avec cela relevés par les aromates les plus chauds que le Levant puiſſe produire. Les organes du goût ſont tellement émouſſés chez les perſonnes qui ont ainſi vécu, qu'ils ont ſouvent be-

ſoin, pour être légèrement & agréablement affectés, de mets qui feroient des impreſſions de cauſtiques ſur des palais tendres, délicats & naturels; de même que certains ivrognes qui ayant deſſéché & racorni les houpes & papiles nerveuſes de la langue, du palais & de toute la bouche, par le trop grand uſage du vin, & qui ne pouvant plus recevoir les impreſſions des vins, même les plus fumeux, ont recours aux eaux-de-vie & aux liqueurs de toute eſpece; jufqu'à ce qu'enfin l'eſprit-de-vin le plus ardent ſuffit à peine pour y exciter la plus légère ſenſation. Tous ces différens mets incendiaires, joints à l'uſage immodéré des vins de toutes eſpeces, des caffés (*a*),

(*a*) Que le caffé ait beaucoup d'action ſur les liqueurs humaines, c'eſt une vérité avouée, ou au moins éprouvée de tous ceux qui en font uſage; mais qu'il occaſionne des douleurs critiques, cela n'eſt pas également admis. Peut-être même n'a-t-on point encore fait attention à ce mauvais effet du caffé; il eſt cependant naturel de le craindre, pour peu que l'on conſidere quelle eſt ſon action ſur le ſang. Car la teinture de ce végétal torréfié fouettant & animant conſidérablement tous les fluides, force au moins les liqueurs des premiers lymphatiques de paſſer dans les ſecondaires, & même dans les vaiſſeaux d'un ordre inférieur, où ſe trouvant engagées dans des capillaires d'un diamètre diſproportionné, il en réſulte une inflamma-

des chocolats aromatisés avec la canelle, l'ambre, le musc, la vanille, &c, portion, que Boerhaave a si bien caractérisée sous sa dénomination d'*inflammation blanche*. Ce genre d'inflammation cause des douleurs d'autant plus vives, qu'elle agit souvent sur des parties très-élastiques; & elle est d'autant plus difficile à résoudre, qu'elle se trouve plus éloignée du principe des mouvemens systaltiques.

Le caffé, comme l'on sçait, est doué d'une grande amertume; or tous les amers ayant la propriété de diviser & d'animer beaucoup les liquides de ceux qui en font usage, il n'est pas étonnant que la teinture du caffé, prise habituellement, en grande quantité & très-concentrée, occasionne des douleurs arthritiques, ou rheumatismales. Ne seroit-on pas également bien fondé à attribuer ces maladies nerveuses dites vapeurs, si communes de nos jours, à la quantité prodigieuse de beurre ou d'huile fœtide concrète, ainsi qu'à l'acide trop développé & empyreumatique que produit cette graine par la torréfaction? Ce que j'avance ici sur les produits du caffé, sont des faits que j'ai constatés par l'analyse, mais dont je ne puis rendre ici un compte plus détaillé. Peut-être même le grand abus que l'on fait aujourd'hui du caffé, a-t-il bonne part à ces affections scorbutiques, qui deviennent si fréquentes & si capables d'en imposer par l'obscurité de leurs symptômes. Sydenham nous assûre que le quinquina pris habituellement, occasionne des douleurs rheumatismales. *Illi etiam qui longum & repetitum corticis Peruviani usum experti sunt*, *huic malo* (rheumatismo scorbutico) *sunt obnoxii* (*a*). Or on sçait que la qualité dominante de cette écorce Péruvienne est l'amertume. Si selon l'Auteur moderne du *Specimen novi Medicinæ conspectus*, rien n'est plus intéressant pour la pratique, & utile aux malades, que les attentions du Médecin sur ce qui se passe en lui-même,

(*a*) Sydenham, de rheumatismo, p. 173.

tent dans le ſang des parties de feu en ſi grande quantité, qu'elles y ſont comme

---

ſoit en ſanté, ſoit en maladie, vérité qui certainement ne peut être trop goûtée, qu'il me ſoit donc permis de me donner ici pour exemple du mauvais effet du caffé.

Etant dans l'uſage de prendre de tems en tems de cette boiſſon après le dîner, afin de faciliter la digeſtion, je crus pouvoir uſer utilement du même remède dans le commencement d'une convaleſcence: effectivement après un petit repas je pris une taſſe de caffé qui me fit digérer promptement; mais malgré l'attention que j'avois eûe de le faire préparer fort léger, je reſſentis toutefois, demi-heure après, une agitation extraordinaire dans tout le corps, qui, au bout de 3 à 4 heures, ſe termina par des douleurs extrêmement vives au genou gauche; ce que je n'avois jamais éprouvé, ni rien qui y eût rapport, douleurs dont je me ſuis néanmoins guéri parfaitement en 24 heures par des frictions d'huile eſſentielle de *ſpica lavendula* & de térébenthine, légèrement camphrées, appliquées bien chaudes, & réitérées de 2 en 2 heures. Je conviens que la boiſſon du caffé n'opérera pas ſi-tôt de pareils effets, lorſqu'on jouit d'une bonne ſanté, parce qu'alors les ſolides doués de tout leur reſſort réſiſteront davantage à l'abord tumultueux des liqueurs, &c. Mais j'ai auſſi remarqué conſtamment dans la plus parfaite ſanté, qu'après 7 à 8 jours de l'uſage du caffé à l'eau, il m'occaſionnoit des engorgemens douloureux dans les vaiſſeaux hémorroïdaux, & il y a beaucoup de perſonnes qui ont éprouvé les mêmes effets de cette boiſſon, je l'ai même ordonnée avec ſuccès dans pluſieurs cas pour rappeller des écoulemens d'hémorrhoïdes ſupprimés. On ſçait combien l'aloès, qui eſt un puiſſant amer, a de pouvoir, lorſqu'il eſt prudemment adminiſtré, pour rétablir l'ordre périodique de cet écoulement, ou tout autre ordonné par la Nature: on ſçait auſſi que cette gomme-réſine n'opère particulièrement ces effets, que

identifiées. Il n'y a point de doute que cette façon de vivre ne ſoit une des principales raiſons pour laquelle les Riches, qui ſont attaqués de quelque maladie, courent de ſi grands dangers, & qu'il en échappe ſi peu à la petite-vérole, par proportion aux gens de la campagne. C'eſt auſſi cette différence de conduite entre les pauvres & les riches, qui demande ſouvent une méthode toute différente, pour traiter chez les uns & les autres une maladie qui porte le même type. Cependant dans de pareilles circonſtances, & à l'égard de malades dont toutes les liqueurs ont une diſpoſition ſi prochaine à prendre feu, puiſqu'elles ſont, pour ainſi dire, uniquement compoſées de parties incendiaires, on nous

---

parce qu'elle raréfie beaucoup le ſang, &c, ainſi que le caffé torréfié. Ce que je dis ici du caffé ne doit tomber que ſur le grand abus qu'on en fait, & ſur-tout à l'eau, car lorſqu'il eſt coupé avec du lait, il eſt peu ou point ſujet à ces fâcheux inconvéniens, par des raiſons qu'il feroit ſuperflu de rapporter ici. On ſçait auſſi que s'il y a des ſujets chez leſquels le caffé à l'eau pris modérément, peut opérer de bons effets, tels que les perſonnes d'une conſtitution humide, phlegmatique, &c; il en eſt auſſi beaucoup, qui en éprouveront les plus mauvais effets, tels que ceux qui ſont d'un tempérament vif, ſanguin, bilieux & plein de feu.

blâme, non ſeulement de ſaigner, mais encore de chercher à rabattre & à corriger toutes ces impreſſions de feu & de chaleur ; on ne reſpire qu'après des cordiaux : c'eſt demander que nous jettions des matières combuſtibles où l'incendie eſt des plus conſidérables. *Animadvertendum verò eſt quòd ſi ad adoleſcentem vegetiorem accerſor, & qui inſuper liberaliore ſive vini ſive liquoris cujuſcumque ſpirituoſi compotatione, morbo anſam dedit, non ſatis habeo ad frænandam vim ſanguinis ebullientis, ut tam lectulo, quàm cordiacis abſtineat, niſi ad hæc ſanguis è brachio mittatur. . . . . ſuper inductâ enim inflammatione iſta, quam ſanguini impreſſit liquorum ſpirituoſorum fervor, intenſo illi calori, quem hic morbus naturaliter comitem habet, ita furit ſanguis, ut non rarò in veſicam vaſorum ductu irruat, vel maculas pariat purpureas, aliaque ejuſmodi ſymptomata, quæ per omnem morbi decurſum crucem figunt Medico, atque ægrum è medio tollunt* (*a*).

Voilà la pratique que l'on a ſuivie

(*a*) Syden. *variol. regular.* p. 91.

avec grand ſuccès en Angleterre, qui eſt un pays aſſez froid. Rhazès qui habitoit une région chaude (*a*), recommande auſſi bien plus particulièrement tout ce qui eſt capable de rabattre le mouvement du ſang. *Sanguinem ſtatim aut venæ ſectione, aut cucurbitulis, etiam in infantibus, detrahi jubet: idque ad animæ deliquium, ſi vehementer urgeant ſymptomata: ſin minùs moderatâ copiâ fieri præſtare. . . . . cubiculum per omne tempus frigidum ſervandum, victuſque omnis ſit refrigerans; pro alimento ptiſanna, medicamenta præcipuè è trochiſcis ſpodii, & ex granatarum ſucco, aliiſque omnibus acidis* (*b*). Ces deux méthodes de traiter la petite-vérole dans un pays chaud & dans un pays froid, ſont à peu près les mêmes, & ont également réuſſi: toute la différence doit avoir conſiſté dans les ſaignées plus ou moins réitérées, dans les antiphlogiſtiques plus ou moins concentrés, & ſur leſquels on a plus ou moins inſiſté. C'eſt à nous qui habitons un pays tempéré,

(*a*) La Perſe.
(*b*) Freind, *Hiſtor. Med.* p. 277.

d'examiner, dans le traitement de cette maladie, ſi elle ſe rencontre dans un tems de l'année plus ou moins chaud, ſi le malade eſt plus ou moins avancé en âge, ſi c'eſt un homme ou une femme, s'il a vécu d'une façon incendiaire, ſi la petite-vérole eſt bénigne ou maligne, diſcrète ou confluente, &c : tout cela doit être peſé ſcrupuleuſement, & ſervir de bouſſole à la prudence du Médecin, dans l'adminiſtration des moyens recommandés par nos célèbres Auteurs, & indiqués par la nature du mal.

Nous avons des faits bien mémorables au ſujet de la ſaignée appliquée aux petites-véroles. Le Roi Louis XIV, le Roi d'Eſpagne Charles II, & le Roi d'Angleterre Charles II, furent guéris, à peu près en même tems, de petites-véroles très-fâcheuſes par la ſaignée réitérée. Sydenham qui n'étoit pas trop porté pour ce genre de remède, la recommande cependant, ſi le viſage s'enfle peu, & s'il ſurvient une phrénéſie. Je pourrois encore rapporter une foule d'exemples de Médecins parmi les anciens & les modernes, qui ont employé la ſaignée avec ſuccès : cependant elle ne

doit pas être faite inconsidérément ; il est des états dans les liqueurs & des constitutions dans les solides, qui la demandent peu ou point du tout. Mais pour faire un juste discernement de ces différens cas, il faut toute la science du Médecin. Car, par exemple, si dans le commencement d'une petite-vérole le malade se trouve dans un accablement extrême, occasionné par la crainte, la frayeur, ou par un saisissement, de telle cause qu'il provienne, il faut dans ce cas ranimer les esprits par des remèdes analeptiques ; si au contraire cet état est produit par une pléthore vraie ou fausse, c'est alors que la saignée est indiquée. Or chacun de ces états porte avec soi des signes caractéristiques, que le Médecin seul, éclairé & attentif, sçaura toujours discerner.

La purgation se trouve très-souvent indiquée dans le commencement de la petite-vérole, & c'est d'elle que dépend alors tout le bon succès de cette maladie. Sydenham assûre que si l'on saigne & l'on purge dans les tems & les circonstances convenables, ces secours sont capables de rendre la petite-vérole discréte & des plus bénignes : mais le plus

ou le moins d'embarras dans les premières voies, doivent déterminer à l'émétique ou au minoratif. *Si vel minimùm ſuſpicari liceat, variolas mox erumpentes, è confluentium genere futuras eſſe; utile prorſus erit, ut non ſolùm ſanguis quàm primùm mittatur, ſed & emeticum propinetur* (*a*). Freind, ou plutôt l'Auteur dont il rapporte la Lettre à la ſuite de la ſienne ſur les purgatifs, n'eſt pas moins poſitif ſur l'article des purgatifs au commencement des petites-véroles, ſur-tout ſi elles ne ſortent pas comme il faut par les autres ſecours, *lene, opportunumque catharticum exhibendo ſæpiùs mala omnia abegi ſymptomata, quæ in criſi tot minarentur tragœdias. Hanc praxin à patre meo jamdudùm didiceram, qui meipſo & aliis plurimis teſtibus hanc cum ſucceſſu ſæpiſſimè uſurpavit* (*b*).

La raiſon qui doit nous déterminer davantage à la purgation au commencement de cette maladie, lorſqu'elle eſt indiquée chez les adultes, eſt que ces malades ſont toujours très-conſtipés pendant tout le cours de la maladie : s'il y a

(*a*) Sydenham, p. 88.
(*a*) Freind, p. 113. *de purgantibus*.

alors *infarctus primarum viarum*, il est hors de doute que ces mauvais levains qui croupissent dans les premières voies, augmenteront les accidens, tant par leurs impressions sur les entrailles, que par ce qui en passera inévitablement dans le commerce des liqueurs, & qui en augmentera certainement le trouble. *Et reverâ ferè semper mites evadunt variolæ, quibus vel emeticum ex ipecacuanha, ut sòlet, vel ipsa natura in principio dederit alvi dejectiones* (*a*). Cet Auteur rapporte même un exemple des bons effets que les purgatifs ont produit sur lui-même. *Quàm verò apta sint ad pustulas protrudendas cathartica, meatus scilicet cuticulares detergendo, naturamque quasi emancipando, hoc breve accipe exemplum.* (*b*)

Dans quels faux préjugés n'est-on pas encore à l'égard du coucher ? Il faut que le malade se tienne dans son lit bien chargé de couvertures, souvent environné de bassinoires, de moines ou de briques brûlantes. On lui refuse jusqu'à la liberté de se tourner d'un côté ou

(*a*) Id. apud Freind, p. 113. (*b*) Ibid.

d'un autre, même celle de changer une jambe de place. Une telle conduite est meurtrière ; & combien en ont été les victimes (*a*) ! Sydenham répète sans cesse qu'il ne faut pas se presser de mettre le malade au lit avant l'éruption, que la chaleur du lit ne sert qu'à les rendre confluentes. *Hîc itaque seriò monendum est, ægrum nullo pacto se lectulo interdiu debere committere, si sibi cavere velit à nimio pustularum confluxu, nisi sexto die jam advesperascente, unde se plurimùm usque refocillari sentiet* (*b*). Mais il est encore bien plus dangereux de contraindre les malades de rester au lit pendant les chaleurs de l'été ; ce qui procure souvent, sur-tout aux adultes, des pissemens de sang, des taches de pourpre, des hémorrhagies, des épanchemens de sang, des gangrènes, par l'extrême raréfaction que la chaleur du lit occasionne dans les liqueurs ; inconvéniens & accidens, auxquels on ne peut

(a) *Æquabile caloris temperamentum commendavi, & suasi, ut quandiu vires ferrent, lectum vitarent, (morbo varioloso affecti) aut minimum culcitris ex corio, minùs calentibus, uterentur.* Hoffman. T. IV. de febre variolosa.

(*b*) Sydenham, p. 387.

remédier que par un régime & autres moyens entièrement opposés. *Quod diæta & regimine in frigidum vergentibus impeditur* (*a*).

Par la même raison on doit éviter de faire trop de feu dans la chambre des malades ; on est si fort prévenu qu'il faut du chaud pour faciliter l'éruption de la petite-vérole, qu'on y pousse le dégré de chaleur au point d'en faire des étuves insoutenables ; c'est ce que nous voyons tous les jours.

Tous ces moyens incendiaires employés par le peuple pour faire sortir l'humeur variolique, occasionne une ébullition si violente & si fougueuse, que les humeurs échappées aux loix de la nature & mal digérées, se portent précipitamment & avec désordre sur toutes les parties internes & externes ; & étant ainsi éparses & distribuées confusément par le trouble de l'ébullition, le résultat est une petite-vérole des plus confluentes, & qui auroit été discrète, si on l'eût bien conduite. Alors les boutons ne suivent point dans leur progression l'ordre

(*a*) Sydenham, p. 389.

convenable pour arriver à une louable ſuppuration, de-là naiſſent les ſueurs abondantes & autres fâcheux ſymptômes, ſans compter les dangers auxquels les malades ſont expoſés par les puſtules internes, tels que les phrénéſies, les gangrènes, &c. Il faut donc toujours ſe ſouvenir que lorſque l'ébullition eſt précipitée, l'éruption ſe fait trop tôt, & avant le quatrième jour; & que par là elle amène inévitablement mille dangers (*a*); ou bien par la même cauſe, l'éruption ſe fait trop tard; parce que la violence des accidens tient toutes les voies ſécrétoires dans des conſtrictions ſpaſmodiques & des eſpèces d'étranglemens, qui ne permettent point à l'humeur variolique, malgré les efforts redoublés de la Nature, d'arriver juſqu'à la peau. *Utpotè ab immani ſymptomatum dictorum violentiâ* (*puſtulas*) *conſtrictas atque impeditas, ſolitò ſeriùs erumpere animadverti.* Syden.

Tout cela prouve combien on doit être attentif, pendant ces premiers jours,

---

(a) *Quo lentiùs erumpunt puſtulæ, quoque proin diuturnior ſtatus contagii, eo morbus levior.* Boerhaave, variol. Aphor. 1398.

à empêcher que l'ébullition ne devienne trop violente, ſoit par la chaleur du lit, ſoit en augmentant conſidérablement la température de l'air dans la chambre du malade, ſoit enfin par un régime & des remèdes trop échauffans. Ces attentions deviennent beaucoup plus importantes, ſi les malades ſont à la fleur de l'âge, d'un ſang vif par tempérament ou par la façon de vivre, ou par l'un & l'autre : car alors les principes trop actifs de ces malades ſuppléroient & de reſte aux cordiaux, quand bien même il en ſeroit beſoin. Si l'on ſe conduit autrement, on met toutes les liqueurs dans une ſi grande fonte, que la Nature peut à peine porter tous les miaſmes vers la peau ; ce qui occaſionne une petite-vérole entaſſée, d'autant plus dangereuſe, qu'il s'y dépoſe très-ſouvent une partie du virus variolique ſur les différens viſcères, ſoit de la tête, ſoit de la poitrine & du bas-ventre : accidens qui expoſent les malades à une mort preſque inévitable. *Adde quòd ab hac nimiùm feſtinatâ diligentiâ periculum eſt, ne Natura nimis incitata coactaque, univerſam penè corporis ſubſtantiam in variolas effundat, ita ut*

confluant illæ quæ nisi plus æquò properasses, in distinctarum ordine lætiori omine substitissent (*a*).

L'usage des cordiaux & tout régime échauffant ont très-souvent, (comme je l'ai déja dit) un effet tout opposé aux desseins de ceux qui n'ont pour objet que d'accélérer l'éruption ; car par ce moyen il peut arriver des constrictions spasmodiques dans tout le réseau cutané, qui retarderont l'éruption de quelques jours, comme on en voit beaucoup d'exemples. *Etenim non semel observavi in junioribus, & temperamento sanguineo præditis, regimen calidius, & cordiaca eo animo exhibita, ut variolas ante justum tempus exterturbent, ita parùm eruptionem accelerasse, ut eidem è contra obicem ponerent* (*b*). L'éruption ne se fera donc d'une manière assortie aux intentions de la Nature, qu'en réprimant, par des moyens convenables à ses vûes, cette fougue du sang, & en le ramenant à sa tranquillité. *Donec tandem sanguine ad moderatam debitamque temperiem*

(*a*) Sydenham, p. 90.
(*b*) Syden. ibidem.

redacto

redacto . . . pustulis exiturientibus commoda via patefiat (*a*). Il est nécessaire pour cela que le malade respire un air libre, pur, sans être froid ; car il ne faut pas donner dans l'extrême ; il est important de ne point boire de vin, s'il n'est noyé dans une grande quantité d'eau ou de tisanne, par exemple, une cuillerée sur douze de tisanne ; car alors sa partie spirituo-sulphureuse est hors d'état de nuire, & sa partie acide agira comme antiphlogistique ; il faut même observer de ne donner aucun vin de liqueur, parce que ces vins participent trop du principe sulphureux ; mais se contenter de ceux où le tartre domine, tels que le vin du Rhin, de la Moselle, le vin de Champagne léger, &c. Enfin on doit éviter tout ce qui peut échauffer ou animer le sang, & ne faire usage d'aucune nourriture qui ne soit extrêmement légère. *Juscula avenacea & hordeacea.* Voilà les seuls alimens que Sydenham accorde dans de telles circonstances ; & pour boisson, une tisanne délayante, légèrement farineuse & acidu-

(*a*) Sydenham, p. 90.

le, dont le malade doit uſer abondamment. *A regimine calidiore & ab uſu medicamentorum cordialium quorumcunque protinùs inhibeo* (a). En obſervant ce régime, la ſéparation ou l'éruption ſe fera en ordre & par dégrés; la Nature emploiera le tems néceſſaire pour diſtribuer & porter par-tout également l'humeur préparée & bien digérée : il eſt conſtant que l'on fait beaucoup plus de tort aux malades par les cordiaux & autres remèdes mal appliqués, que ſi l'on eût entièrement abandonné le malade aux ſoins de la Nature. *Natura enim ſibi permiſſa, ſuî opibus locuples, ſuo denique ingenio ſatis edocta ſuum negotium, ſuo tempore, exequitur* (b).

Car enfin à quoi ſerviront tous les remèdes & régimes échauffans, ſinon à troubler la Nature ? Il faut donc, pour réuſſir, entrer dans les vûes de douceur, qu'elle dicte toujours, & dont le mal paroît s'éloigner. *Natura enim blandiri amatur.* Le tems de l'ébullition n'étant que préparatoire, la Nature diſpoſe

(a) Sydenham, p. 90.
(c) Syden. ibidem.

alors ſes batteries pour pouſſer l'ennemi au-dehors : mais ſi vous y mettez le feu ſans ſes ordres, l'ennemi n'en devient que plus furieux ; & cette mere commune va ſuccomber, à moins que vous ne veniez promptement à ſon ſecours.

C'eſt une opinion répandue parmi le peuple, qu'il faut d'abord favoriſer les ſueurs qui ſe préſentent ordinairement dans les commencemens ; parce qu'il ignore qu'elles ſont pernicieuſes en général dans toutes les maladies aiguës (*a*), & particulièrement dans celle-ci, lorſque la Nature n'a pas encore eu le loiſir de préparer & de digérer l'humeur morbifique. *Ut quæ ſudoribus importunè extortis mala jam taceamus* (*b*). Mais qu'arrive-t-il de ces ſueurs forcées ? On enlève par les ſudorifiques tout le véhicule de l'humeur variolique qui doit être portée à l'extérieur, & l'on conſomme ainſi la perte du malade.

Les ſuites d'un pareil traitement ne tardent pas à s'annoncer par les ſymptômes les plus terribles, comme ruptures

---

(a) *Sudor in febribus acutis multus & copioſus damno eſt.* Hippoc. prædictor. Lib. I. 58.

(*b*) Sydenham, p. 84.

de vaiſſeaux, & hémorrhagies de tous genres par les poumons, par les urines, le nez, l'eſtomac, &c, des aſſoupiſſemens léthargiques, des tranſports, des mouvemens convulſifs, des taches gangréneuſes par tout le corps, & tant d'autres accidens. *Sanguis præ nimia excalefactione, motu inordinato, quaſi æſtro quodam percitus, materiæ morbificæ leniter excernendæ otium non concedebat... cordiacis & calefacientibus producuntur ſymptomata gravia.* 1°. *Nimiùm auctus exanthematum numerus.* 2°. *Mictus ſanguineus & maculæ purpureæ, quorum utrumque ab extravaſato ſanguine oritur, qui plus juſtò attenuatus, & quaſi præ æſtu ferociens diſruptis vaſorum repagulis, quò data porta ruit.* 3°. *Debitæ eruptionis ſuppreſſio totalis (a).*

Le peuple traité indifféremment toutes eſpèces de petites-véroles, ſur-tout dans les commencemens, n'étant pas en état de prévoir de quelle nature ou de quelle eſpèce ſera celle qui doit paroître dans quelques jours; puiſque cette con-

(a) Sydenham.

noiſſance eſt au-deſſus de ſa portée. Cependant ſi malheureuſement la petite-vérole vient à être confluente, les dangers ſont de beaucoup ſupérieurs & plus funeſtes : qu'arrive-t-il donc ? Celle-ci portant un caractère plus incendiaire que les diſcrètes & bénignes, on s'imagine que les grands accidens qui la previennent, ſont occaſionnés par la difficulté qu'a la Nature de pouſſer l'humeur variolique au-dehors ; en conſéquence, ſelon la coutume, on donne abondamment des cordiaux ; &, comme je l'ai déja obſervé, on fait grand feu dans la chambre du malade, on ne ſe contente pas de celui de la cheminée, on met une poële ardente dans le milieu de la chambre, on accable le malade ſous le poids des convertures, on le contraint de reſter au lit, ne lui permettant pas ſeulement de remuer le pied ou la main ; quelles ſeront donc les ſuites d'un pareil traitement ? Sans doute les ſymptômes les plus graves,tels que je viens de les détailler, & que l'on ne peut voir ſans être touché d'un état auſſi déplorable. Tandis qu'il ne faudroit que réprimer les fougues de la Nature, & en ar-

rêter les écarts, on se donne bien du mouvement & des soins qui n'aboutissent qu'à en augmenter les désordres.

S'il arrive aux enfans un accès épileptique, qui ne soit point occasionné par la dentition, il est presque toujours suivi de la petite-vérole, de la fièvre rouge ou de la rougeole ; & c'est un symptôme remarquable & particulier aux enfans. En pareil cas un vésicatoire au cou, & quelques gouttes anodynes dans de l'eau de scabieuse pour prendre par cuillerées, préviennent les fâcheux accidens de la maladie. Lorsque des affections comateuses précèdent les petites-véroles confluentes, il est très-utile d'appliquer les vésicatoires au cou, & de faire usage des parégoriques ; mais si ces affections se rencontrent dans un sujet adulte, à la fleur de l'âge, d'un tempérament vif & sanguin, accompagnées d'une grande fièvre, de vomissement, de vertiges, de douleurs dans les membres, tous ces symptômes annoncent une grande abondance d'humeur variolique. Il faut alors que le malade soit saigné promptement du bras & du pied, suivant la violence des accidens,

& quelques heures après lui faire prendre le vin émétique ; ensuite passer à l'usage de la limonade minérale ou végétale, plus ou moins légère selon l'éxigence des symptômes ; & dans le cas où le malade peut soutenir le lever, avoir soin qu'il ne se couche tous les jours que vers le soir, jusqu'à ce que l'éruption soit presque entièrement finie. *Has ob causas omninò necesse erit, sanguinem primùm è brachii venis educere, & post aliquot horas emeticum eradicativum ex infusione croci metallorum exhibere, & percommodum erit vitrioli spiritum potui tenuiori, quoties haurit, liberaliùs immiscere* (*a*). On peut aussi employer la saignée de la jugulaire dans le besoin. *Is quidem expeditissimus revellendi modus ; quàmque & cæteris, etiam iis quæ in pedibus fiunt, præcellet jugularium sectio, ubi cerebrum afficitur, jam pridem satis ostendi* (*b*). L'expérience jointe au raisonnement m'a convaincu plusieurs fois, que dans les engorgemens inflammatoires du cerveau, cette saignée de-

---

(*a*) Sydenham, p. 396.
(*b*) Freind, p. 122. *de variolar. gener.*

voit être faite de bonne heure, si l'on vouloit en tirer du fruit; mais que si l'on attendoit trop tard, elle accéléroit la perte du malade : parce qu'alors toutes les parties du cerveau ayant été tenues trop long-tems dans un état forcé, tombent dans l'atonie ; & la saignée de la jugulaire occasionnant tout-à-coup un grand vuide dans les vaisseaux de ce viscère, met le comble à son affaissement.

On dira sans doute qu'il est des petites-véroles si bénignes, que tout le monde peut les traiter ; mais MM. Helvétius, Freind, & tant d'autres, nous apprennent qu'elles ne sont pas sans dangers, & qu'elles demandent toujours beaucoup d'attention ; c'est ce que l'expérience confirme tous les jours. La petite-vérole qui régne ici actuellement, est peut-être du meilleur caractère que l'on ait vû depuis long-tems : malgré cela il y est péri beaucoup d'enfans. Faut-il demander quelle en est la cause ? Sans doute qu'il n'y en a point d'autre que le mauvais traitement qui consistoit à donner du vin, du sucre, de la canelle, & autres cordiaux. Une conduite si peu mesurée en auroit fait périr un plus grand

grand nombre ; s'il y eût eû dans cette maladie le moindre dégré de malignité. On en a eû des exemples toutes les fois que la malignité s'eſt jointe à la petite-vérole.

Le ſeul raiſonnement ſuffiroit pour nous convaincre du danger des petites-véroles diſcrètes. Si quelqu'un avoit 500 ou 600 abſcès ſur le corps, croiroit-il ſa vie en ſûreté ? Il ſeroit encore bien plus allarmé, ſi on l'aſſûroit qu'il y aura peut-être plus de la moitié de ces abſcès, d'où on ne pourra tirer la matière purulente, & qui y croupiſſant repaſſera infailliblement dans le ſang. On voit tous les jours, lorſqu'un abſcès n'eſt pas ouvert à tems, que le pus en eſt reſorbé, & occaſionne de grands accidens : or les puſtules de la petite vérole parvenues à leur maturité, ſont autant de véritables abſcès qui renferment une matière purulente, d'une qualité bien plus mauvaiſe que celle qui ſe trouve dans un ſimple phlegmon ſuppuré ; car celle qui ſe forme dans les puſtules varioliques, porte toujours un caractère virulent indeſtructible. Quand nous n'évaluerions la matière purulente de chaque puſtule qu'à

deux grains peſans, la moitié des puſtules qui peuvent être ſur le corps ou trois cent fourniroient cependant une once un ſcrupule de cette matière purulente qui paſſeroit dans le ſang : il n'en faut pas à beaucoup près autant pour altérer toutes les forces de la Nature. *Non quantitate, ſed qualitate materiæ producuntur morbi.* Voici une preuve qui démontre invinciblement combien le virus variolique eſt indomptable, & combien l'on en doit appréhender la réſorbtion. Si l'on introduit dans le ſang, par la plus petite ouverture d'un vaiſſeau ſanguin cutané, un atome de la matière purulente qui ſe trouve dans une puſtule variolique, ce que l'on appelle inſertion, ou inoculation ; cet atome ſuffit pour y exciter une petite-vérole complette. Quel déſordre ne fera donc pas une reſorbtion du pus de pluſieurs centaines de puſtules ? C'eſt pourquoi nos grands Médecins, qui connoiſſent le mieux la Nature, ſont toujours en garde dans les petites-véroles les plus diſcrètes. *Ita vel in diſcretis cavebit Medicus, ne nimiâ ſibi fiduciâ, ob idipſum quia ſint diſcretæ, periculum abeſſe pronuntiet.* Freind.

Lorſque l'on eſt parvenu, par tous les moyens ci-deſſus, à modérer & à calmer les effervefcences fougueuſes de l'ébullition, & que la Nature a eu le loiſir de travailler & de digérer à ſon aiſe cette humeur inflammatoire, qu'il ne lui a pas encore été donné de détruire ; ſi vers le quatrième jour il y avoit quelque indication de favoriſer l'éruption, rien n'eſt plus capable de le faire efficacement que les calmans, *per medicamenta paregorica*, tirés de la claſſe des pavots : car outre leur vertu ſédative, ils ont encore la propriété, lorſqu'ils ſont bien conduits, de tenir les liqueurs dans une louable fluidité (*a*), de donner lieu par ce moyen à une plus ample ſécrétion d'eſprits vitaux, d'où la Nature reçoit de nouvelles forces pour ſoutenir les aſſauts du mal. *Hæc enim cùm ſanguini æſtuanti frænum injiciant, Natura materiam morbificam opportuniùs atque ſalubriùs ejicit atque molitur* (*b*). Les
Les cordiaux deſtinés à pouſſer les bou-

(*a*) *Cùm verò ſanguinis particulas attenuat opium, facit ut ſi quid in arteriolis hæſerit, jam in venas trajici queat.* Voy. Freind, de Emmenalogia, p. 139.

(*b*) Sydenham.

tons, ou à les faire reparoître, doivent donc être pris de préférence dans la claſſe des calmans. Rhazès, le plus célèbre des Médecins Arabes, conſeilloit à cette fin le ſafran oriental, toutesfois avec modération, parce qu'il a quelque choſe d'échauffant : mais étant uni aux préparations d'opium, il devient beaucoup plus ſûr dans ſon effet. *Hoc auxilii genus fit valentius cum opiatis mixtum* (*a*).

Après que tout eſt ainſi bien diſpoſé, que l'on a obvié à tous les inconvéniens, & que les obſtacles ſont levés ; il ſe fait donc vers la peau un tranſport du levain variolique qui doit y occaſionner des abſcès : ce ſont deux tems dans la Nature ; celui de la ſéparation, & celui de l'expulſion. La matière qui doit devenir autant d'abſcès, doit auſſi en parcourir tous les tems ; celui de la crudité, de la maturité & du deſsèchement ; c'eſt de-là que doivent partir toutes les indications qui reſteront à remplir : ainſi tout le plan de la cure conſiſte à bien conduire l'ébullition & les tems des abſcès. Mais pour que cette humeur va-

(*a*) Freind, p. 71.

riolique puiſſe ſe faire jour vers la peau, il faut une détente générale de tous les ſolides : comment pourroit-elle ſe faire, ſi par une abondante boiſſon on ne les avoit, pour ainſi dire, tenus comme dans un bain continuel ? Boerhaave recommande même d'aſſouplir la peau par de douces fomentations. *Fotibuſque laxetur tota cutis* (*a*). Malgré toutes ces précautions il arrive ſouvent que l'éruption ne peut ſe faire parfaitement. 1°. Parce que tout le ſyſtême des ſolides a été trop agacé pendant le tems de l'ébullition. 2°. Parce que l'humeur qui ſe préſente vers les glandes & les ſécrétoires de la peau, venant à les irriter par ſon âcreté, les fronce de nouveau ; car les remèdes appropriés & les efforts de la Nature n'ayant pû dompter parfaitement cette humeur, elle y parvient avec ſon même caractère : les expériences de l'inoculation en ſont une preuve démonſtrative, ainſi que je l'ai déja obſervé ci-deſſus.

Un moyen ſûr de produire la détente néceſſaire dans le réſeau cutané, eſt

(*b*) Boerhaave, Aphor. 262. *de variolis.*

d'employer ſagement & prudemment l'opium uni en petite quantité avec tout ce qui peut avoir rapport aux différentes circonſtances (*a*) : en aſſoupliſſant les ſolides, il calme les ſpaſmes & les conſtrictions de tous les canaux ſécrétoires : car c'eſt une véritable ſécrétion qui doit ſe faire des miaſmes varioliques enfermés dans la maſſe des liqueurs. Or il eſt de principe en Médecine que les ſécrétions ſe font d'autant mieux, qu'il y régne plus de calme dans nos liqueurs, & de ſoupleſſe dans les ſolides, eu égard toutefois à ce juſte dégré qui conſtitue la ſanté. La bile, le ſuc pancréatique, l'urine, le liquide animal, ou eſprits animaux, &c, étant tous confondus avec le ſang & la lymphe, ne s'en ſépareront jamais, lors même qu'ils ſeront arrivés dans les viſcères deſtinés à cet effet, qu'autant qu'il y aura un calme général dans l'œconomie animale. *Conditio ſine*

(*a*) M. Huxam Anglois dit poſitivement, dans ſon Traité des Maladies Epidémiques, que les narcotiques s'emploient avec ſuccès dans les petites-véroles, pourvû toutefois qu'ils ne ſoient donnés qu'à une doſe, capable de calmer & de tranquilliſer le malade ; mais que les grandes doſes produiſent toujours de mauvais effets.

qua non. On doit comparer les différentes liqueurs des sécrétions encore confondues avec le sang & la lymphe, à une huile mêlée avec des substances aqueuses & liquides : tant qu'elles seront dans une grande agitation, l'huile ne s'en séparera jamais ; & les différens dégrés de finesse de cette huile demanderont, dans les mouvemens, des proportions inverses de leur ténuité : ce méchanisme bien appliqué à l'œconomie animale aidera à développer celui de toutes les sécrétions.

Il a donc fallu que la Nature, secondée de l'Art, fît beaucoup d'efforts & essuyât bien des combats, pour porter l'humeur variolique à l'endroit où on la souhaitoit ; ce qui est arrivé en trois ou quatre jours du deuxième tems. Alors si tous les miasmes sont bien déposés sur la peau, & que la petite-vérole soit d'un bon caractère, la fièvre & tous les accidens cessent : mais c'est une trève qui n'est pas de longue durée, à moins que l'on ne se conduise avec beaucoup de prudence & de réserve. *Febris à primo statim insultu ad eruptionem præcipuè dominatur, quâ peractâ, inducias ferè dat usque ad pustularum maturationem*

& tempus in quo pus conficitur ; quo demùm elapso, prorsùs desinit (a). Car s'il y a eu du danger d'administrer des cordiaux & autres choses échauffantes, dans le tems de l'ébullition, il n'y en a pas moins d'en donner dans celui de l'éruption & de la suppuration. La raison & l'expérience nous apprennent que, quoique l'éruption vienne de dépouiller le sang de tout ce qui le troubloit, il est cependant encore dans une sorte d'émotion qui le rend susceptible d'impression de feu ; que, pour ainsi dire, au moindre signal il s'enflâme de nouveau. *Atque adeò levissimo momento irritatus, flammam concipit* (b). Si donc on n'évite avec grand soin ce nouveau désordre ; alors la Nature déconcertée, tout en trouble & épuisée, ne pouvant suivre le travail qui lui restoit à faire, la matière variolique qui étoit déposée sur la peau rentre, passe dans le sang & les boutons s'affaissent. *Inde mali labes, tandemque mors ineluctabilis.* Le malade va donc périr, si on ne le secoure promp-

---

(a) Sydenham, p. 85.
(b) Sydenham, p. 88.

tement, & ſouvent même les ſecours les plus efficaces deviennent inutiles. Tels ſont les triſtes événemens qu'occaſionnent les moindres imprudences ; car on ne fait point de petites fautes dans cette maladie, & l'on eſt heureux quand le malade n'en eſt pas la victime. *Atque ita partes jam ſecretæ, atque in corporis habitu depoſitæ, vehementi illo rapidoque ſanguinis ebullientis curſu abreptæ, in ejuſdem maſſam reſorbentur, vel ſaltem minùs commodè ſupuratio peragitur* (*a*).

Mais enfin, ſuppoſant cette humeur bien déterminée à reſter où elle a été portée, qu'y fera-t-elle ? Ce qu'elle a fait dans le commerce des liqueurs ; elle y va enflammer toute l'habitude du corps, comme elle a enflammé le ſang & la lymphe, c'eſt un ennemi irréconciliable, elle le déchirera, & y formera par-tout autant d'abſcès qu'il y a d'atomes varioliques diſperſés : on ſeroit trop heureux, ſi elle s'en tenoit à ces déſordres, & que par ſon funeſte retour elle ne menaçât plus les principaux organes de la vie. Que faudra-t-il donc faire pour

(*a*) Sydenham.

la fixer où elle eſt ? Le moyen le plus aſſûré eſt de maintenir le corps dans un juſte degré de température ; ce qui ne peut ſe faire par les cordiaux, par les nourritures échauffantes & trop ſucculentes, ni par une chaleur outrée de la chambre & du lit ; il en arriveroit même tout le contraire : car de tels moyens venant à deſſécher & froncer les ſolides, toute l'humeur repaſſeroit en peu de tems dans le ſang, & y feroit des ravages que l'on auroit peine à réparer. Toutes les précautions, & les juſtes dégrés de température à obſerver & à maintenir en bon ordre, ſeront-ils donc bien confiés aux ſoins de quelques gardes ? Non ſans doute : car pour y réuſſir, il eſt néceſſaire de porter ſes attentions ſur l'âge du malade, la façon dont il a vécu, ſon ſexe, la ſaiſon de l'année dans laquelle il eſt tombé malade, le lieu qu'il habite, &c. *Nempe res ardüa eſt & quæ muliercularum agyrtarumque ingenium atque judicium ſuperat, gradum caloris huc requiſiti definire, præſertim cùm anni tempeſtas, ægrorum ætas & vitæ ratio, aliaque huc ſpectantia ſimul penſanda veniunt ; id quod prudentem atque ſa-*

gacem Medicum omninò poſtulat (*a*).

Dans ce deuxième tems, il faut entretenir l'humeur vers la peau, lui faciliter tous les moyens de paſſer doucement à ſon état prochain, qui eſt celui de la ſuppuration; puiſqu'elle eſt alors inévitable. On ne doit laiſſer échapper aucune occaſion de faire tomber le reſte d'éréthiſme & de criſpation de ſolides, dont les vibrations deſordonnées ne ſont point encore appaiſées: enfin il eſt important de travailler ſans délai à ramener le ſang & toutes les liqueurs dans le plus grand calme qui ſoit poſſible; car dans peu ils vont être mis à une nouvelle épreuve. Les moyens les plus aſſûrés conſiſtent dans un prudent uſage des calmans parégoriques (*b*), tirés de la claſſe des pavots, comme nous l'avons déja obſervé: il faut de plus continuer de faire paſſer dans le ſang les délayans les plus propres à y éteindre juſqu'aux veſtiges de l'inflammation; rien ne remplira mieux cet objet que les boiſſons

(*a*) Sydenham.

(*b*) Voy. la Thèſe ſoutenue dans les Ecoles de Paris le 2 Juin 1740, *An variólis narcotica*, corol. 3, préſidée par M. Baron, Doyen de la Faculté, ſoutenue par M. le Monnier.

acidulées & aigrelettes, telles que ſont les eaux de groſeilles & de grenades, les limonades légères minérales & végétales, plus ou moins étendues dans des véhicules appropriés aux circonſtances & aux tempéramens : ces attentions ſont ſur-tout néceſſaires, lorſque les malades ſont adultes, d'un tempérament ſanguin, vif & bouillant, & qu'ils ont vécu délicieuſement (*a*) ; car toutes leurs liqueurs ont une pente & une diſpoſition très-prochaine à l'alkaleſcence & à une diſſolution mortelle (*b*). Ces boiſſons acidules doivent être préférées aux émulſions, à cauſe de leur propriété efficace pour corriger les alkaleſcences & pour empêcher la putréfaction ; au lieu que les émulſions n'ont que la propriété de relâcher & d'adoucir, vertus qui ſe ren-

(*a*) *Vel ubi ob regimen admodum calidum & cardiacorum uſum, ſanguis adeo efferus eſt, atque ultra omnem modum evectus, ut inducias ferre nequeat, donec medicamentis paregoricis, & reliquis eodem facientibus, ad debitam temperiem reduci poſſit.* Syden.

(*b*) M. Huxam & le Docteur Mead, tous deux Médecins d'une grande réputation en Angleterre, ont obſervé dans leurs Diſſertations ſur la petite-vérole, que les acides & les cordiaux aſtringens, étoient les ſeuls remèdes qui puiſſent tirer le malade de danger, lorſque le ſang porte un caractère de diſſolution.

contrent plus éminemment dans les parégoriques, particulièrement celle de relâcher. Les Indiens avoient, du tems de Rhazès, un remède préparé avec le *ſpodium* & un acide, ils aſſuroient que par ſon uſage les petites-véroles devenoient ſi diſcrettes, que quelquefois il n'y paroiſſoit pas plus de dix puſtules par tout le corps (*a*). Cette obſervation ne démontre-t-elle pas qu'il faut chercher le ſpécifique du virus variolique dans la claſſe des acides, comme vous avez pû, Monſieur, le remarquer ci-deſſus ?

Lorſque l'éruption ſe fait avec tous les caractères d'une petite-vérole bénigne & diſcrette, & principalement dans les enfans, il faut que le régime antiphlogiſtique y ſoit proportionné, parce que le virus variolique étant en moindre quantité, & s'y trouvant beaucoup de ſoupleſſe dans les fibres, ainſi que de douceur dans les liqueurs, les troubles que la Nature éprouve ſont moins grands ; & même il eſt rare qu'on ait beſoin des parégoriques pour les enfans, ſi ce n'eſt dans les confluentes, ou les diſcrettes malignes.

(*b*) Voy. Freind, *Hiſtor. Med.* p. 277.

Il ſe rencontre beaucoup de perſonnes qui diſent : Cette petite-vérole eſt d'un bon caractère, il n'y a aucun danger. On ſe trompe en cela comme en bien d'autres choſes. MM. Helvetius, Freind, Sydenham ont penſé bien différemment, & nous aſſûrent du contraire ſur des expériences bien conſtatées, & multipliées à l'infini. *Diſcretum genus.... periculo vacuum eſſe. . . id autem haud raro longè ſecùs eſſe & experientia teſtatur, & monuit D. Helvetius* (*a*). Freind demande pour caractère de la petite-vérole diſcrette, non que les boutons ſoient très-écartés, mais qu'ils ſoient tous également beaux, & qu'ils viennent à une ſuppuration louable. La petite-vérole diſcrette, dans tous ſes tems, a des accidens qui lui ſont communs avec la confluente.

Lorſque dans la petite-vérole l'ébullition du ſang eſt trop grande, il ſurvient des ſuppreſſions d'urine cauſées par la phlogoſe de la veſſie, ſur-tout aux adultes ; & ſi l'on a uſé de remèdes & de ré-

(*a*) Freind, *de quibuſdam variolarum generibus*, p. 119.

gime échauffans, il arrive des agitations considérables & inquiétantes, qui impatientent beaucoup les malades ; ils se tourmentent, & ne tardent pas de tomber dans la phrénésie, ou dans une affection comateuse, ou même dans un assoupissement considérable. Tous ces effets, quoique différens, partent cependant d'un même principe, ce qu'il seroit trop long d'expliquer ici. Il est de plus très-ordinaire que le sang, ayant perdu sa consistence, produit des taches de pourpre. *Laxatâ, inflammationis vi, sanguinis compage, maculæ purpureæ se ostendunt, pustulis interspersæ* (*a*). Quelquefois ces taches noires sont sur les pustules des petites-véroles qui s'applatissent dans le milieu ; tous accidens qui n'ont d'autre cause qu'un régime chaud, & qui ne se dissipent que par une conduite toute opposée. Le sang alors, par une suite presque nécessaire de sa dissolution, se fourvoie, passe dans les lymphatiques ; & occasionne les hémorrhagies : mais le pissement de sang & l'hæmoptysie sont celles qui précèdent le

(*a*) Sydenham.

plus ordinairement l'éruption, particulièrement celle des confluentes. Lorſque les boutons ſont bien ſéparés par tout le corps, mais ſerrés & entaſſés au viſage; ou que les puſtules ſont bien groſſes aux bras & aux jambes, & très-menues vers le corps, cette petite-vérole tient plus de la confluente que de la diſcrette; & *vice versâ*.

Le troiſième tems commence avec le ſeptième jour: c'eſt alors que la ſuppuration joue ſon rôle; tous les endroits de la peau où ſe trouve dépoſée l'humeur variolique, ſe déchirent; car l'inflammation qui s'y établit ne pouvant être arrêtée dans ſes progrès, il faut néceſſairement qu'elle ſe termine par ſuppuration ou par gangrène. Cette dilacération des ſolides occaſionne ce que l'on appelle la fièvre ſecondaire: ſi l'on emploie des moyens doux, & conformes aux intentions de la Nature, on parviendra à une ſuppuration louable; ſi au contraire la Nature eſt violentée par tout ce qui eſt capable d'échauffer le malade, la ſuppuration dégénèrera en taches pourprées & livides, qui annoncent une gangrène prochaine. *In hoc*

morbo

morbo diligenter expendendum esse arbitror, prout enim sedatior fuerit sanguis, ita debitum augmentum & magnitudinem acquirent pustulæ; atque ex adverso, pro ratione orgasmi quo tumultuatur dictus sanguis, pustulæ marcescent intercepto ulteriori progressu (a). Alors au lieu d'un pus louable, on a une liqueur ichoreuse qui par sa ténuité repasse aisément dans le sang; & par sa causticité porte par-tout la gangrène, le sphacêle & la mort. Il est donc de la dernière importance d'avoir recours aux parégoriques qui doivent calmer le sang, tenir les solides dans la souplesse nécessaire, & empêcher par-là tous ces mauvais effets. J'ai toujours employé le syrop de *meconium* uni aux aigrelets, comme le sirop de limon & autres; & j'ai préféré ce calmant aux préparations d'opium où il entre des aromates : telle étoit la pratique de Sydenham. *Syrupum de meconio præferendum censeo. . . . laudanum (liquidum) paulò magis calefacere mihi videtur, syrupus autem minùs* (b).

(a) Sydenham, *Dissertatio epistolar.* p. 397.
(b) Sydenham, p. 197.

Lorſque la petite-vérole eſt diſcrette, qu'elle eſt bien ſortie,qne l'air eſt chaud, les malades peuvent ſe lever quelques heures du jour ; les tenir accablés dans un lit, toujours dans la malpropreté & l'ordure, c'eſt le v'ai moyen de laiſſer rentrer dans le corps par les pores cutanés-reſorbans, autant de miaſmes varioliques que la Nature en a expulſés. Ne voit-on pas tous les jours les enfans de la campagne expoſés à l'air & au ſoleil, & tous couverts de boutons ſuppurans, ſans qu'il leur en arrive le moindre inconvénient. *Quin potiùs ſingulis diebus per aliquot horas de toro ſurgat (æger); eâ lege, ut tam loco quàm veſtitu, frigoris pariter ac caloris nimii incommoda præcaveantur ; quid quod ægroto à cubili quandoque abſtinente, morbus cum minori moleſtia, ac etiam breviori ſpatio, tempora ſua peragat, quàm ſi eidem continenter affigatur ; quod non modò ægritudinis tædium adauget, verùm etiam febrilem æſtuationem fovet, & prodeuntibus veſiculis dolorificam inflammationem conciliat* (*a*). Il eſt donc certain

(*a*) Syndenham, p. 91.

qu'en levant le malade, il n'a point à reſſentir les incommodités de la chaleur du lit qui entretient une ardeur fébrile, il ſupporte ſon mal plus aiſément, les tems de la maladie s'écoulent & ſe ſuccèdent plus promptement, & le malade eſt moins tourmenté par la douloureuſe inflammation des boutons dont tout le corps eſt couvert. Nous pouvons bien nous en rapporter à celui qui a traité les petites-véroles avec tant de ſagacité, de prudence & de lumières. Sydenham veut, en nous recommandant cette pratique, que la petite-vérole ſoit bien ſortie, & ſans aucuns accidens, qu'en hyver on ſe contente de faire un peu de feu dans la chambre matin & ſoir. Ce grand Praticien toujours en garde contre tout ce qui peut augmenter la température naturelle, veut auſſi que le malade change ſouvent de place dans ſon lit, pour éviter les ſueurs qu'il regarde comme pernicieuſes;& qui le ſont effectivement, ainſi que j'ai eſſayé de le démontrer ci-deſſus. (a) *Neque etiam exigo, ut in eodem loco ſemper jaceat (æger), nempe*

(a) Syndenham.

ne sudores erumpant, quos ego tum rationibus, tum experientiâ fretus, fidenter affirmo, non absque ingenti periculo promoveri posse. Qui pourroit donc refuser aux instances du malade de le changer de lit & de linge ? Puisque c'est prudence que de lui accorder à tems & lieu ces soulagemens, après lesquels il aspire si fort, & qui contribuent réellement à diminuer les accidens, & à en prévenir d'autres. Hippocrate, Galien, Hollerius, Rondelet, & tant d'autres, ont recommandé de changer souvent les malades de linge avec les précautions convenables. On croit communément que le linge blanc affoiblit les malades ; mais renvoyons cette façon de penser au catalogue des erreurs populaires (*a*). Cet effet ne pourroit être causé que par des linges qui seroient trop chauds ; parce qu'alors cette chaleur formant une athmosphère trop raréfiée autour du corps du malade, y opère la même chose qu'une ventouse universelle, telle que les étuves sèches ou humides trop chaudes ; ce qui est capable de faire tomber

(*a*) ~~*Primerosius, de vulgi erroribus.*~~

le malade en foibleſſe par un méchaniſme de la Nature très-entendu de tous ceux qui poſsèdent la Phyſique du corps humain. *Hunc errorem indicârunt & reprobârunt Hollerius, Rondeletius .... jubent autem ut ſæpiùs ægrotantibus lintea permutentur ; nam ex diutinâ illorum retentione tria incommoda ægris contingunt ; corporis tranſpiratio impeditur, ſudores & ſordes in induſiis retinentur, putreſcunt, fœtorem contrahunt, ſordes & ſudores corpus obſtruunt ; ſicque calorem ingeminant... itaque iis obſtructis tum à ſordibus, tum à ſudoribus, vaporum & fuliginum retentio conſequitur, inde febris, quæ priùs erat, augetur aut nova accenditur* (a).

Lorſque la ſuppuration eſt bien établie, les croutes commençant à ſe former, & la petite-vérole étant bénigne ; ſi l'on ne remarque point trop d'agitation dans le malade, ſi l'on trouve au contraire ſon pouls foible & petit ; il eſt alors convenable de donner quelque choſe qui ſoutienne le jeu des ſolides & des fluides, afin de s'oppoſer à la réſorb-

(a) Primeroſius, *de vulgi erroribus*, Lib. III. c. 3.

tion de la matière purulente, ou même des vapeurs de cette matière, qui ont encore plus de facilité à repasser dans le commerce des liqueurs, tant par leur extrême ténuité, que parce que les croutes bouchent toutes les issues cutanées comme une espèce de vernis. Dans ce cas j'ai ordonné avec succès la potion suivante, dont on donnoit une cuillerée d'heure en heure.

℞. *Aquarum stillat. scord. menth. & flor. sambuci*, ana ℥ ij
naphæ & cinnamom. hordeat. ana ʒ ij
syrup. flor. tunic. ʒ j

Simul misceant, ut fiat potio cochleat. haurienda.

Mais si par le tact du pouls, je remarquois dans les solides des mouvemens d'éréthisme, ou systaltiques un peu trop forts, je substituois au syrop d'œillet, six gros de syrop de limon & deux gros de *meconium*. Par le moyen de ces trois différens remèdes, les solides se maintenoient dans une souplesse convenable, les mouvemens des esprits étoient suffisamment soutenus, & les dispositions alkalescentes se trouvoient réprimées. *De-*

terminante morbo, cùm halituum à materiâ jam in pus conversâ prodeuntium eruptio liberior à pustulis tandem crustosis ac duriusculis impediatur, abs re non erit. . . . cardiacum temperatum exhibere, ne scilicet halitus illi putridi in sanguinis massam postliminio revertantur. Et sanè jam nunc, neque priùs, cardiacis locus est (a).

Si la petite-vérole est véritablement confluente, les symptômes sont toujours terribles & pleins de dangers; car non seulement l'humeur qui se porte d'une manière desordonnée sur les excrétoires cutanés, va les boucher pour la plus grande partie, & arrêter par-là presque totalement l'insensible transpiration, mais s'il y reste encore quelques petits intervalles de pores libres, ils vont être dans peu entièrement obstrués, lorsque les boutons grossiront; ensorte que toutes les pustules, venant alors à se toucher, formeront, pour ainsi dire, un seul abscès sur toute la surface du corps. De plus l'humeur variolique est quelquefois si abondante, que ne pouvant se loger dans la peau, elle se porte sur les parties inté-

(a) Syden. *variol. regular.* an. 1667. &c. p. 92.

rieures, comme sur les méninges ou enveloppes du cerveau ; sur sa substance même ; sur les yeux, tant sur leurs tuniques extérieures, qu'intérieures, qu'elle gonfle souvent jusqu'à faire sortir le globe de l'œil hors de son orbite ; sur la membrane de Schneider qui tapisse tous les cornets du nez & les différens sinus maxillaires & sphénoïdaux ; sur toute la bouche, le palais, les poûmons, l'œsophage, l'estomac, tout le canal intestinal, le foie ; sur les pancréas (*a*), la vessie, l'uterus, & généralement tous les viscères du bas-ventre ; l'enfant même qu'une mere porteroit dans sein n'en est point exempt ; ce qui est démontré par les ouvertures de celles qui deviennent les victimes de cette funeste maladie.

La petite-vérole dont l'enfant est attaqué dans le sein de sa mere, lui est-elle communiquée par les liqueurs laiteuses & lymphatiques qu'il en reçoit

(*a*) Outre le grand pancreas connu de tout le monde, on doit aussi admettre le petit pancréas découvert par M. Winslow, & qui est bien distinct, ayant un conduit particulier, qui va communément se dégorger séparément dans le duodénum. Je l'ai remarqué dans tous les sujets que j'ai examinés.

pour

pour sa nourriture ; en sorte qu'il s'y fasse chez lui comme en propre le développement du virus variolique avec toutes ses suites ? Ou bien ne participe-t-il qu'à l'éruption, comme faisant partie de la mere ? Nous avons de très-fortes raisons de croire que la petite-vérole se transmet à l'enfant par les liqueurs laiteuses de la mere, chargées du levain variolique, qui y produit les mêmes effets que dans la mere. Il seroit même impossible que l'éruption se fît sur l'enfant comme portion de la mere, s'il n'y avoit point de circulation immédiate du sang de l'une à l'autre (*a*), comme l'ont cru quelques-uns. Quoi qu'il en soit, la petite-vérole de l'enfant sera toujours inférieure à celle de la mere. 1°. Parce que l'inflammation qu'excite le virus variolique y sera moins grande, à cause de l'extrême douceur des liqueurs qui roulent dans les vaisseaux de cette tendre créature, &c. 2°. Parce que le levain variolique, avant d'être parvenu jusqu'à l'enfant, est obligé de passer par

(*a*) Voy. la Thèse, *an fœtui sanguis maternus alimento*, soutenue aux Ecoles de Paris.

tant de filières, qu'il y arrive avec un caractère qui a perdu de sa force; en sorte que si la mere a une petite-vérole confluente, l'enfant ne l'aura que discrette. Mais cet adoucissement ne doit pas beaucoup rassûrer, pour peu que l'on fasse attention à la délicatesse des organes sur lesquels ce virus doit agir. Il est donc de la dernière importance de redoubler les soins & les précautions nécessaires, pour que la petite-vérole de la mere ne soit que discrette. Dans ce cas on est obligé de traiter deux petites-véroles sur deux sujets identifiés, & de pourvoir à la vie de la mere & de son fruit. Si l'on n'arrête, ou au moins si l'on ne modère la confluence chez la mere, il est presque certain que l'enfant n'échappera pas au plus grand de tous les malheurs.

La petite-vérole confluente est occasionnée par des miasmes ou levains varioliques si abondans, qu'indépendamment des éruptions tant internes qu'externes, il en rentre encore dans le commerce des liqueurs : comment la Nature résistera-t-elle à un pareil ennemi ? Si l'éruption interne est considérable, nulle

eſpérance de guériſon : n'y eut-il que quelques grains dans l'intérieur du crâne, ſoit ſur les méninges, ſoit ſur la ſubſtance propre du cerveau ; qui peut en concevoir le danger ? Lorſque les poûmons & les viſcères du bas-ventre en ſont remplis, le péril n'eſt pas moins grand : cependant l'eſtomac & le canal inteſtinal, quoiqu'ils ſoient également expoſés à ces éruptions, & que la vie des malades ſoit alors très-peu en sûreté, ſont plus ſuſceptibles de guériſon, parce qu'ils peuvent recevoir immédiatement l'impreſſion des déterſifs & d'autres remèdes convenables. Dans cette eſpèce de petite-vérole il n'eſt pas étonnant que les accidens tourmentent encore beaucoup les malades, lors même que l'éruption eſt finie. En effet quels aſſauts ne doit-on pas craindre ? On ne peut éviter une fièvre ſécondaire, occaſionnée par un déchirement & une ſuppuration tant externes que ſouvent internes, une ſuppreſſion totale da la tranſpiration, un reſte du virus variolique qui n'a pû être expulſé du commerce des liqueurs, une réſorbtion plus ou moins grande de la matière purulente dépoſée

dans les pustules. Une telle complication ne peut qu'exposer le malade à une foule de dangers qui sont d'autant plus à redouter, que la Nature a déja beaucoup souffert des combats qu'elle a eus à soutenir dans les deux premiers tems de la maladie.

La Nature fait pour lors usage de ce qui lui reste de force pour procurer une crise favorable; la tête s'enfle & devient monstrueuse, ainsi que les bras & les mains; il survient une salivation quelquefois si prodigieuse, qu'un malade rend jusqu'à plusieurs livres de cette matière en 24 heures. *Sputorum copia incredibilis, ita ut viginti quatuor horarum spatio quasi ad congii* (a) *mensuram assurgeret* (b). Ces accidens doivent cependant conduire à la guérison, s'ils sont bien ménagés; ce qu'il y a de plus à craindre, ce sont les sueurs; parce qu'elles épaississent les liqueurs dont elles enlèvent le plus fluide qui leur sert de véhicule; de-là les vaisseaux s'engorgeant de proche en proche, le malade

---

(a) *Congium*, mesure tenant dix livres.
(a) Freind, p. 80.

eſt conduit au tombeau. Il eſt à obſerver que dans ce genre de petite-vérole les boutons ſe tiennent communément applatis, & paroiſſent venir plus promptement à ſuppuration ; mais s'ils ſuppurent, ce n'eſt que très-imparfaitement, ils donnent moins un pus louable & bien conditionné, qu'une liqueur ſanieuſe & virulente. On voit quelquefois ſurvenir des taches rouges, comme de rougeole, entre les puſtules ſuppurées : Rhazès, Georgius, Ettmuler, Freind, & autres, les ont obſervées ; mais ce n'eſt que dans les petites-véroles les plus malignes ; on les nomme alors petites-véroles doubles.

Dans la petite-vérole confluente, la Nature ſe trouvant ſurchargée de l'humeur variolique, tant de celle qui n'a pû être dépoſée, que de celle qui a été réſorbée en plus grande quantité que dans les diſcrètes, la Nature, dis-je, redouble ſes efforts pour s'en délivrer, & ne connoît point alors de voie plus sûre à cet effet, que la ſalivation pour les adultes, & la diarrhée pour les enfans. Le ptyaliſme ou la ſalivation commence ordinairement avec l'éruption, & va juſqu'au

onze où la ſalive devient plus épaiſſe ; alors la tumeur du viſage diminue, & celle des mains lui ſuccède. Pour la diarrhée qui ſurvient aux enfans attaqués de la petite-vérole confluente, elle ne prend pas ſi-tôt ; mais elle dure ordinairement juſqu'à la fin de la maladie. La ſalivation étant pour les adultes une criſe ſalutaire, au lieu de la troubler par aucuns cordiaux ou régime échauffant, il faut prendre tous les moyens poſſibles, pour l'entretenir juſqu'au tems marqué, qui eſt le onzième jour, où le ptyaliſme doit diminuer inſenſiblement, & ſubſiſter encore un ou deux jours avant que de ceſſer : s'il ceſſe auparavant, le malade n'y ſurvit que très-peu de tems pour l'ordinaire, à moins que les mains & les bras ne reſtent long-tems enflés ; car alors l'humeur putride rentrant dans l'ordre de la circulation, n'en peut plus être évacuée par aucune voie, ou il faudroit pour cela que la ſalivation ſe rétablît, ce qui eſt très-difficile. *Hic ptyaliſmus unicum ſubſidium, ut ab orci faucibus ægrum eripiat* (*a*). Rien n'eſt plus ca-

(*a*) Sydenham.

pable de produire une cessation trop prompte de la salivation, ou d'arrêter l'enflure des mains, qu'une conduite incendiaire, telle que celle qui est adoptée par le peuple, sur-tout chez les malades d'un tempérament vif, qui ont vécu de nourritures succulentes, &c.

Entre tous les moyens d'assûrer & de soûtenir cette longue & salutaire crise, les plus efficaces sont les parégoriques tirés de la classe des pavots. *Hoc præsertim morbi tempore, (nempe ptyalismi) mira præstant (opiata); cùm nulla medicina, non modò ad quietem inducendam, sed ad ipsos etiam humores leniter foràs alliciendos, pusque maturandum, sit valentior.... divinum planè remedii genus* (a). Mais combien ces remèdes, que Freind appelle divins, n'exigent-ils pas de connoissances dans leur nature & leurs différens modes d'agir; avec quelle prudence ne veulent-ils pas être administrés? Pour en règler les doses & les correctifs, il faut avoir égard à l'âge, au tempérament, au sexe, à la façon dont on a vécu, au tems de l'année &

(a) Freind, *Epist. de purgant.* p. 80. Histor. IV.

de la maladie, & à une infinité d'autres circonſtances. Sydenham n'a pas moins reconnu l'utilité des parégoriques pour favoriſer la ſalivation. *Ut ſuſtentetur ptyaliſmus conveniunt medicamenta narcotica præ aliis quibuſcumque* (*a*). En effet ces remèdes, en donnant beaucoup de ſoupleſſe aux ſolides, procurent du calme au ſang, concilient le ſommeil, ou au moins un doux repos,& éloignent par-là toute diſpoſition prochaine aux tranſports, à la phrénéſie, &c : en relâchant les mailles de la peau, ils favoriſent l'enflure du viſage & des mains, & la ſoûtiennent juſqu'au tems convenable, d'où dépend abſolument la ſûreté du malade. *Tumor narcoticorum ope ad debitum uſque terminum ſubfulcitur & protrahitur* (*b*).

Pour adminiſtrer ces remèdes avec fruit, il faut des précautions proportionnées aux différentes manières de les préparer, dont on doit être bien inſtruit ; afin de pouvoir en règler les doſes ſuivant les circonſtances de la mala-

---

(*a*) Sydenham, *variol. regul.* p. 93.
(*b*) Sydenham.

die, l'âge, le tempérament du malade, &c. Ce genre de remède eſt l'unique qui puiſſe rétablir la ſalivation ſupprimée avant le tems, & qui la conduit sûrement à ſon terme. Sydenham donne quatorze goutes de ſon laudanum, ou une once de ſyrop de *meconium*, & cela tous les jours & tout le tems de la maladie ; cette doſe m'ayant paru trop forte pour mes malades, je me ſuis reſtreint à demi-once de *meconium* étendu dans quelque eau appropriée, pour une ou pluſieurs priſes ſuivant les cas. *Quæ ſi adultis, poſt plenam eruptionem ad morbi uſque finem ſingulis noctibus propinentur, non modò incommodi nihil, ſed magnum inde emolumentum capient (ægri); quod frequenti experientiâ didici* (*a*). David Amilton recommande auſſi l'uſage du diacode dans les petites-véroles compliquées avec les puſtules miliaires.

Si l'on n'a pas eu ſoin de donner ce remède de bonne heure, & de le continuer long-tems, la fièvre ſurvient accompagnée de chaleur & d'aſſoupiſſemens ; enfin on voit, avec le dernier

(*a*) Sydenham, p. 94.

étonnement, périr le malade, dans le tems où il paroissoit ne rien avoir à craindre. Il faut donc, pour éviter ce malheur, revenir aux calmans, sur-tout au onzième jour ; leur usage, loin de fixer & d'arrêter l'humeur du ptyalisme, ne le rend que plus abondant : voilà ce que l'expérience & nos sages Auteurs nous apprennent.

Le visage doit commencer à enfler depuis le huitième jour jusqu'au 11, où il diminue petit à petit, en comptant toujours du moment de l'ébullition. *Die à primo morbi insultu undecimo.* Et lors de la diminution du visage, les bras & les mains doivent s'enfler, jusqu'à ce que les pustules des mains soient à leur parfaite maturation ; sur-tout si, par le moyen des parégoriques, on a satisfait à l'indication d'assouplir les solides, dans la vûe de favoriser & de soûtenir la salivation. Mais il reste encore un autre objet à remplir, qui n'est pas moins essentiel. C'est d'obvier aux mauvais effets des matières purulentes résorbées.

Lorsque les petites inflammations varioliques sont tournées en boutons remplis de pus, il est impossible, soit dans

les petites-véroles discrètes, soit dans les confluentes, qu'il n'y repasse beaucoup de cette matière purulente dans le sang. *Tandem in pus & vomicas desinunt (inflammationes) ; quoquidem tempore fieri non potest, quin aliquid ex illa apostematum colluvie, in massam sanguinis, per venas circulari motu ducti, resorbeatur, quod . . . non tantùm febrem accersit. . . . . . sed etiam omnem ejus massam putredine, ceu veneno quodam, inquinat* (*a*). Voilà donc le sang perpétuellement infecté par la résorbtion de ces matières purulentes, sur-tout dans les confluentes, où cette matière devenue sanieuse, ichoreuse, putride-alkaline, est en si grande quantité. Il est vrai que la Nature en pousse une partie par la salivation ; mais il n'y en reste que trop dans la masse du sang pour faire périr promptement les malades, si l'on n'y remédie : d'ailleurs, le peu même qui en sera résorbé dans la petite-vérole discrète, où il n'y a point de salivation, demande des secours qui y suppléent, & qui corrige la qualité virulente de ces

(*a*) Sydenham, p. 388.

humeurs infectées. Un des moyens que nous employons avec le plus de succès pour cet effet, sont les boiſſons acidules bûes abondamment, comme la limonade végétale, même la minérale : ces boiſſons entretiennent la matière du ptyaliſme dans une louable fluidité, & s'oppoſent efficacement à la putréfaction & à l'alkaleſcence des liqueurs, à l'exaltation ou développement des ſoufres & des ſels. Sydenham nous recommande expreſſément la limonade préparée avec l'eſprit de vitriol, & nous aſſûre qu'elle réprime tous les fâcheux ſymptômes, d'une manière ſurprenante & qui tient preſque du miracle. *Quæ (potio acidula) ſymptomata omnia ad miraculum ferè compeſcebat* (a). Il l'ordonne même aux enfans de ſix mois, ſur-tout ſi la petite-vérole eſt confluente, & il aſſûre qu'il n'a jamais pû en remarquer le moindre inconvénient : cette limonade facilite l'enflure du viſage, ſoulève les petits grains, rend leurs interſtices d'une belle couleur de roſe ; les puſtules qui ſont noires, deviennent jaunes, & paſſent

---

(a) Sydenham.

plus vîte à la maturation ; enfin elles parcourent leur tems un ou deux jours plutôt, lorſque le malade prend abondamment de cette boiſſon : s'il y a de la répugnance, on étend l'acide, ſoit minéral, ſoit végétal, dans du ſyrop & quelque eau diſtillée, pour lui donner par cuillerées ; c'eſt ſous cette forme que je l'emploie ordinairement, & toujours avec ſuccès.

Sydenham ordonne au malade de changer ſouvent de place dans ſon lit, pour prévenir les ſueurs qui ſont toujours dangereuſes dans cette maladie, comme je l'ai prouvé ci-deſſus, & qui paroiſſent aiſément dans le tems du ptyaliſme ; mais il recommande ſur-tout de ne point diſcontinuer les calmans parégoriques. S'il ſurvient des hémorrhagies, ce grand Praticien ne fait point difficulté de regarder la limonade minérale comme le remède le plus aſſûré pour y obvier, ainſi qu'à tous les dangers qui en dépendent ; parce qu'il eſt perſuadé que ces hémorrhagies ne viennent que de la fougue du ſang, ſur-tout dans un ſujet vif, adulte, qui n'a pas été ſaigné à propos ; ce qui occaſionne quelque-

fois sur la fin de la maladie une diarrhée dyssentérique. Alors il faut donner quelques calmans ; & les pustules étant passées, on doit saigner le malade, & lui faire boire abondamment de l'*hydrogala*.

Si les enfans sont attaqués de la petite-vérole confluente, la Nature, au lieu de déterminer la crise par le ptyalisme, ainsi qu'aux adultes, la fait par la diarrhée, comme il a déja été observé ci-dessus : mais comme cette diarrhée des enfans leur tient lieu de la salivation, il faut bien se garder de l'arrêter ; car une telle conduite exposeroit à de grands dangers. *In variolis confluentibus haud minùs certò infantes diarrhæa comitatur, quàm adultos ptyalismus, Naturâ alterutram evacuationem materiæ morbificæ eliminandæ ubique constituente* (*a*). J'ajouterai au témoignage d'un grand homme, celui d'un Auteur qui n'est pas moins célèbre. Freind nous assûre qu'il est des cas où le flux de ventre n'est pas si contraire & si opposé aux intentions de la Nature, qu'on le pense communément ; pourvû qu'il ne soit pas excessif.

(*a*) Sydenham.

En effet qu'y a-t-il à craindre d'un flux dans ces circonſtances ? Car lorſqu'il y a une trop grande quantité de virus ou de puſtules, il eſt impoſſible, ou que la Nature porte tout à l'extérieur, ou qu'il n'y ait des portions purulentes de reſorbées ; c'eſt pourquoi elle redouble ſes efforts pour les déterminer par le ventre, où elles occaſionnent un flux très-ſalutaire : c'eſt ce qu'une expérience, ſoutenue de la raiſon, & appuyée de l'autorité des plus grands Maîtres, nous confirme tous les jours.

Dans ce troiſième état de la petite-vérole, ſoit diſcrète, ſoit confluente, il n'y aura donc rien à faire que d'entretenir les puſtules bien faſtigiées dans l'une & l'autre ; mais nous avons de plus dans la confluente, la ſalivation, l'enflure de la tête, des bras & des mains ; qu'il faut néceſſairement ſoutenir par le moyen des parégoriques & des boiſſons acidules abondantes, ſelon les différens cas & circonſtances. Que ſi par une conduite oppoſée, ou par quelque accident imprévû, il arrive que les boutons s'affaiſſent, que l'enflure du viſage & des mains ne ſurvient point ou diſparoiſſe,

que la fièvre ſécondaire ſoit violente, accompagnée d'agitations, d'inſomnies, d'aſſoupiſſemens, de délires, de la ſtrangurie, *ſtillicidium urinæ*, qu'enfin les *ſubſultus tendinum* & mouvemens convulſifs ſe faſſent ſentir ; tous accidens cauſés par la réſorbtion, ou trop grande quantité de virus variolique : quels ſecours reſte-il à oppoſer à cette foule de ſymptômes plus fâcheux les uns que les autres ; ſur-tout ſi après avoir employé les parégoriques & autres, dont j'ai fait mention, on ne peut rétablir aucun des moyens critiques que la Nature avoit procurés ? Le malade va paſſer en peu d'heures à la mort, ſi l'on ne pratique ou facilite promptement de nouvelles iſſues à cette humeur réſorbée & ſurabondante. Les ſueurs en pareil cas ne peuvent être d'aucun ſecours. 1°. Parce qu'elles ſeroient plus pernicieuſes qu'utiles, ainſi qu'il eſt démontré ci-deſſus ; mais c'eſt une obſervation que l'on ne peut trop répéter, tant elle eſt importante dans la Pratique. 2°. Parce que les voies ſont totalement bouchées de ce côté-là : ainſi notre ſeule & unique reſſource ne peut être que dans les véſicatoires,

toires, les purgatifs, & quelquefois la ſaignée ; mais la ſaignée eſt bien moins indiquée que les deux autres, elle n'enlèvera que peu, ou point de l'humeur que l'on ſe propoſe d'évacuer ; elle ne peut donc avoir lieu que comme un remède palliatif, pour diminuer les accidens de feu & de chaleur ; mais les deux autres vont droit à la cauſe.

Les véſicatoires ont été employés depuis du tems en Italie dans toute fièvre maligne ; & Mayernius eſt le premier qui les ait mis en uſage dans la petite-vérole, il en a fait appliquer juſqu'à neuf à la fois dans les cas preſſans ; Keil & Freind font poſer un véſicatoire ſur la tête raſée qui l'enveloppe entièrement ; Sydenham dit que s'il y a ſuppreſſion du ptyaliſme, dépreſſion de l'enflure du viſage & des mains, il faut mettre un grand emplâtre véſicatoire à la nuque du cou, il ajoute auſſi que pour rappeller l'humeur, & la détourner de la tête dans les petites-véroles confluentes, il faut appliquer à la plante des pieds de l'ail coupée enveloppée dans un linge, & cela depuis le huitième juſqu'à la fin de la maladie & la ceſſation de tous les

accidens ; cet Auteur ne permet des bouillons à la viande, pour le peu que la maladie ſoit grave, que vers le dix-huitième jour, mais uniquement des bouillons d'orge & d'avoine dans tout le cours de la maladie. Lorſque l'on veut appliquer un véſicatoire, il eſt à propos de ne le faire qu'après avoir donné un parégorique ; afin de s'oppoſer aux impreſſions d'éréthiſme que pourroit faire ce remède ſtimulant. Les avantages des véſicatoires ne ſe bornent pas à l'humeur qu'ils attirent ; leurs parties volatiles pénètrent les liqueurs, donnent aux ſolides languiſſans & épuiſés, pour ainſi dire, par le long & violent travail qu'ils ont eû à ſoutenir, le jeu néceſſaire, les raniment & les mettent en état de remplir plus aiſément leurs fonctions (*a*). Il faut de plus obſerver que par leur point d'irritation ils ſont capables d'en faire ceſſer beaucoup d'autres, & d'y attirer les humeurs ; c'eſt ce que l'on éprouve par l'application des épiſpaſtiques pour

(*a*) Voy. la Thèſe ſoutenue aux Ecoles de Paris en Décembre 1741, *an febri malignæ veſicantia*, ſoutenue par M. Bergier, & préſidée par M. Ferrein.

rappeller l'humeur de la goute; par l'ustion de l'*antitragus*, qui fait cesser souvent à l'instant les douleurs de dents les plus violentes ; ce que j'ai vérifié grand nombre de fois ; enfin par la façon dont les Indiens font passer les coliques les plus violentes, en appliquant un anneau de fer rouge autour du nombril.

Les vésicatoires ne peuvent donc manquer de procurer du soulagement dans les cas susdits ; mais comme le corps est plein de croutes ou de pustules, il faut avoir la précaution de les rendre très-actifs, pour qu'ils puissent agir jusqu'au vif. On pourroit objecter ici, qu'en appliquant une si grande quantité de ces insectes, on doit appréhender que la vessie n'en ressente de vives impressions; mais il faut envisager, 1°. que l'épaisseur des croutes empêche qu'il ne s'y glisse dans le sang une trop grande quantité de parties volatiles; 2°. que comme le jeu des solides est ici dans une grande nonchalance, & qu'il a besoin d'être puissamment animé, il faut un peu négliger l'inconvénient qui pourroit en arriver à la vessie, afin de procurer à la Nature un bien, dont elle a, en

pareil cas, un si pressant besoin. D'ailleurs il est naturel de croire que l'effet de ces parties âcres sur la vessie, ne vient point d'un rapport ou affinité particulière qu'elles aient avec ce viscère, comme quelques-uns l'ont cru, mais de ce qu'après avoir roulé dans les liqueurs humaines, elles en sont expulsées & précipitées par la voie des urines, & que se trouvant réunies & comme rapprochées dans le réservoir des urines, il n'est pas étonnant qu'elles fassent sur sa membrane interne des impressions douloureuses; mais ce mauvais effet supposé, lorsque la Nature aura reçu des vésicatoires tout le bien désiré, on pourra aisément remédier à cet accident, par le moyen des boissons onctueuses, ou encore plus sûrement par des injections de même nature dans la vessie. Quoique les avantages de ce topique soient très-estimables, on ne doit pas les croire suffisans; il faut de plus avoir recours à un autre moyen qui enlèvera plus sûrement, plus promptement, & en plus grande quantité les humeurs résorbées, ou surabondantes, & qui n'auroient pû être déposées sur la peau : ce sont les évacuans

par haut & par bas. Sydenham nous dit que pour rendre l'humeur du ptyalisme moins visqueuse, il faut injecter dans la bouche les gargarismes d'*oximel* ; mais que si pendant le cours libre de cette salivation, le malade est assoupi, il faudroit tout de suite passer à l'infusion du *crocus metallorum* à grande dose. *Emeticum dari potest die morbi undecimo suffocationis metu* (*a*). Les purgatifs seront encore d'un bien plus grand secours que les seuls émétiques. Car, 1°. leurs évacuations seront plus abondantes. 2°. Ces mêmes évacuations pourront être entretenues & soutenues plus long-tems: la Nature nous indique souvent elle-même cette voie, car la salivation venant à s'arrêter vers le dixième ou le onzième jour, il survient quelquefois une diarrhée qui la remplace, *Cui quidem symptomati in hoc casu diarrhæa succurrit* (*b*). Ainsi s'il y a eu enflure du visage & des mains, sans salivation, il faut bien se garder d'arrêter la diarrhée que la Nature pourroit procurer, à moins

(*a*) Sydenham.
(*a*) Sydenham, p. 148.

qu'il n'y ait plus rien à craindre de l'humeur variolique.

Je viens de démontrer que dans les événemens fâcheux de la petite-vérole confluente, la purgation & l'application des véſicatoires ſont indiquées, principalement dans le troiſième & quatrième tems; mais ils le ſont bien davantage par les accidens que produit la fièvre ſécondaire, & ſur-tout la réſorbtion des matières purulentes dans la petite-vérole diſcrète : parce que les parties virulentes de cette eſpèce de petite-vérole qui ſont paſſées dans le ſang, ne peuvent en être enlevées par la ſalivation, comme dans les confluentes; puiſqu'il n'y en a point à eſpérer. La ſeule voie qui nous ſoit ouverte en pareil cas, eſt d'avoir recours aux véſicatoires, aux purgatifs, & aux ſaignées. M. Helvetius, dans ſon Traité de la petite-vérole, inſiſte fortement ſur l'uſage des purgatifs dans la fièvre ſécondaire ou ſuppuratoire. Le Docteur Freind a ſuivi en cela notre illuſtre Praticien François, & a fait un Traité exprès de l'uſage des purgatifs dans cette même fièvre, c'eſt à-dire, depuis le ſeptième ou huitième jour de la maladie

jusqu'à la fin ; il entre là-dessus dans un grand détail qui est extrêmement bien soutenu par la raison, l'autorité & l'expérience ; & comme cette pratique n'est pas à beaucoup près du goût de tout le monde, il en prouve la grande utilité par vingt & une histoires, & exemples mémorables. *Hujusce siquidem auxilio sanctissimè affirmo, me multos sanitati restituisse* (*a*). Voici quèlques traits de ces histoires ; entre autres, un fait bien digne d'attention pour ceux qui regarderoient la petite-vérole discrète comme exempte de dangers, & qui rejetteroient tout purgatif avant le 21 de la maladie.

Un enfant de douze ans qui avoit à peine sur tout le corps quarante boutons de petite-vérole & d'un très-bon caractère, manqua de périr le neuvième jour par une fièvre qui prit subitement, & dont il fut parfaitement guéri par les seuls purgatifs. *Nulla demùm intercessit molestia, donec nono demum die pro more exarescerent papulæ, tum ex improviso febris vehemens excanduit. . .uti ex variolarum reliquiis . . . in sanguine resor-*

(*a*) Freind.

ctis, morbum hunc esse inductum arbitrabar, ita evacuationibus præcipuè & vesicatoriis curandi viam ingressus sum; humani corporis ea est infirmitas, ut aliquando etiam levissimâ labe contactum, vel errore, vel incuriâ, maximis sit periculis opportunum (a).

Un homme qui étoit dans le milieu de la petite-vérole, fut surpris tout à coup de douleurs affreuses à la tête & aux membres, de tintement d'oreille, de gonflement des glandes salivaires, sans cependant s'être exposé au froid, ni avoir rien fait qui ait pû occasionner ce changement; tous ces accidens cesserent après l'usage des seuls purgatifs. *Sed evacuantibus tempestivè adhibitis, (in quo quidem ferè totius, quæ deinde secutura est, curationis cardo vertitur) melior rerum status, variolæ quæque jam quasi in procinctu stabant, satis leniter evocatæ* (b). Si l'on prend la peine de consulter l'Auteur, on verra que tous ces malades, dont la plus grande partie avoient des symptômes très-graves, survenus dans

(a) Freind.
(b) Freind.

la fièvre

fièvre fécondaire depuis le huitième jour, ſans avoir reçu aucun ſoulagement par les véſicatoires, les ventouſes, les ſaignées, les parégoriques, ni par aucune autre eſpèce de ſecours, furent cependant guéris parfaitement par les ſeuls purgatifs pris ou par la bouche, ou en lavemens. Après des exemples auſſi frappans du bon effet des purgatifs, ce grand Médecin eſt ſurpris que cette conduite ne ſoit point ſuivie généralement; puiſqu'elle ſauve tant de malades, qui ſuccomberoient infailliblement ſans ſon ſecours. *Miror tamen, tam rationalem catharſeos praxim tot adverſarios habere, certè aut non legunt, aut non intelligunt, omnes enim ferè pro re conceſſa ſumunt, quod in omnibus variolis, in febre ſecundaria, catharſim eſſe neceſſariam; ſed totum quod de hac methodo aſſeritur, hoc eſt, quod poſitis caſibus & circumſtantiis, ſpes omnino eſt in catharticis* (*a*).

Dans les petites-véroles diſcrètes il arrive quelquefois aux adultes d'un tempérament vif, qui ont vécu de nourri-

(*a*) Freind.

tures trop ſucculentes, ou qui ont été conduits par un régime ou des remèdes échauffans, que vers le huitième jour, le viſage ſe déſenfle, les interſtices des puſtules pâliſſent; alors il faut avoir recours aux calmans parégoriques pour arrêter les mouvemens deſordonnés du ſang: mais ſi le mal alloit au point que des ſueurs qui couleroient abondamment, quoique fâcheuſes en elles-mêmes, vinſſent à être ſupprimées bruſquement, & que le malade tombât dans le délire, ou un aſſoupiſſement accompagné de ſtrangurie, la mort eſt alors prochaine, ſi l'on ne donne des ſecours prompts & efficaces: on ne peut les trouver que dans les narcotiques, dans la ſaignée, en expoſant le malade à un nouvel air, & en général dans tous les antiphlogiſtiques. *Jam non aliis auxiliis (cum in propinquo mors ſit) ægro ſubvenire poſſe autumo, quàm vel narcotica aſſatim exhibendo, vel ſanguinem liberaliter extrahendo, corpuſque auræ exponendo* (a).

Nous voyons quelquefois les puſtules rentrer, ſans que le malade ſoit menacé

(a) Sydenham.

de mort ; pourvû que le visage reste très-enflé : mais assez souvent le contraire arrive chez des malades dont les pustules sont bien fastigiées, & qui malgré cela périssent, parce que le visage s'est désenflé. Ainsi lorsqu'on s'apperçoit de ce fâcheux symptôme, pour obvier au malheur prochain, il est à propos de recourir promptement aux antiphlogistiques, aux calmans, & quelquefois à la saignée ; je dis quelquefois, car dans ces cas la saignée n'est pas toujours nécessaire, ce ne seroit qu'autant que ces accidens auroient été produits par les remèdes & un régime échauffant, & que les sujets seroient dans un âge adulte & pleins de feu, tant par tempérament que par leur façon de vivre. Mais si ces accidens arrivoient sans les conditions que je suppose, il seroit plus sûr de les attaquer par les vésicatoires & les purgatifs, après toutefois avoir tenté les narcotiques & les antiphlogistiques, tels que les tisannes aigrelettes légèrement acidules, les limonades minérales & végétales très-étendues. Il est constant que si l'on est nécessité d'en venir à la saignée, aux vésicatoires & aux purgatifs, ces secours

ſeront toujours infructueux, s'ils ne ſont accompagnés des narcotiques & des antiphlogiſtiques. Voilà de ces cas où il n'eſt pas permis à un Médecin de ſe prêter par reſpect humain à la moindre condeſcendance : le ſeul & unique guide qu'un Miniſtre de la ſanté doit conſulter, eſt ſa propre conſcience, & les lumières que lui donne ſon Art; dût-il lui en coûter honneur, réputation & biens. C'eſt un précepte que nous recommande le ſage Sydenham. *Cùm ita ſe res habent, Medicus ad conſcientiam ſuam potiùs quàm ad incertam famam ſe componens, vel ſanguinem ut ita dictum detrahere debet, vel ut aëri liberiori refocilletur, præcipere* (*a*). Combien a-t-on vû de malades, dans le fort de la petite-vérole & dans des accès de phrénéſie, s'échapper du lit, & aller boire de l'eau froide; ce qui les ramenoit à leur tranquillité. *Innumera ſunt exempla, qui his modis quaſi orci faucibus erepti ſunt* (*b*).

Comme dans une maladie auſſi terri-

(*a*) Sydenham, p. 96.
(*b*) Sydenham, ibid.

ble on ne peut être trop attentif à ſaiſir tous les moyens capables d'en prévenir les accidens, il eſt étonnant que la plus grande partie de nos célèbres Auteurs n'aient point preſcrit de couper les puſtules ſuppurées ; c'eſt une attention qui n'a point échappée à M. Helvétius, il recommande expreſſément de les couper toutes quand le tems de la maturation eſt fini. Les avantages qui en doivent réſulter ſont ſi frappans, que l'on ne peut concevoir comment on ne ſe prête point à cette pratique. Quoi ! l'on verra le corps couvert de milliers d'abſcès remplis de matière cauſtique, que la Nature a porté à l'extérieur pour en être délivrée, & on négligera de les ouvrir, on redoutera cette ſalutaire méthode, on s'y oppoſera ; quels en peuvent être les motifs ? Si un homme avoit ſur le corps un abſcès conſidérable, où l'ondulation fût bien marquée, comment regarderoit-on celui qui s'oppoſeroit à ce que l'on en fît l'ouverture, pour donner iſſue au pus. Il faut donc ouvrir toutes les puſtules maturées ; & comme elles ne mûriſſent que ſucceſſivement, il n'y aura pas lieu d'objecter, qu'en évacuant à la

fois une trop grande quantité de matière, telle qu'elle soit, on courroit risque de jetter la Nature dans l'affaissement, ce dont même on ne convient pas. Cette méthode n'est-elle pas un moyen sûr d'empêcher toutes les résorbtions si funestes, & qui ont fait périr tant de malades. J'ajouterai à cela, que le pus séjournant moins dans les pustules, on évitera les cavités & les cicatrices, ou au moins elles seront peu considérables, parce que le réseau cutané étant moins long-tems exposé à l'action du virus variolique, en recevra moins d'impression. *Si tamen (pustulæ) magnæ sint aut plures conjungantur, postquam satis maturas esse ex mollitie, albedine & doloris remissione apparet; id quod, post septimum diem ab exitu earum qui est morbi undecimus, contingit, Arabes eas aperire jubent, nisi suâ sponte aperiantur, ne sanies diutiùs retenta seu coërcita, vel retrocedat, vel acrior reddita cutem profundiùs exedat* (a).

Sur la fin de la maladie, au commencement du quatrième tems, qui est celui

(a) Sennert, *de variolis & morbillis*, T. I. p. 835.

de la desquammation, les croutes forment, particulièrement sur le visage, comme un vernis très-épais ; sur-tout lorsque l'on n'a pas coupé les pustules. Ce vernis empêchant la matière purulente qui croupit dessous de s'échapper au-dehors, occasionne très-souvent les mêmes accidens que dans le troisième tems ; & ils ont besoin des mêmes traitemens. Cependant il y a un moyen particulier à cet état, qui consiste à enlever cette espèce de vernis, causé en partie par la matière purulente sortie des pustules, & desséchée sur la peau, & à amollir ou assouplir les croutes, pour qu'elles tombent plus aisément. J'ose promettre, fondé sur la raison & l'expérience, que rien ne remplira mieux ces deux objets, que de laver tout ce vernis, & les croutes avec une éponge fine & une eau légèrement savoneuse & tiède, ensuite de les essuyer & les sècher avec des linges doux ou avec la même éponge, après l'avoir bien lavée dans l'eau tiède & propre. On pourroit aussi se servir d'une eau miélée, qui a une propriété savoneuse détersive : on emploie également avec succès la décoction ou purée de

lentilles que l'on applique ſur tout le viſage : ce remède a été mis en uſage dès le ſeptième ſiècle par Meſué, & il eſt le premier qui l'ait recommandé pour enlever les cicatrices, ou pour parler plus correctement, faire tomber les croutes, & empêcher par-là que les malades n'augmentent leurs cicatrices en ſe gratant & s'écorchant : car les cicatrices une fois formées ne pourroient être enlevées ou diminuées que par les cauſtiques ; au lieu que la décoction ou la purée de lentilles doit être regardée comme un remède ſavoneux-deſſicatif. *Ad amovendas variolarum cicatrices mirabile ut dicitur remedium concinnavit, & decantatum illud laccæ lentiumque decoctum (Johannes filius Meſuæ) primus deſcripſit* (a). M. Helvétius préfere la purée de lentilles à la décoction, & elle doit effectivement lui être ſupérieure ; parce qu'à meſure qu'elle ſe deſsèche, elle attire à elle & pompe, pour ainſi dire, toutes les ſaletés qu'elle a détrempées par ſa vertu ſavoneuſe : & ſi après une première application, il ſe trouvoit encore trop

(a) Freind, *Epiſt. de purg.* p. 94.

d'aridité ſur la peau ou ſur les croutes ; on en fait une ſeconde, obſervant d'y mêler un peu d'huile d'amandes douces. Si l'on ne vouloit pas employer ces moyens, qui m'ont cependant toujours réuſſi, & qui certainement ſont préférables à une infinité de remèdes tant vantés, on pourroit ſe ſervir utilement d'huile d'amandes douces bien fraîche, qui vaut mieux que la plûpart des pommades rances que l'on emploie ; car celle de lard fondu que l'on recommande, ne devient bonne qu'autant qu'elle aura été bien lavée dans l'eau fraîche par plusieurs lotions. Mais pour empêcher les cicatrices, un bon régime humectant, doux, relâchant, antiphlogiſtique, eſt au-deſſus de tous les linimens. C'eſt par ce moyen que les humeurs contracteront moins de cauſticité, & détruiront peu le tiſſu tendre & délicat de la peau ; car toutes ces taches & cicatrices ne ſont que l'effet d'une humeur purulente & cauſtique qui ronge la ſubſtance cutanée. C'eſt ici le lieu d'obſerver de nouveau, que l'uſage de couper les puſtules, outre les bons effets rapportés ci-deſſus, a encore celui d'obvier aux cavités &

cicatrices profondes : d'ailleurs j'ai reconnu qu'avec ce ſecours les taches rouges, qui paroiſſent ordinairement pendant plus d'un an, ſont ſouvent paſſées au bout d'un ou de deux mois ; & l'on en doit toujours tirer la raiſon de l'effet plus ou moins grand du virus variolique ſur la peau.

Toutes les maladies après avoir paſſé par leurs différentes gradations, le commencement, l'augmentation, l'état & le déclin, laiſſent du moins aux convaleſcens la douce eſpérance de ſe rétablir promptement. Il n'en eſt pas ainſi de la petite-vérole ; ſes ſuites ſont ſouvent très-funeſtes, à moins que l'on n'ait eû toutes les attentions poſſibles pour rétablir la craſſe & la qualité du ſang ſi altéré dans cette maladie, & qui porte toujours avec lui, long-tems après que la maladie eſt finie, la *diathesis inflammatoria*, ou caractère inflammatoire : car le ſang que l'on tire à la plûpart des malades vers le 20 de cette maladie, reſſemble plus à du pus qu'à du ſang ; c'eſt pourquoi nous voyons tous les jours ſurvenir, dans le tems même que l'on ſe croit en sûreté, des dépôts ſur les yeux

qui font perdre la vûe fans reffource, fur les poûmons & autres parties du corps, ce qui abrège fouvent la vie, ou au moins la rend très à charge par les infirmités qui en font les fuites néceffaires. Il eft donc extrêmement important de purifier le fang par tous les moyens poffibles. Pour cet effet, la faignée, les purgatifs & tous les dépuratifs du fang doivent être employés felon les différens cas & circonftances, qui ont précédé dans la maladie, & ceux même qui fe préfentent alors. Sydenham nous recommande expreffément de nous tenir en garde contre les fuites fâcheufes des petites-véroles.

Moyens les plus affûrés pour prévenir la petite-vérole & la rougeole, ou au moins pour les rendre d'un bon caractère & faciles à guérir.

N'Y auroit-il donc point, Monfieur, de voies sûres pour arrêter totalement, ou diminuer au moins confidérablement les effets de cette fâcheufe maladie ? De grands hommes ont penfé, comme nous l'avons vû, qu'il n'étoit point impoffi-

ble d'en préserver le genre humain. Les Boerhaave, les Sydenham, & autres, exhortent les sçavans Naturalistes à y travailler : en attendant qu'ils aient découvert un spécifique aussi merveilleux, l'intérêt que nous prenons à la conservation de nos semblables, nous fait proposer ici des moyens faciles & naturels, qui étant mis en pratique avec autant d'exactitude que de persévérance, suppléront en partie aux bons effets de ce spécifique si désiré. Quelqu'excellens que soient ces principes de santé, nous craignons de ne pas rencontrer toujours des esprits dociles à nos avis ; on ne manquera pas de dire : *Durus est hic sermo.* Cependant nous aimons mieux les exposer ici, au moins succinctement, afin de n'en pas priver ceux qui voudront en faire usage. Ce sont d'ailleurs des préceptes qui ont été recommandés de tout tems par nos grands Maîtres.

Quoique les moyens que je propose ici, ne consistent, pour ainsi dire, que dans des vûes générales, & dans l'établissement d'un bon régime ; ils n'en sont pas moins estimables, ils devroient même être préférés à tout autre secours,

qui ſeroit tiré des remèdes altérans, dont l'heureux ſuccès dépend toujours d'une action, qui n'altère ſouvent que trop le jeu des fonctions animales. Il a été démontré ci-deſſus que la petite-vérole eſt une maladie inflammatoire ; ainſi en tenant le ſang dans un état le moins ſuſceptible d'inflammation qu'il eſt poſſible, ou vous éloignerez la petite-vérole pour toujours, ou ſi elle arrive, ſon levain n'y pouvant exciter que de légères phlogoſes, ou de très-petites inflammations, à cauſe de la diſpoſition oppoſée qu'il y trouvera, la Nature toujours ſupérieure en fera la digeſtion & l'expulſion à loiſir, & ſans aucun obſtacle : peut-être même la fièvre variolique qui ſurviendroit ne ſeroit-elle point ſuivie d'éruption : on en a même des exemples. Voyez le Mercure de Décembre 1730, p. 2843.

Pour ſatisfaire en tous points à cette cure prophylactique & préſervative, il faut, ainſi qu'il a déja été obſervé, 1°. entretenir beaucoup de ſoupleſſe dans les ſolides, c'eſt-à-dire, dans toutes les fibres du corps : 2°. conſerver dans une grande douceur le ſang, la lymphe &

toutes les liqueurs. On remplira parfaitement ces deux objets, si l'on évite avec grand soin, autant qu'il sera possible, les longues veilles & les travaux excessifs du corps & de l'esprit ; parce qu'ils dépouillent le sang de ses parties les plus balsamiques, & que de-là il survient un desséchement des fluides, & un racornissement des solides. Il n'est pas moins dangereux de se livrer à la colère, à une joie immodérée, à la tristesse, & généralement à toutes les passions violentes, puisqu'elles sont très-capables de jetter le trouble & le désordre dans toute la Nature : il faut de plus s'abstenir des nourritures & des boissons incendiaires, avec d'autant plus de soin, qu'elles sont répétées plus souvent ; tels que les ragoûts relevés par les épices du Levant, les coulis de jambons, & ces sucs de viande concentrés au point que l'on réduiroit volontiers un bœuf à une cuillerée de jus, & plusieurs jambons à quelques cuillerées de quintessence. Il est encore nécessaire de supprimer avec la même attention les viandes salées & enfumées de toutes espèces ; de ne faire aucun excès de vin, sur-tout lorsqu'il est

trop ſpiritueux, non plus que de toutes liqueurs préparées avec les eaux-de-vie ou eſprit de vin. L'uſage journalier des caffés & des chocolats aromatiſés, avec la vanille, l'ambre gris, le muſc, &c, ne demande pas moins de circonſpection ; toutes choſes cependant qui ſont aujourd'hui les délices de la table des Grands & des perſonnes qui ſont dans l'opulence. Eſt-il étonnant que ceux qui vivent de la ſorte aient un ſang toujours prêt à s'enflammer ? Leur corps eſt comme un baril de poudre, la moindre étincelle y excite un incendie ſi rapide & ſi violent, que rien n'eſt capable de l'arrêter ; le moindre atôme de levain variolique ne manquera pas d'y cauſer une inflammation conſidérable & d'y attirer un déſordre étonnant ; en un mot, une petite-vérole des plus confluentes & des plus malignes. Il eſt ordinaire de reprocher à la Médecine, qu'elle ne ſauve preſque aucun des Grands attaqués de cette maladie, on voudroit, pour ainſi dire, qu'elle en fût reſponſable : mais il faut lui rendre la juſtice qu'elle mérite ; puiſque ſi ces perſonnes étoient plus ſobres & leur vie plus régulière, leurs

maladies en général ne feroient pas à beaucoup près si dangereuses.

Il ne suffit pas d'éviter tous ces excès, mais il faut de plus se contenter de nourritures douces & simples, tirées des animaux ou des végétaux : on doit humecter le sang par des boissons délayantes, rafraîchissantes, acidules, aigrelettes ; telles qu'un peu de vin étendu dans beaucoup d'eau (*a*), les eaux de groseilles, les limonades, & autres de cette nature, qui ont toutes la propriété de porter dans le sang une vertu sédative, en en réprimant la fougue & empêchant sa trop grande raréfaction pendant les chaleurs de l'été. On peut user modérément des fruits bien mûrs, soit d'été, soit d'automne, comme de cerises, de poires fondantes, &c ; ils sont très-capables par leur vertu délayante & savoneuse de diviser & de résoudre les concrétions & les épaississemens, que les travaux & les chaleurs de l'été occasionnent dans nos différentes liqueurs, dont ils enlèvent les parties les plus fluides

---

(*b*) Il est bon d'observer en passant, que l'acide domine dans tous les vins, du plus au moins.

qui

qui leur servoient comme de véhicule (*a*). Il est aussi très-salutaire de tenir les pores transpirables par des bains de propreté, qui outre cet avantage ont encore celui de communiquer au sang, par les vaisseaux cutanés résorbans, des parties aqueuses qui le délaient, le rafraîchissent & assouplissent les solides. Enfin il faut avoir attention de ne point se surcharger de nourritures, & de donner à son corps les exercices dont il a besoin. *Non satiari cibis & impigrum esse ad laborem* (*a*). Quand on aura employé & suivi scrupuleusement tous ces moyens, qui sont entre les mains des pauvres comme des riches, on pourra se flatter de porter en soi l'antidote par excellence contre la petite-vérole, la rougeole, & de plusieurs autres maladies qui affligent les hommes ; ou au moins, si l'on ne peut les éviter, les suites n'en

---

(*a*) Les fruits sont d'autant plus salutaires contre les mauvais effets de la chaleur, qu'ils sont des savons aigrelets, doués en même tems d'une propriété délayante, incisive & sédative, au moins tant qu'ils n'ont acquis aucun dégré de fermentation. Ce n'est point ici le lieu d'expliquer la nature de ces savons, ni la différence qu'il y a entre eux & les savons alkalins.

(*b*) Hippocrate.

seront pas à beaucoup près si redoutables.

J'ai souvent fait réflexion, Monsieur, sur la manière dont on compte les jours dans la petite-vérole : la méthode qu'on observe ordinairement est absolument fautive. On dit communément qu'il faut trois jours pleins pour l'ébullition, trois pour l'éruption, trois pour la suppuration, & enfin trois pour la desquammation ou desséchement. On est souvent surpris que ces tems durent plus ou moins ; ce qui ne vient que du défaut d'attention à bien calculer. L'ébullition commencera, par exemple, le Dimanche à 9 ou 10 heures du matin, & les taches paroîtront le Mardi vers midi : on dira, elle a été trois jours à paroître ; il n'y en a cependant que deux complets, & ainsi de tous les autres tems ; ce qui peut conduire à de grandes erreurs, & faire commettre des fautes irréparables dans la pratique. Il seroit donc beaucoup plus sûr de compter par heures, comme le propose le Docteur Tompson, qui nous a donné une méthode de traiter la petite-vérole, bien capable de faire revenir de toutes les erreurs qui se sont glissées

dans le traitement de cette maladie. Si la petite-vérole paroît avant les premières 24 heures, elle sera des plus confluentes & des plus dangereuses ; si c'est au bout de 36, elle sera encore très-dangereuse, mais beaucoup moins après 48 heures ; elle sera cependant toujours confluente ; si c'est après 72 heures révolues, elle est communément discrète. Il me paroîtroit beaucoup mieux de suivre cette manière de compter, on auroit par-là une connoissance sûre & constante des différens tems. Indépendamment de la certitude que ce calcul établit dans les tems de la petite-vérole, nous avons encore une autre attention à faire dans le calcul de ces mêmes tems ; car selon la maxime reçue, chaque tems s'accomplissant en trois jours, la maladie devroit être entièrement finie le douzième jour ; cependant l'expérience nous apprend que le desséchement total n'est fini qu'au quinzieme ou seizieme jour. Pour concevoir cette espèce de problême, il faut observer, 1°. que quoique l'éruption se manifeste au visage le quatrième jour, elle n'est cependant sensible aux extré-

mités inférieures que le sixième jour, en paroissant successivement à la tête, aux mains, au bras, au corps, aux cuisses, aux jambes & aux pieds. 2°. Que les pustules du visage étant trois jours à pointiller, celles des extrémités en demandent autant. 3°. Que la maturation de ces pustules qui demande aussi trois jours, sera accomplie au visage lorsqu'elle ne sera que commencer aux extrémités : par conséquent le dessèchement sera fini au visage le douzième jour de la maladie, pendant que les extrémités seront seulement à leur parfaite maturation ou au commencement de leur dessèchement, qui durera jusqu'au quinze ou seize.

L'exposé que je viens de vous faire, Monsieur, est la méthode que j'ai suivie dans le traitement de nos petites-véroles; & je crois être bien fondé à suivre cette pratique, puisque j'ai la satisfaction d'avoir pour guide la Nature même & les Oracles de l'Art, tels que les Sydenham, les Freind, les Boerhaave, les Helvétius, & autres : d'ailleurs vous voyez que cette méthode roule sur les

préceptes que nous avons reçus du célèbre M. Ferrein (a) dans ſes leçons particulières. En les ſuivant, notre conduite ſera toujours irréprochable auprès de toutes perſonnes éclairées : & ſi nous nous en écartions, nous courrions riſque de donner dans un pur empiriſme très-préjudiciable aux malades. *Prout ab eadem (methodo) plus minuſve Medicus aberraverit, ita cum malis boniſve ægri rebus Medicinam fecerit* (a).

Pour remplir tout l'objet que je me ſuis propoſé, je finirai, ſelon la coutume de nos grands Maîtres, par deux ou trois exemples de petites-véroles.

Une fille de 18 à 20 ans, attaquée d'une petite-vérole diſcrète-bénigne, en avoit parcouru preſque tous les tems ſans aucun accident fâcheux, quoiqu'abandonnée, pour ainſi dire, aux ſeuls ſoins de la Nature ; mais vers le onzième jour elle reſſentit des douleurs horribles par tout le corps, & particulière-

(a) Docteur-Régent de la Faculté de Paris & de Montpellier, Profeſſeur en Médecine au College Royal, & d'Anatomie & Chirurgie au Jardin du Roi, & Membre de l'Académie R. des Sciences.

(b) Sydenham.

ment dans les bras, les jambes & les articulations. La personne qui l'avoit conduite me demanda ce qu'il convenoit de faire ; je répondis qu'il étoit de la prudence de ne rien ordonner en pareilles circonstances, sans avoir vû la malade : quelques jours après, les douleurs augmentant plutôt que de diminuer, on m'envoya prier d'y aller. Je trouvai que la maladie étoit sur la fin du dessèchement & au quinzième ou seizième jour. Il y avoit cinq ou six jours que la malade souffroit ; il me fut aisé de reconnoître que les douleurs étoient occasionnées par une métastase d'un reste de virus variolique ; j'ordonnai sur le champ un purgatif hydragogue qui opéra beaucoup, & le soir je prescrivis un parégorique ; les douleurs furent calmées considérablement par l'heureux effet de ces remèdes : j'y eus recours une seconde fois ; après quoi la malade, qui ne pouvoit qu'avec beaucoup de peine changer ses mains de place, fut entièrement guérie au bout de trois à quatre jours, & sans aucun retour.

Une jeune fille de quatre ans, après avoir éprouvé une petite-vérole des plus

discrètes & des plus bénignes, dont elle étoit parfaitement guérie, ressentit environ un mois après de grandes douleurs dans la région de la vessie, & ne pouvoit uriner que goutte à goutte & avec de vives douleurs. Comme on avoit dit aux parens que c'étoit la pierre & qu'il falloit la sonder, on me l'amena; après un examen scrupuleux j'assurai qu'il n'y avoit point de pierre dans la vessie, mais que les douleurs étoient causées par un reste de virus variolique. J'ordonnai en conséquence une saignée, une boisson onctueuse-antiphlogistique, & un purgatif convenable à cet état; on ne voulut point faire la saignée, parce que l'on s'obstinoit à croire qu'il y avoit une pierre dans la vessie; cependant les parens donnerent la boisson & les purgatifs prescrits : au bout de quelques jours l'enfant se trouva fort gai, ne ressentit plus aucune douleur, & fut guérie sans retour.

Un Officier âgé d'environ 30 ans, extrêmement vif & bouillant par tempérament, d'une constitution sèche & pleine de feu, qui étoit depuis long-tems très-incommodé de maux d'estomac, &

qui, ſans avoir donné dans aucun excès, avoit mené la vie d'un militaire, eut pour prélude de la petite-vérole un mal de tête des plus violens. La veille de l'éruption il fut ſaigné du bras, le lendemain la petite-vérole étant déclarée, je lui trouvai peu de fièvre. Je crus alors n'avoir d'autre indication à remplir en pareilles circonſtances, qu'à maintenir les ſolides dans une grande ſoupleſſe pour faciliter l'éruption, & à porter dans le ſang des liqueurs antiphlogiſtiques légèrement aigrelettes & farinacées. Sydenham, Boerhaave, Sennert, & beaucoup d'autres recommandent dans ces cas l'eau d'orge, avec le ſuc de citron, de grenades, de groſeilles, & autres de cette nature, *Aqua hordei, in qua ſuccus citri, granatorum, ribes addi poteſt pro potu* (*a*). Afin de réprimer la fougue des liqueurs, & les diſpoſitions alkaleſcentes qui ne pouvoient manquer de ſe trouver dans un malade d'une conſtitution, telle que je viens de la dépeindre, j'ordonnai une potion compoſée avec ſix onces d'eau de bugloſe, une

(*a*) Sennert, T. I. p. 835. *de variolis & morbillis.*

once

once de ſyrop de limon, & 2 gros de celui de diacode ; pour en prendre une cuillerée d'heure en heure ; je preſcrivis pour ſa boiſſon ordinaire une tiſanne de lentilles, & pour toute nourriture du bouillon léger fait avec la viande de jeunes animaux, comme de veau & de volaille. L'éruption ſe fit parfaitement, petit à petit, & preſque ſans fièvre : le viſage étoit tout couvert de boutons qui ſe tenoient tous enſemble ; en ſorte qu'à l'inſpection ſeule du viſage, on auroit pris ſa petite-vérole pour une confluente ; mais il avoit par tout le reſte du corps des boutons très-diſtincts & bien ſéparés. Il y avoit tout lieu d'appréhender des accidens vers le ſeptième ou huitième jour, qui eſt le commencement de la fièvre ſécondaire, tant par rapport à la conſtitution du ſujet, qu'à la nature confluente des puſtules du viſage ; car Sydenham & Freind, comme je l'ai dit ci-deſſus, nous apprennent que lorſque les puſtules ſont diſtinctes au viſage & confluentes par le corps, il y a moins de danger, que lorſqu'elles ſont diſtinctes au corps & confluentes au viſage. Malgré ces mauvaiſes diſpoſitions, en conti-

nuant les remèdes & le régime prescrits; tout se passa très-bien jusqu'au soir du 10, qui est à peu près le milieu du terme de la suppuration. Alors le malade commença à sentir beaucoup de chaleur qui avoit été précédée de quelques frissons erratiques; ce qui annonçoit une résorbtion de matières purulentes: la fièvre augmenta, & il survint au malade une grande altération accompagnée d'une extrême séchereſſe dans la bouche & dans la gorge; cependant tous les boutons étoient beaux & bien fastigiés, à l'exception de ceux du visage qui n'étoient pas à beaucoup près d'une si belle suppuration que ceux de tout le corps, des bras & des jambes: ils étoient même applatis, d'une couleur de verrues ou de corne, & ils ne formoient presque qu'une croûte; symptômes ordinaires d'une petite-vérole d'un mauvais caractère. Comme il n'y avoit plus lieu de douter d'une résorbtion ou métastase de matières purulentes dans le sang, je conseillai de couper le plus que l'on pourroit des pustules supurées, afin de donner par-là issuë à la sanie variolique, & d'arrêter cette résorbtion; mé-

thode pratiquée par les Arabes, *Arabes pustulas aperire jubent* (a), si recommandée par M. Helvétius, autorisée par les principes, conforme à la raison, enfin dictée par la Nature, & très-capable par elle-même d'empêcher ou de prévenir les funestes effets qui accompagnent dans ce cas la fièvre sécondaire. Pour satisfaire à ce conseil, on se contenta de couper 7 à 8 pustules des mains, encore avec beaucoup de répugnance : aussi la chaleur devint-elle plus grande, la fièvre, ainsi que l'altération, augmenterent, & le malade demandoit instamment du rafraîchissement. Comme on avoit discontinué la potion ci-dessus depuis vingt-quatre heures, je prescrivis une limonade très-légère, & qui avoit à peine une saveur aigrelette, n'y ayant que le suc d'un citron noyé dans trois chopines d'eau ; ce qui étoit un des moyens les plus capables de combattre efficacement les dispositions putrides du sang, aussi bien que les miasmes, & les matières purulentes résorbées qui infectoient immanquablement toutes les li-

(a) Sennert, T. I. p. 835.

queurs. Mais à peine le malade en avoit-il bû un ou deux verres, qu'il y ſurvint un quelqu'un qui témoigna devant le malade une ſurpriſe extraordinaire de lui voir prendre de la limonade en pareil cas : il n'en fallut pas davantage pour diſſuader le malade de la continuer, malgré l'extrême envie qu'il avoit d'en boire, & le bien qu'il convenoit en avoir reſſenti.

Voilà un fait bien ſingulier : on ſe récrie contre la limonade, tandis qu'on ſçait que le malade avoit fait uſage durant le cours de ſa maladie d'une potion chargée des ſyrops de limon & de diacode. L'acide du limon dominant dans cette potion bien davantage que dans la limonade, la rendoit très-antiphlogiſtique ; & le diacode qui entroit dans ſa compoſition, ayant la faculté d'aſſouplir tout le genre membraneux, augmentoit encore cette propriété, qui étoit alors très-néceſſaire pour remplir les indications de feu qui ſe trouvoient dans mon malade. J'avois eu l'attention de maſquer ce remède ſous le nom de potion ; & comme à ce mot le peuple attache toujours l'idée de remède qui échauffe ;

elle trouva grace aux yeux de celui qui blâmoit si fort la limonade : mais au seul terme de limonade, ce remède parut porter un caractère de réprobation : aussi ne lui fit-on point de miséricorde.

Je proposai de changer le malade de lit, en le faisant glisser dans un autre posé au niveau & auprès du sien, afin de le tirer de la fange & de l'ordure, dans laquelle il croupissoit ; soulagement que le malade désiroit avec d'autant plus d'empressement, qu'il étoit inspiré par la Nature même : cet avis fut également blâmé & rejetté, & je n'en pus obtenir l'exécution que le surlendemain. Le douzième jour la tête s'embarrassa de plus en plus avec assoupissement ; je dis alors qu'il falloit lâcher le ventre par le moyen d'un doux minoratif ; cela fut aussi peu écouté : le soir le malade fit une selle qui parut le soulager ; mais le lendemain, comme les mêmes accidens de tête se soûtenoient toujours, & que la nuit avoit été très-mauvaise, j'ordonnai une potion laxative composée avec trois onces de casse en bâtons pour toute chose. Lorsque je fus retiré, on dissuada fortement le malade de la prendre:

la journée & la nuit se passèrent toujours avec les mêmes accidens, embarras de tête, fièvre violente, ardeur, altération, &c. La Nature vint heureusement au-devant du dommage ; le lendemain matin elle détermina une diarrhée qui fit tomber promptement la fièvre & tous les autres accidens, avantage qui seroit sans doute arrivé 24 heures plutôt, si cette même diarrhée eût pû être accélérée ; c'est positivement ce qu'auroit procuré la potion laxative que j'avois ordonnée. Chaque pustule supurée, comme je l'ai déja observé, étoit très-grosse par tout le corps, & celles du visage n'en faisoient, pour ainsi dire, qu'une ; il ne pouvoit donc manquer de s'y faire une résorbtion de matière purulente, & peu s'en est fallu qu'après avoir amené le malade à bien, & sans aucun accident de la part de la fièvre sécondaire, même le premier & le second jour, qui sont ordinairement les plus fâcheux, il n'ait été la victime d'une conduite si peu fondée & diamétralement opposée à la plus saine pratique de la Médecine, puisque l'on avoit empêché de remplir quatre chefs d'indications

des plus importans. La Nature ne pouvoit expulser par la voie de la salivation les matières putrides qui infectoient le sang, n'y en ayant point eu d'établie, il n'y restoit donc alors aucun soulagement à espérer que par la laxité du ventre. Le malade n'eût en effet jamais échappé à un tel trouble de la Nature, & pouvoit périr en peu de tems, si la diarrhée ne fût venue parer à ce malheur ; ou bien il auroit fallu brusquer les vésicatoires, les émétiques, les purgatifs, &c : car comme dans les petites-véroles discrètes, il ne laisse pas d'y survenir quelquefois un ptyalisme, sur-tout lorsque les pustules sont confluentes au visage, que la tête, la gorge, les parotides, & autres glandes adjacentes sont considérablement gonflées ; si alors la salivation ne vient pas, le danger est beaucoup plus grand. Voilà l'état où étoit positivement mon malade. *Nullus salivæ cursus, quem & indiscretis, (secùs ac vulgò creditur) ubi confortiores fuerint (pustulæ) aliquoties notavi, adhibita sunt vesicantia.* (*a*)

(*a*) Freind.

Comme la diarrhée n'avoit pas été considérable, & qu'il y avoit lieu de craindre qu'il n'y reſtât dans le ſang des matières purulentes réſorbées, je propoſai de nouveau vers le ſeizième jour de purger le malade, mais on ne le fit que le vingt & un.

Les différentes autorités que j'ai rapportées ci-deſſus, prouvent ſuffiſamment que ma conduite à l'égard de ce malade eſt pleinement juſtifiée par les Sydenham, les Freind, les Boerhaave, &c: & les principes fondamentaux ſur leſquels vous voyez, Monſieur, qu'elle étoit appuyée, ne ſembloient-ils pas me mettre à l'abri de tous reproches? Croiriez-vous néanmoins, qu'on a fait entendre au Public déja prévenu contre la méthode des plus célèbres Auteurs, que mal-à-propos j'avois donné de la limonade à mon malade, & que s'il eût pris la potion laxative que j'avois ordonnée, il en ſeroit péri: mais ai-je tenu une route oppoſée aux indications tirées de la nature même du mal & des circonſtances qui l'accompagnoient? Bien loin donc que ma conduite ſoit répréhenſible, j'ai lieu de penſer que vous

conclurez au contraire, avec les plus grands Maîtres de l'Art, que tous les malades dans le cas où étoit le mien, doivent être traités selon les mêmes principes : que si l'on s'en écarte, & que le malade ait le bonheur d'en échapper; c'est à la Nature seule qu'est dûe cette victoire, qui sera d'autant plus grande, qu'elle aura eu à combattre contre le mal & la mauvaise méthode. *Isti enim ita toto cœlo aberrant, ut se eos servasse existiment, quos ipsi adstantes non occiderint* (*a*).

De la Rougeole.

VOUS sçavez, Monsieur, que la rougeole & la petite-vérole ont ordinairement cours en même tems : aussi ces deux maladies régnent-elles actuellement dans notre ville. Comme elles ont entre elles beaucoup d'analogie, que la méthode de les traiter est la même, j'ai dessein de ne parler ici que fort succinctement de la rougeole.

La rougeole porte avec elle, ainsi

(*a*) Sydenham, p. 404.

que la petite-vérole, tous les caractères d'une maladie inflammatoire : elle est même bien plus fâcheuse que l'on ne pense communément. *Malum verò hoc grave ac periculosum, & sæpe lethale est* (*a*). Elle s'est manifestée en même tems que la petite-vérole. *Vitium adeò cognatum variolis censent* (*Arabes*) *ut plerumque de his duobus simul agant, quasi minor majore comprehensus esset.*(*b*)

Boerhaave est si persuadé que le traitement de l'une doit être celui de l'autre, qu'il n'a pas jugé à propos de parler séparément de la rougeole dans ses Aphorismes, où il s'est contenté de faire un chapitre sur la petite-vérole : Sydenham pense de même. Il faut cependant faire attention que la rougeole ne parcoure pas les mêmes tems que la petite-vérole, & que son traitement doit être dirigé selon les différens dégrés d'intensité qui l'accompagnent. Cette maladie est annoncée ordinairement par une fièvre violente, précédée de froids ou tremblemens, accompagnée souvent

---

(*a*) Sennert, T. I. p. 830.
(*b*) Freind, *Histor. Med.* p. 275.

de vomiſſement & de dévoiement, d'une toux sèche, d'une peſanteur de tête; il ſurvient de plus à ces différens ſymptômes un écoulement d'humeurs par le nez & les yeux, qui eſt caractériſtique & particulier à la rougeole. *Atque hujuſmodi lacrymarum in oculos effuſio, certiſſimum eſt ſignum morbillorum ingruentium* (*a*). Les ſymptômes augmentent juſqu'au quatrième ou cinquième jour; pour lors il s'y fait une éruption de taches, comme de piquûres de puces, qui paroiſſent d'abord au viſage, enſuite ſur tout le reſte du corps; ces taches ſont ordinairement plattes. *Maculæ latæ & rubræ ſuperficiem cutis non ſuperantes* (*b*). Il arrive quelquefois qu'elles ſont boutonnées, ainſi que M. Helvétius nous en a averti (*c*); j'en ai rencontré pluſieurs fois de cette eſpèce. L'éruption faite, on voit ſouvent les mêmes accidens continuer & ſe ſoutenir avec la même violence, ſur-tout une toux importune qui dure très-long-tems, & que l'on voit quelquefois dégénérer en

(*a*) Sydenham, p. 120.
(*a*) Sydenham.
(*c*) Voy. Traité des Maladies, T. II. p. 524

ce que l'on appelle *tuſſis ferina* ou *coqueluche*. Le ſixième jour les taches du viſage commencent à diſparoître, la peau devient rapeuſe & tombe par petites écailles : le 8, ou au plus le 9 de la maladie, toutes les taches diſparoiſſent par tout le corps. *Maculæ tandem ſeptimo vel nono die evaneſcunt, epidermide ſquamarum inſtar decidente* (*a*). Mais ſi malheureuſement, ſelon la pernicieuſe coutume du peuple, on a donné au malade des cordiaux, & que l'on ait obſervé un régime échauffant, les taches deviennent violettes, livides, noires ; ce qui annonce un état prochain de gangrène ; il arrive même ſouvent des péripneumonies, des eſquinancies & diarrhées mortelles, dans le tems même que les taches paroiſſent diſſipées, & que l'on croit les malades au retour : ce ſont autant de dangers auxquels on ne remédie que par tous les moyens antiphlogiſtiques. *Medicamenta & regimen calidiora periculi pleniſſima ſunt, utut frequenter in uſum revocentur ab ignaris* (*b*).

(*a*) Sennert, T. I. p. 830.
(*b*) Sydenham, *de morbillis*.

Sydenham nous assûre avoir arraché des bras de la mort une grande quantité d'enfans attaqués de la rougeole, accompagnée des plus fâcheux symptômes, comme de péripneumonie, de diarrhée, &c, par une méthode entièrement opposée à celle que l'on a coutume d'employer. *Profectò haud paucos infantes hoc statim symptomate enecandos, benedicente summo Numine, misso sanguine, eripui, quin & diarrhœa venæsectione sanatur* (a). Le *meconium* que nous avons vû produire des miracles dans la petite-vérole, n'est pas moins efficace dans la rougeole. *Et præ reliquis diacodium omni nocte ab ipso morbi insultu, per totum ejus decursum exhibendum curavi* (b).

Il faut dans cette maladie, comme dans la petite-vérole, s'abstenir de tout ce qui est capable de trop augmenter le mouvement du sang, d'en agiter les principes, éviter particulièrement tout ce qui pourroit l'induire à l'alkalescence, ou y exciter des fontes & produire des

---

(b) Syden. ibidem.
(a) Sydenham, p. 121.

ſueurs. *Quodcumque verò humores magìs reſolvit, minùs utile, (in variolis) præſertim in morbillis ... & cavendum ne nimiùm fluida ſolvantur, vel homo ſudore diffluat* (*a*). Voilà la pratique qui a réuſſi à Rhazès, & qu'il nous recommande de ſuivre. Il faut cependant obſerver que ce grand Médecin vivoit dans la Perſe, qui eſt un pays chaud, & que les liqueurs du corps humain ne ſont pas auſſi ſuſceptibles de diſſolution dans notre climat; mais il faut auſſi ſe ſouvenir que lorſque la rougeole eſt accompagnée d'une fièvre três-ardente, & dans des ſujets pleins de feu, ſoit par tempérament, ou par la façon de vivre, cela équivaut aux inconvéniens d'un pays plus chaud que le nôtre, & alors le mal demande à peu près les mêmes précautions. Il eſt donc conſtant, Monſieur, que celui qui ſçaura bien conduire une petite-vérole à ſa guériſon, ſelon les principes que j'ai établis d'après l'expérience & l'autorité de nos grands Maîtres, ne ſera point embarraſſé dans le traitement de la rougeole, non plus que

(*a*) Freind, *Hiſtor. Med.* p. 277.

des ſuites fâcheuſes qu'elle traîne ſouvent après elle. *Qui poteſt majus, poteſt & minus.*

Sur la Fièvre rouge ou pourprée;
Scarlatina Febris.

NOUS avions lieu d'eſpérer, Monſieur, que nous verrions terminer par les froids le cours de nos maladies épidémiques ; il eſt vrai qu'ils n'ont pas été conſidérables dans ce pays-ci. Selon mes obſervations météorologiques, le froid n'a pas paſſé deux dégrés & demi au-deſſous de la congellation, au thermomètre de M. de Réaumur. Nous avons eu une grande quantité de neiges, qui ont commencé en même tems que la gelée a pris : elles n'ont preſque point diſcontinué de tomber depuis le 27 Janvier juſqu'au 9 Février vers une heure après midi. Le tems s'étant alors découvert, la gelée a augmenté juſqu'au 19 de ce mois ; le thermomètre de M. de Reaumur s'eſt trouvé ce jour-là à deux dégrés & demi au-deſſous de la congellation ; celui de Fahrenheit au vingt-ſeptième dégré au-deſſous de l'eau

bouillante; & celui de l'Obſervatoire au vingt-cinquième. Le 20 Février la gelée fut moins forte d'un dégré & demi au thermomètre de M. de Reaumur, le 22, encore d'un demi-dégré, le 23 il y eut un grand dégel, & le même thermomètre monta trois dégrés au-deſſus de la congellation; ce qui fait cinq dégrés & demi de mutation dans la température de l'air, depuis le 19 Février juſqu'au 23. La gelée, quoique médiocre, avoit cependant éteint preſque entièrement l'humeur variolique; mais auſſitôt que le tems s'eſt adouci, il a paru ſur la ſcène une autre maladie épidémique, encore plus incendiaire que n'avoit été la petite-vérole.

Cette maladie ſe manifeſte par une fièvre conſidérable, accompagnée ſouvent de grandes foibleſſes, de laſſitudes ſpontanées, de douleurs de tête, & d'un mal de gorge qui empêche un grand nombre de malades d'avaler les liquides & les ſolides. Le ſecond jour, ſouvent même au bout de 24 à 30 heures, il y paroît ſur tout le corps des plaques rouges d'un vif d'écarlate, larges comme la main à des endroits, & à d'autres beau-

coup

coup plus étendues, irrégulières dans la forme : le dos, la poitrine, les jambes, les cuiſſes en ſont ſouvent ſi remplies, qu'elles paroiſſent n'en faire qu'une ſeule. Ces plaques ne ſont pas permanentes ; d'un moment à l'autre elles diſparoiſſent, & ſemblent ſe porter ſur les endroits où il n'y en avoit point. Si l'on y applique le doigt, la peau qui eſt très-rouge, blanchit à l'endroit comprimé ; & à l'inſtant qu'on le retire, l'endroit qui étoit comprimé, devient d'un rouge auſſi vif qu'avant la compreſſion. A ces indices on ne peut méconnoître une fièvre éruptible exanthémateuſe ; elle en a tous les caractères : elle paroît à certains égards être la fièvre rouge que Sydenham, Freind, & autres, ont appellée *febris ſcarlatina* ; d'un autre côté elle en differe eſſentiellement, ſoit parce que la fièvre rouge n'eſt point accompagnée de grands accidens, comme celle-ci, ſoit parce que les taches rouges qui accompagnent notre maladie, au lieu d'être petites, comme Sydenham nous apprend qu'elles doivent être, ſont des plaques fort étendues. Il eſt vrai que notre fièvre éruptible attaque des

familles entières, ou tout à la fois, ou successivement, comme le fait la fièvre rouge ou pourprée ; ce qui doit nous faire juger qu'elle est véritablement la fièvre rouge, décrite par Sydenham, avec cette différence néanmoins, qu'elle porte avec elle un caractère érysipélateux ; & c'est cette complication qui la rend si grave & si dangereuse. On sçait que l'érysipèle simple, appellé par les Modernes *rose*, à cause de la vivacité de sa couleur, ou *ignis sacer* feu sacré, est extrêmement dangereux par lui-même ; & que souvent après avoir paru sur la poitrine, il se jette sur la gorge, où il cause une esquinancie des plus cruelles & des plus violentes. C'est positivement ce qui arrive fréquemment dans notre fièvre rouge ; quelquefois même elle est accompagnée d'enflures aux mains & aux bras ; & j'ai vu des enfans attaqués de cette maladie, auxquels il survint une leucophlegmatie prodigieuse, dont ils furent parfaitement guéris par la méthode que je vais exposer.

Les symptômes de notre fièvre rouge sont ordinairement accompagnés d'un pouls extrêmement concentré & fré-

quent : le plus grand nombre des malades ont beaucoup de peine à reſpirer, la reſpiration étant entrecoupée & ſe faiſant comme par ſanglots ; il ſort des bronches de leurs poûmons une vapeur halitueuſe extrêmement chaude & brûlante, qui venant à frapper le viſage, lorſqu'on eſt trop près du malade, oblige de tourner la tête. Si l'on touche de la main les endroits du corps où ſont les plaques rouges, on ſent une chaleur vive & ardente, ſur-tout chez les ſujets adultes. Quelques-uns ont le ventre dans un état de météoriſme, & leur langue eſt extrêmement sèche ; mais la plûpart des malades l'ont humide. S'ils ſont aſſez heureux pour guérir, leur épiderme tombe par écailles au cinquième ou ſixième jour (*a*). Lorſqu'ils ne ſont pas ſecourus

(*a*) J'ai vu un jeune garçon de 13 à 14 ans attaqué de cette maladie accompagnée des plus grands accidens. Au commencement de ſa convaleſcence, toute l'épiderme de ſon corps tomba, non par écailles, mais par morceaux ſi conſidérables, que celle des pieds & des mains ſe détacha en entier, ayant conſervé la forme des parties d'où elle provenoit ; en ſorte que ces dépouilles reſſembloient à des gans & des chauſſettes, où il n'y manquoit que les ongles qui étoient reſtés aux pieds & aux mains. Je conſerve une de ces dépouilles dans mon cabinet.

de prime-abord & dès les premiers instans de la maladie, il arrive des eschares gangréneux au fond de la gorge, vers les arcades & au voile du palais ; alors peu en échapent : c'est une gangrène qui gagne l'œsophage & la trachée-artère, souvent sans que l'on s'en apperçoive, & que l'on puisse y remédier. Un des plus sûrs topiques qui puisse en arrêter les progrès, & fixer cette gangrène interne, est un gargarisme d'oxymel animé d'esprit de vin camphré, préparé à la façon d'Hoffman, qui ne devient point laiteux étant mêlé avec les liqueurs (*a*) aqueuses ; ce qui est d'une grande importance en pareil cas : car le camphre dissous selon la méthode ordinaire, venant à se précipiter lorsqu'il est mêlé avec les aqueux, reste au fond de la bou-

(*a*) Pour rendre le camphre soluble dans les aqueux, il faut le dissoudre dans de l'esprit de vin tartarisé, & ensuite distiller cet esprit de vin. Alors l'esprit camphré qui en résulte ne blanchit point. J'ai observé qu'il suffisoit de diviser le camphre avec du sel alkali bien sec, & de verser l'esprit de vin sur cette poudre, que l'on laisse ensemble pendant plusieurs jours, on en retire ensuite l'esprit de vin par inclination ; de cette façon il est également miscible avec les aqueux, comme celui qui a été distillé.

teille, ou se colle à l'extérieur des escarres ou des parties gangrènées, sans pouvoir les pénétrer & les fixer. C'est ainsi que par le méchanisme bien entendu des moyens que fournit la Matière Médicale, on trouve souvent des ressources dans les cas qui paroissent les plus désespérés.

Il y a des malades attaqués de notre fièvre rouge, qui périssent en quatre ou cinq jours comme suffoqués par une inflammation gangréneuse des poûmons; d'autres après un transport violent; & en mourant ils rendent par le nez & la bouche une grande quantité de matières sanieuses. Quelques-uns même ont après la mort le corps tout violet, dans les endroits où paroissoient les plaques rouges; ce qui vient du sang qui a outre-passé ses canaux, pour se jetter dans les capillaires cutanés-lymphatiques: lorsqu'il y est dans un grand mouvement & exalté par la chaleur, il donne à la peau une couleur rouge vermeille; mais étant destitué de mouvement par la mort, il lui donne une couleur noire, bleue, ou violette, comme dans les échymoses.

Tous les ſymptômes dont je viens de faire l'énumération, ne ſont-ils pas autant de démonſtrations d'une inflammation du premier ordre, & qui paſſe promptement à la gangrène, ſur-tout chez les adultes ? Ces accidens ſont à la vérité beaucoup moins violens chez les enfans, & cèdent plus aiſément aux remèdes appropriés. Mais quelle peut être la cauſe d'une telle inflammation ? Elle n'en a point d'autre que celle qui a occaſionné la ſuette, l'aphthe gangrèneux, la dyſſenterie, &c. C'eſt un levain, un virus, des miaſmes qui ſe ſont gliſſés dans le ſang & dans toutes les liqueurs, & qui ſelon de certaines modifications déterminées par l'air ou la diverſe conſtitution des ſujets, jouent chez eux des rôles différens, & acquièrent des dégrés d'intenſité proportionnés aux diſpoſitions dans leſquelles ils trouvent les liquides & les ſolides. J'ai déja démontré que la petite-vérole, & autres maladies contagieuſes, devenoient plus ou moins dangereuſes, ſelon que les miaſmes ſe trouvoient chez des ſujets plus ou moins ſuſceptibles d'inflammation, ſoit par tempérament, ſoit par la façon de vivre, ou

pour s'être adonnés aux passions violentes.

Le mal de gorge considérable, l'inflammation exquise des poûmons, la desquammation de l'épiderme, nous annoncent le rapport du levain de notre fièvre rouge avec le virus morbillique : on lui en trouvera également avec les autres maladies ci-dessus, si l'on veut en rapprocher les symptômes. Le virus de cette maladie porte par-tout des marques d'une nature âcre, caustique & putréfiante : en agaçant le genre nerveux, il occasionne des contractions spasmodiques, qui font éprouver aux malades de grandes & fréquentes foiblesses ; en un mot, la ganègrne & le sphacèle qu'il porte par-tout, indiquent assez son caractère, & annoncent une sorte d'analogie entre notre fièvre rouge & la maladie épidémique du gros Bétail, qui étoit une inflammation prodigieuse caussée par des miasmes, qui ne pouvant s'échapper par la peau, à cause de la densité du cuir, se portoient sur les différens viscères, & y attiroient promptement la gangrène & le sphacèle, comme je l'ai démontré publiquement : mais

lorſque les miaſmes, qui occaſionnoient cette maladie, pouvoient ſe dépoſer ſur la peau de ces animaux, ils guériſſoient, & tout leur poil tomboit avec l'épiderme, comme nous la voyons tomber par écailles à tous ceux qui réchappent de notre fièvre rouge.

La maladie épidémique du gros Bétail portoit certainement un caractère gangréneux; car d'un très-grand nombre de bêtes mortes de cette maladie, que j'ai fait ouvrir ſous mes yeux, je n'en ai trouvé aucune qui n'ait eu la gangrène dans quelques endroits conſidérables, ſoit de leur quadruple eſtomac, ſoit des inteſtins, ſouvent même dans l'un & l'autre, &c. Ne paroît-il pas naturel de croire, qu'une maladie de ce genre qui a duré dans cette Province depuis 1744, juſqu'en 1749, ait pû infecter l'air par la prodigieuſe quantité de bêtes qui en ſont péries, & que l'on n'enterroit pas pour la plus grande partie, ou que l'on ſe contentoit de couvrir de quelques pouces de terre? D'ailleurs ces miaſmes gangréneux ont eu lieu de paſſer directement à bien du monde, par la cupidité de ceux qui ont vendu la

viande

viande de ces bêtes mortes, ou parce que les propriétaires ſe trouvant dans un état de pauvreté, & voyant leurs bêtes malades, les tuoient, ou les vendoient aux bouchers à vil prix. Nous ne pouvons nous flatter que la police exacte que l'on a obſervé dans notre ville, pour s'oppoſer à ces inconvéniens, ait empêché totalement le débit de ces ſortes de viandes; puiſque je fus obligé de faire punir un homme, qui étant venu pour enlever de la viande d'une bête morte que je faiſois ouvrir, m'avoit déclaré que c'étoit pour en vendre & s'en nourrir. Le caractère de nos maladies populaires, & particulièrement de l'aphthe gangréneux, nous a donné lieu de croire qu'il y avoit du rapport entre les levains de ces maladies & ceux de la maladie des beſtiaux. Bonet dans ſon *ſepulcretum* rapporte une maladie à peu près ſemblable à notre aphthe gangrèneux ſous le nom d'*angina peſtifera in capite fomitem habens*, & qui ſurvint après une maladie des beſtiaux. Dans la dernière guerre de Bohême, il y régna un genre de fièvre putride qui nous a enlevé la moitié de notre armée. Il eſt

à obſerver que dans ce pays on ne peut toucher à une bête morte expoſée dans la campagne, ſans être déshonoré ; enſorte que tous les chevaux, mulets, &c, péris dans cette guerre, & abandonnés à la corruption, exhalèrent des miaſmes contagieux qui ſe communiquèrent aux hommes (*a*), & produiſirent la maladie qu'on a appellée *la maladie de Bohème.* Ayant eu occaſion de traiter quelques militaires attaqués de cette fâcheuſe maladie, j'ai employé pour la combattre les ſaignées, mais principalement les altérans aigrelets, tels que le petit lait de tamarins préparé avec les plantes nitreuſes ; les eaux de groſeilles, les limonades bûes abondamment, les potions faites avec le ſyrop de *berberis* ou d'épine-vinette, de grenades, & légèrement camphrées & nitrées ; les évacuans purgatifs & émétiques ; les véſicatoires animés n'y ont point été omis, &c. Ces malades ont eu particulièrement des mé-

(*a*) On fut même obligé de laiſſer un grand nombre de cadavres humains ſans ſépulture, parce que la gelée étoit ſi conſidérable & le nombre des morts ſi prodigieux, que ne pouvant les enterrer, on les jettoit dans des puits, ou on les expoſoit dans les campagnes.

téoriſmes prodigieux, ſymptôme preſque inſéparable des fièvres malignes qui forment des engorgemens au cerveau. Dans cette occurrence j'ai fait appliquer ſur les trois régions du bas-ventre une emplâtre de thériaque, qui a opéré de ſi bons effets & d'une manière ſi marquée, que le ventre, ſouvent tendu comme un balon, revenoit à ſon état naturel, après 24 heures de l'application de ce topique. Mais il eſt bien important de ne ſe pas méprendre dans la cauſe du météoriſme. Lorſqu'il eſt occaſionné par une atonie, qui a pour principe un engorgement du cerveau, qui comprime & étrangle l'origine des nerfs, au point d'en empêcher le jeu & de gêner la diſtribution de leur précieux liquide, voilà la circonſtance où ce remède eſt très-ſalutaire ; ſi au contraire le météoriſme eſt produit par une inflammation du bas-ventre, ce topique peut devenir mortel. C'eſt cependant la même cauſe efficiente dans l'un & l'autre cas ; ſçavoir, une raréfaction conſidérable de l'air contenu dans les entrailles : mais les cauſes déterminantes ſont bien différentes. Dans le premier cas, le relâchement & l'atonie

des membranes des inteſtins les mettant hors d'état de contre-balancer & de s'oppoſer à la dilatation de l'air enfermé dans leur intérieur, ils en ſouffrent une diſtenſion prodigieuſe. Dans le ſecond cas, la chaleur vive des entrailles force tellement la raréfaction de cet air, que leurs membranes, quoique douées de tout leur reſſort qui ſe trouve même augmenté par la phlogoſe, ſont obligées de céder & de ſouffrir une violente extenſion. En employant les moyens que je viens d'expoſer, chacun dans ſon tems & à meſure que l'indication la plus preſſante l'exigeoit, tous ces malades ont été guéris parfaitement. Si des bêtes ſaines en ſe corrompant peuvent infecter l'air & occaſionner des maladies contagieuſes; à plus forte raiſon, ſi ce ſont des bêtes qui portent déja en elles un principe de contagion, avant même qu'elles ſoient corrompues. Revenons préſentement à notre fièvre pourprée.

Selon l'analyſe de notre fièvre rouge, nous avons, 1°. un levain ou des miaſmes étrangers à attaquer dans leur nature ou leur caractère, afin de les corriger & de les réduire à l'impoſſibilité

de nuire davantage, & en cas que l'on ne puiſſe y parvenir, il faut au moins les expulſer. 2°. Nous devons travailler à réprimer le déſordre qui eſt dans la circulation de toutes les liqueurs. 3°. Enfin il faut rétablir dans l'ordre naturel les ſolides, dont les mouvemens ſyſtaltiques ſont troublés & agités par des conſtrictions ſpaſmodiques. De ces trois compoſans partent tous les autres fâcheux ſymptômes, comme phrénéſie, aſſoupiſſemens, oppreſſion conſidérable, fièvre violente, inflammation de différens viſcères, eſquinancie, &c.

Pour ſatisfaire au premier objet, qui eſt de corriger & enlever ces levains, la Nature fait des efforts redoublés; n'y pouvant parvenir, elle tente tous les moyens de s'en débarraſſer, en les portant vers la peau; mais ſes tentatives ſont très ſouvent vaines & inutiles : car lorſque ces miaſmes s'y préſentent, ils y enflamment tout le réſeau cutané par leur acrimonie; les tuyaux excrétoires en ſont étranglés, & les parties morbifiques ſont repompées & emportées dans l'ordre de la circulation; peu de tems après elles vont ſe préſenter ailleurs, &

elles y opèrent le même effet ; en ſorte que par toutes ces mutations & métaſtaſes il s'y en dépoſe toujours beaucoup ſur la gorge, les poûmons, & autres parties. Quelques portions de ces miaſmes ſont emportées au cerveau, & y occaſionnent la phlogoſe de toutes les parties où elles ſe dépoſent. L'inflammation qui accompagne cette maladie eſt ſi conſidérable, qu'elle dégénere promptement en gangrène, ne pouvant, à cauſe de ſa violence, paſſer par les gradations qui la conduiroient à la ſuppuration ; & par cette raiſon elle eſt encore bien moins ſuſceptible de réſolution, à moins que d'y apporter des ſecours prompts & efficaces : la Nature a donc beſoin d'être puiſſamment aidée ?

On ne peut ſe flatter de corriger ce virus, qu'en obſervant attentivement les effets Phyſiques de ſon caractère, & de tout ce qui peut lui être oppoſé dans les diverſes productions de la Nature. Nous avons des raiſons, preſque démonſtratives, qu'il eſt de la même eſpèce que celui de la rougeole ; l'analogie de ſes effets avec celui du virus morbillique en eſt une preuve bien forte, com-

me je l'ai rapporté ci-dessus. Voici un exemple qui paroît aussi annoncer un certain rapport entre le virus de notre fièvre rouge & celui de la petite-vérole. Une jeune demoiselle qui étoit attaquée de la fièvre rouge avec tous ses accidens, en fut entièrement délivrée par la méthode que je vais exposer. Mais aussi-tôt que tous les symptômes de la fièvre rouge furent dissipés, il parut une petite-vérole discrète & très-bénigne, qui n'eut besoin d'autre secours, que de ne point troubler la Nature dans ses opérations. J'ai, depuis cet exemple, remarqué que notre fièvre pourprée précédoit ou suivoit de près la petite-vérole chez un grand nombre d'enfans. Cette fièvre rouge a tant d'analogie avec l'aphthe gangréneux, que l'on seroit tenté de croire que c'est la même maladie, si elle n'avoit quelques signes caractéristiques qui lui sont propres : ainsi puisque le virus de notre maladie pourprée est analogue avec celui de la petite-vérole, de la rougeole, &c, il faut donc la traiter à peu près de même. En parlant de la petite-vérole, je me suis étendu suffisamment sur la nature de son

virus ; & par des autorités respectables, & des inductions tirées de la Nature même, j'ai démontré que dans la Matière Médicale nous n'avions rien de plus connu jusqu'à présent, & de plus efficace pour le combattre, que les remèdes contenus dans la classe des acides minéraux ou végétaux, dirigés selon les circonstances & avec les précautions que j'ai recommandées.

C'est dans cette vûe que j'ai employé avec succès, dans le traitement de la fièvre pourprée, la limonade minérale & végétale sous la forme de potion, dont on mettoit une cuillerée dans chaque verre de tisanne farinacée ; &, comme je l'ai déja dit, si ces remèdes ne détruisent pas entièrement le virus, au moins ils l'enervent, & ils affoiblissent les accidens de l'inflammation qu'il porte partout. C'est sans doute dans la même vûe qu'Hoffman recommande les eaux aigrelettes pour ces sortes de maladies qui participent, ou qui ont un caractère d'érysipèle. Comme cette humeur erratique menace à chaque instant les parties nobles, j'ai toujours crû devoir passer promptement aux moyens propres à l'é-

vacuer, ſuivant en cela le précepte de notre grand Maître. *Medicari in valde acutis, ſi materia turgeat, eâdem die; tardare enim in talibus malum eſt* (*a*). Mais la fièvre & les accidens de l'inflammation ſont quelquefois ſi violens, qu'il faut néceſſairement abandonner la cauſe pour un peu de tems, afin d'attaquer les effets : or le moyen le plus prompt & le plus aſſuré eſt la ſaignée ; & quoiqu'elle ne ſoit point indiquée par la nature du mal, cependant elle eſt indiſpenſable, pour arrêter les progrès de l'inflammation ; c'eſt-à-dire, que la cauſe première qui eſt une humeur étrangère qui roule dans le ſang & les autres liqueurs, n'admet point la ſaignée comme curative, mais pour ſatisfaire aux accidens d'inflammation qu'elle a déterminés comme ſymptômes. Ainſi dans ce cas j'ordonne une ou deux ſaignées, ordinairement du bras, à peu de diſtance l'une de l'autre; & un purgatif, ſouvent une ou deux heures après la première ou ſeconde ſaignée. Si je remarque beaucoup de plénitude dans les premières voies, je preſ-

(*a*) Hippocrate, Aphor. 4. Lib. IV.

cris alors un *emetico-purgans*, dont l'effet double ne laiſſe rien à déſirer pour remplir cette indication ; ſon opération finie, je reviens à la ſaignée lorſque l'inflammation eſt opiniâtre. Hoffman recommande la ſaignée & les purgatifs dans les ſujets pléthoriques ; mais un remède qui m'a paru ſatisfaire & opérer merveilleuſement comme délayant, anti-phlogiſtique & évacuant, eſt le petit lait de tamarins, altéré par les plantes nitreuſes, bien dépouillé par la clarification de ſes parties caſéeuſes & butyreuſes, bû abondamment & donné en lavement. J'ai recours alternativement à la ſaignée & aux évacuans, ſelon l'urgence des ſymptômes : & comme cette maladie porte un caractère éryſipélateux, nous devons lui appliquer prudemment la pratique des ſages & éclairés Sydenham & Freind. Ce premier recommande la ſaignée, les lavemens les plus rafraîchiſſans, comme de nénuphar, les boiſſons délayantes, & ſur-tout de ne pas garder le lit : lorſque la fièvre eſt aſſez violente pour cauſer du délire, il vaut mieux ſelon lui s'appliquer à corriger l'humeur, avant d'employer le pur-

gatif qu'il faut réſerver pour le tems où il y aura peu de fièvre : c'eſt auſſi le ſentiment d'Hippocrate. *Concocta medicari atque movere, non cruda, modò non turgeant, plurima verò non turgent* (a). Ce précepte ne doit pas être pris à la rigueur, quelquefois une néceſſité preſſante veut que nous nous en éloignions, & nous oblige de purger d'abord; quoiqu'en général il ſoit très-utile de corriger & de préparer l'humeur à l'évacuation, autant que les circonſtances peuvent le permettre. Freind veut abſolument que l'on purge dans cette maladie, ſi la tête eſt affectée de délire, du *coma*, de convulſion, &c : il dit que la purgation ſauve toujours le malade, à moins que ſa vie ne ſoit déſeſpérée; & il recommande de ne point attendre que la fièvre ſoit tombée, non plus que dans la petite-vérole.

Je n'ai eu recours ordinairement qu'à la ſaignée du bras, qui m'a paru ſatisfaire ſuffiſamment à l'indication de l'inflammation. La ſaignée du pied paroît quelquefois indiquée par l'embarras de

(a) Hippocrate, Aphor. 22. Lib. I.

la tête ; mais elle peut avoir des suites fâcheuses, si l'humeur morbifique s'est portée sur les viscères inférieurs, & y a attiré quelque inflammation, ce qui se rencontre très-souvent dans notre fièvre rouge. Dans ce cas j'ai employé la saignée de la jugulaire, dont les bons succès m'ont confirmé de plus en plus dans l'opinion de Freind, qui est persuadé que dans tous les embarras de tête la saignée de la jugulaire y remédie plus efficacement que celle du pied. *In quaquidem cerebri affectione quoties ad febrim accesserit, quoniam ex jugularium sectione singulare levamentum deprehendisse visus sum*, &c. (*a*). Il n'y a en effet aucun bon Praticien qui ne donne la préférence à la saignée de la jugulaire sur celle du pied, lorsqu'il y a des dispositions phlogistiques dans les viscères inférieurs. Mais si dans ces circonstances on en remarque de si bons effets, quelle raison pourroit nous empêcher d'y avoir recours, toutes les fois que nous avons sujet de craindre les suites de la saignée du pied, & qu'il y a embarras à la tête?

(*a*) Freind., *de Febr. Comment. II.* p. 9.

Le ſeul cas qui requierroit celle du pied, à l'excluſion de toute autre, ſeroit le retour périodique actuel du ſexe, encore faudroit-il ſuppoſer qu'il n'y auroit pas d'inflammation décidée dans le bas-ventre ?

Quoique la ſaignée & la purgation ſoient deux grands moyens pour combattre ces fièvres rouges, ſur-tout quand elles ſont éryſipélateuſes, ils ne ſont cependant pas goutés du peuple, qui veut toujours des cordiaux, & tout ce qui peut échauffer dans toutes les maladies où il s'y préſente quelque choſe ſur la peau, comme taches, boutons, &c. Heiſter, avec tous les bons Praticiens, défend abſolument, dans ces cas, tout remède chaud. Ceux qui inſiſtent ſur des moyens ſi contraires, prétendent que les malades paroiſſent périr plus promptement, ſur-tout après la ſaignée. Cet accident n'arrive effectivement que trop ſouvent, mais uniquement parce que la ſaignée a été faite dans un tems où l'inflammation étoit dégénérée en gangrène, ou toute prête à y tomber : il eſt hors de doute qu'alors elle ne ſert qu'à éteindre les reſtes d'une vie agoni-

fante; ce que j'ai deja remarqué, mais que l'on ne peut trop répéter. *Et venam quidem in acutis circa initia maximè secari præstat, cùm vires adhuc integræ sint: nam aliàs sæpe, aut inclinante jam morbo, nihil proficit, aut inveterascente mortem maturat* (*a*).

Lorsque les purgatifs ne peuvent remplir complettement, comme évacuans, l'objet que présente l'humeur peccante; que souvent même on a de la peine à en faire usage, soit à cause de la violence des symptômes, soit parce qu'ayant affaire à des enfans, on ne peut les leur faire prendre; il est alors nécessaire de tenter un autre moyen; car il faut évacuer à tel prix & par telle voie que ce soit. Cette humeur ne s'échappera point par les pores, ou ce sera en bien petite quantité: car l'inflammation qu'elle y excite, & la constriction des tuyaux excrétoires sont trop considérables pour lui livrer passage. L'insensible transpiration se trouvant même supprimée, la matière est obligée de se refouler dans le sang, & elle y entraîne avec elle l'hu-

(*a*) Freind, *de Febrib*. p. 9.

meur morbifique qui auroit pû se déposer vers la peau. Dans la rougeole, dont les accidens cutanés ne sont pas à beaucoup près si considérables que dans notre fièvre rouge, nous voyons que dans le tems où l'on croit les malades bien guéris, qu'après même que l'humeur morbillique a été entièrement déposée, & les taches bien formées, il leur survient des symptômes & des accidens très-graves, occasionnés par une portion de l'humeur qui s'est portée sur les poûmons, la gorge, les entrailles, &c, d'où il arrive des péripneumonies, des esquinancies, des dévoiemens presque toujours mortels, s'ils ne sont secourus à propos. A quoi ne devons-nous donc pas nous attendre dans notre maladie pourpreuse, où l'humeur est beaucoup plus abondante & plus maligne ? Pour tenter une autre voie d'évacuation, lorsque les purgatifs ne suffisent pas, ou ne peuvent avoir lieu, j'ai eu recours alors aux vésicatoires, qui étant appliqués entre les épaules & aux jambes ont eu un très-bon succès. Un malade, entre autres, attaqué de cette fièvre pourprée, & qui étoit devenu leucophlegmatique

jusqu'aux paupières, ne rendant que très-peu d'urine fort brune (*a*), & ayant une grande difficulté de respirer, en fut parfaitement délivré par les véficatoires, ainsi que des autres accidens, après avoir préalablement employé les autres moyens indiqués. Freind nous apprend aussi qu'il y a peu de maladies où les véficatoires soient plus utiles : car, comme je l'ai déja dit, ce remède communique au sang des parties capables de résoudre les concrétions grumelées sanguines & lymphatiques, & de ranimer le jeu des esprits, en donnant plus de fluidité à la lymphe nervale : j'ajoute à ce bon effet qu'il procure comme atténuant, celui de déterminer à l'endroit de son application les humeurs étrangères, ou miasmes qui sont répandus dans toute l'habitude du corps.

En satisfaisant pleinement au premier objet d'indication que présente notre fièvre rouge, qui est de corriger & évacuer les levains morbifiques, tous les autres accidens tomberoient d'eux-mêmes;

(*a*) Ce symptôme est assez commun dans notre fièvre rouge, souvent même les urines sont très-sanguinolentes.

mais cet ouvrage ne pouvant s'accomplir aussi promptement qu'il seroit nécessaire pour arrêter le désordre qu'ils excitent dans les liquides & les solides, il faut absolument y avoir égard, sans quoi le malade court risque d'une destruction totale, avant que l'on ait pu satisfaire entièrement au premier point de vûe. Ce qu'il y a d'avantageux en pareilles circonstances, c'est qu'heureusement les moyens qui sont utiles à l'un des trois chefs d'indication, conviennent aussi aux deux autres. La saignée à la vérité si favorable pour les deux derniers, c'est-à-dire, pour le désordre dans la circulation des liqueurs, & le mouvement systaltique dérangé des solides, ne convient pas également au premier, qui est annoncé par la présence & la qualité des miasmes ou levains morbifiques : cela n'empêche cependant pas qu'elle ne soit indispensable, par les raisons que j'ai rapportées. Rien en effet n'est plus convenable que la diminution du volume du sang pour ramener les solides à leur ton ordinaire, & les fluides fourvoyés, chacun dans les vaisseaux qui leur sont propres ; ce qui rétablira l'ordre

& l'harmonie entre les uns & les autres ; alors chaque liqueur marchera dans ſon couloir d'un pas égal & uniforme vers ſa deſtination, les parois des vaiſſeaux auront leur réaction libre, enfin l'œuvre des ſécrétions & de toutes les fonctions animales s'accomplira dans toute ſa perfection, & la Nature devenue ſupérieure à ſon ennemi, s'en débarraſſera promptement, pour le peu que l'on entre dans ſes vûes, & que l'on ſe prête aux autres indications. Ainſi la ſaignée devient donc d'un uſage indiſpenſable dans notre maladie, s'il y a une fièvre conſidérable & autres accidens de chaleur ; par ſon moyen les remèdes correctifs ou altérans, & les purgatifs ont plus de priſe ſur l'humeur morbifique, elle donne à la Nature le loiſir de digérer cette humeur, de la préparer comme il faut, & de la rendre docile aux inſtigations des purgatifs, qui ſont les moyens les plus sûrs pour ce genre de maladie mixte, après qu'on a ſçu prendre toutes les précautions convenables. *In hoc caſu, Naturam redundantibus ac vitioſis humoribus onerari dicit (Herodotus) quæ niſi evacuatione aliquâ,*

aut per vomitum, aut per alvum exhauriantur, partes vitales adoriendo multum periculi intentant (a).

Je fais donc ſaigner dans notre fièvre rouge du bras, du pied, de la jugulaire, ſelon que ces différentes ſaignées ſe trouvent indiquées, ſans avoir égard aux préjugés populaires; parce que c'eſt la raiſon, l'expérience, & les conſeils de nos plus grands Maîtres qui m'autoriſent dans cette pratique. *Detractio ejus (ſanguinis) lentorem partium attenuat, ac liberiorem earum reddit circulationem: quo fit ut non modò non cohibeatur, ſed benigniùs etiam procedat eruptio. Igitur in eryſipelate... febre ſcarlatina, aliiſque ſimilibus vitiis, ſi vehementia ſint ſymptomata, & caput vel pulmonem afficiant, aut in alia quavis parte dolorem ingentem moveant, haud abſque ratione ac tutò prorſus vena inciditur (b).* Les ſaignées doivent être-mêlées des émétiques ou purgatifs, plus ou moins forts, ou plus ou moins réïtérés. Mais ce qui doit nous

---

(a) Freind, *Hiſtor. Med.* p. 155.
(b) Freind, *Hiſtor. Med.* ibidem.

décider en pareil cas, eſt l'état de la fièvre, le dégré de chaleur, & l'embarras, plus ou moins grand, des premières voies. Pour placer utilement les altérans, les ſaignées & les purgatifs, il faut être extrêmement attentif aux ordres de la Nature, c'eſt toujours elle que nous devons conſulter. *Natura enim morborum medicatrix, Medicus verò Naturæ miniſter.* Or pour entrer dans ſes vûës, il eſt néceſſaire de bien connoître tous les reſſorts qui ſont de ſon domaine, d'en ſuivre les deſſeins, & de ſe prêter à ſes différentes intentions, de la manière la plus convenable. Quand on eſt heureuſement arrivé à ce terme, c'eſt alors qu'on eſt en état de la ſeconder, ou même de la redreſſer, ſi elle eſt abbatue par la violence du mal.

Par le moyen des ſaignées, des évacuans, & des altérans tirés de la claſſe des acidules, &c, dont je viens de développer les effets méchaniques, on ſatisfait pleinement à tous les principaux chefs d'indications qu'offre notre fièvre pourprée. Cependant il y en a un acceſſoire qui n'eſt pas de moindre importance, & qui fait le troiſième chef;

c'eſt l'état ſpaſmodique des ſolides, ce ſont des oſcillations troublées, des filets ou cordons élaſtiques, dont les trémouſſemens continuels, forcés & déſordonnés, demandent à être promptement rabattus & ramenés à l'ordre commun; ſans quoi l'on ne doit eſpérer aucune guériſon. Car cet état violent des ſolides n'étant plus en convenance avec le jeu des fluides, ceux-ci ſont pouſſés d'une manière turbulente & impétueuſe dans des genres de vaiſſeaux capillaires, dont le diamètre n'eſt pas à beaucoup près en proportion des globules du liquide qui s'y préſente; les liqueurs ainſi dévoyées y occaſionnent des ſtaſes mortelles, ces taches rouges & pourprées, ces plaques éryſipélateuſes, &c. Le moyen d'obvier efficacement à tant d'inconvéniens, eſt l'uſage habituel des parégoriques à petite doſe durant le cours de la maladie; mais on doit les donner à grande doſe, quand on a été néceſſité d'augmenter ce trouble par l'action des purgatifs. D'ailleurs il n'eſt point de moyen plus sûr pour tenir les pores cutanés dans un état capable de laiſſer toujours échapper quel-

ques portions des miaſmes qui ſe portent vers la peau ; j'en ai rapporté la raiſon en parlant de la petite-vérole. C'eſt pour remplir tous ces points de vûe, que dans notre fièvre rouge j'ai toujours fait mettre deux gros ou demi-once de *meconium* dans une potion acidulée, que l'on donnoit par cuillerée dans l'eſpace de 24 heures : le jour des purgatifs je ſupprimois cette potion acidulée ; mais le ſoir je preſcrivois quatre ou ſix gros de *meconium* dans un verre d'eau de fleurs de ſureau, ſelon l'état & l'âge des ſujets, & l'action plus ou moins vive des purgatifs.

Voilà, Monſieur, la méthode combinée que j'ai employée dans la curation de notre fièvre rouge ; je m'y ſuis trouvé engagé par les principes que j'ai établis ci-deſſus : ils ſont adoptés par nos plus grands Maîtres, ſoutenus des autorités les plus reſpectables, & conformes aux loix de l'œconomie animale. Cette méthode a été ſuivie de ſuccès qui ont été heureux, lorſque j'ai pû l'employer à tems, & dès les premiers inſtans de la maladie.

De la Coqueluche ou Toux férine des Enfans.

La toux violente & convulſive qui attaque particulièrement les enfans, appellée en Latin *pertuſſis* ou *tuſſis ferina*, en François *coqueluche* ou *architoux*, n'a épargné preſque aucun des enfans qui ont eu la fièvre rouge, & elle la précédoit ordinairement : mais à meſure que les accidens de cette fièvre ſe diſſipoient, la toux férine diminuoit, & enfin diſparoiſſoit avec elle ; pourvu que l'on ait eu ſoin de dépouiller le ſang de tous les miaſmes qui occaſionnoient la fièvre rouge. Si au contraire par une méthode mal entendue, tel qu'un régime & des remèdes chauds, on avoit entretenu un trouble dans les liqueurs, & empêché par-là la ſécrétion totale des levains étrangers, & que l'enfant, par la force de ſon tempérament, ait échappé à cette maladie, il ſe trouvoit alors encore plus tourmenté de la toux qu'auparavant la fièvre rouge. Cette obſervation n'annonce-t-elle pas que la coqueluche en général, & celle-ci en par-

ticulier, reconnoît pour cause première une humeur, ou des levains étrangers déposés sur les glandes de la trachée-artère & des bronches des poûmons, qui les irritant violemment & convulsivement, en exprime cette grande quantité de mucosités que les enfans expectorent avec de si violens efforts, & qui les expose très-souvent au danger d'être suffoqués ? L'abondance de cette humeur visqueuse poussée brusquement vers la glotte, par les secousses rédoublées du *thorax*, du diaphragme & des poûmons, y empêche totalement l'introduction de l'air. Leurs vésicules n'étant plus soutenues par le renouvellement de cet esprit élastique, s'affaissent les unes sur les autres : le sang de l'artère pulmonaire n'y trouvant plus le passage libre, prolonge la dyastole du cœur ; sa systole est suspendue, ou ne s'accomplit qu'imparfaitement : la veine-cave supérieure ne peut se dégorger qu'avec peine dans l'antre droit : le sang est porté avec impétuosité vers la tête, par la violence de la toux, & le méchanisme du *nisus expiratorius*, qu'il seroit trop long & même déplacé d'expliquer ici : enfin le visage

visage devient violet, & l'enfant va périr, si ces mucosités, qui bouchent l'ouverture de la glotte, n'en sont dans peu expulsées. Tous ces efforts, & particulièrement le jeu précipité du diaphragme qui bat sur l'estomac, le met de la partie, il entre en convulsion, & les enfans rendent par le vomissement la nourriture qui peut se trouver dans ce viscère. L'estomac de son côté détermine souvent le paroxisme, car étant trop plein il gêne la dépression du diaphragme, & il irrite d'autant plus la partie tendineuse de ce muscle concentrique, où il est attaché par son orifice supérieure, que dans cette maladie l'estomac est ordinairement chargé de sabure, ou de levains aigres qui dominent toujours dans les enfans, particulièrement lorsqu'ils sont encore aux nourritures laiteuses. L'action de ces levains sur l'estomac pourroit même se trouver augmentée par la présence des miasmes étrangers.

L'état violent où cette maladie réduit les enfans est d'autant plus touchant, que nous voyons ces tendres créatures en proie à ce genre de tourment pen-

dant des mois entiers, avant que l'on tente aucun moyen de guérison; sous prétexte que ce mal cède difficilement aux remèdes, & dans la fausse persuasion qu'il purge les humeurs. Quoiqu'à la vérité peu d'enfans périssent de cette maladie, combien s'en trouvent-ils dont la poitrine reste affectée? Car seroit-il possible que les poûmons, qui sont des organes si délicats, particulièrement dans l'enfance, soutinssent des efforts aussi outrés pendant plusieurs mois, sans en souffrir aucun dommage notable? Non assurément; la raison & l'expérience nous convainquent du contraire; & je puis dire avec vérité, que de plusieurs enfans qui ont été les victimes de cette maladie ou de ses suites, & dont j'ai fait l'ouverture, je n'en ai trouvé aucun dont les poûmons n'aient été considérablement endommagés, soit par une suppuration actuelle, soit par une inflammation, ou enfin par une adhérence considérable des poûmons à la plèvre. Il paroît donc démontré par ce que j'ai exposé ci-dessus, que la coqueluche qui attaque particulièrement les enfans, & qui précède notre fièvre rouge, est épi-

démique, & occasionnée par des miasmes ou levains étrangers, à peu près de même nature que ceux de la rougeole, de la fièvre pourprée,&c;& elle doit être plus longue & plus difficile à guérir : car ces miasmes une fois cantonnés dans les glandes bronchiales n'en seront pas aisément enlevés : de même que nous voyons souvent une humeur rhumatismale se fixer sur une partie pendant des mois entiers, & résister long-tems aux remèdes les mieux indiqués & les plus prudemment appliqués.

La voie de l'expectoration, que la Nature semble indiquer, seroit peut-être suffisante pour obtenir la guérison de cette fâcheuse maladie, si l'on pouvoit sans risque se reposer entièrement sur elle ; mais je viens de démontrer les dangers auxquels elle expose ; cependant elle n'est point à négliger. Il est question, pour en tirer tout le fruit possible & en éviter les inconvéniens, d'atténuer l'humeur bronchiale, pour qu'elle puisse s'éhapper aisément, & entraîner avec elle les miasmes qui sont déposés dans ses réservoirs. En ce cas les vésicatoires, plus ou moins animés & soute-

nus, doivent être préférés à toute espèce de béchiques incisifs. Leurs parties volatiles inciseront la mucosité des bronches, animeront les fibres languissantes, dont le ressort n'est point encore perfectionné : enfin ils établiront un lieu de dépôt, pour favoriser le dépouillement de ces mêmes miasmes qui pourroient être restés dans les liqueurs. Plusieurs bons Auteurs, en suivant la même indication, recommandent la mousse terrestre & les cloportes, parce que ces remèdes sont chargés de sels incisifs & volatils ; mais ceux des cantharides bien conduits ont un effet plus marqué, sans compter l'avantage particulier aux vésicatoires qui déterminent comme topiques les mauvais levains à l'endroit de leur application, &c, ainsi que je l'ai plus amplement expliqué ailleurs. Le bon effet de ce remède doit être soutenu par celui des purgatifs doux & réitérés, dont le succès sera d'autant plus certain, que les levains ou miasmes dégagés de leurs entraves par les parties incisives des cantharides, se porteront plus aisément vers les sécrétoires & excrétoires des intestins. Il sera aussi quel-

quefois très-utile de faire prendre aux enfans une eau émétisée, afin de leur procurer quelques secousses d'estomac : son mouvement convulsif non seulement vuidera parfaitement les premières voies, mais son impression sur le diaphragme, le *thorax*, & toute la substance des poûmons, en exprimera abondamment la mucosité qui aura été atténuée par l'action incisive des vésicatoires. Comme il arrive souvent dans cette maladie que l'estomac est rempli de mucosités, alors l'infusion de quelques grains d'ipecacuanha, ou un peu de vinaigre scillitique, sont préférables au tartre stibié. Quelquefois il s'y rencontre des vers ; dans ce cas on donne avec succès l'*aquila alba* à très-petite dose, qui convient d'autant mieux que c'est un excellent incisif. Mais ces remèdes, pour bien réussir, doivent toujours marcher de concert avec les autres moyens indiqués.

La saignée ne paroît pas nécessaire dans le traitement de la coqueluche, parce qu'elle ne peut enlever par elle-même, si ce n'est en petite quantité, les miasmes roulans avec le sang, & encore bien moins lorsqu'ils sont engagés avec

l'humeur bronchiale & trachéale. Cependant elle devient néceſſaire, & même indiſpenſable, lorſque les violentes irritations ont déterminé quelque phlogoſe aux poûmons, ou aux parties adjacentes. *Prætereo impræſentiarum ingens illud ſolatium quod affert venæ ſectio infantum pertuſſi* (*a*). Les parégoriques, tirés de la claſſe des pavots, ſont excellens pour faire tomber les irritations ſpaſmodiques; mais il faut les employer *parcâ manu* & avec beaucoup de réſerve: car ſi on les donne en trop grande doſe, ils jetteront les fibres dans l'atonie, ſuſpendront trop long-tems l'expectoration, & lorſqu'elle voudra ſe faire, l'humeur bronchiale ſera ſi abondante, qu'elle pourroit ſuffoquer l'enfant par les raiſons rapportées ci-deſſus. Lorſque tous les accidens ſont entièrement tombés, il eſt à propos de faire prendre aux convaleſcens des bouillons pectoraux, préparés avec le veau, le poulet, le cochon de lait, ou même avec les entrailles de ces animaux, & émulſionnés avec les pignons doux, les piſtaches, ou à

(*b*) Sydenham, p. 122.

ſeur défaut les amandes douces ; afin d'adoucir juſqu'aux moindres veſtiges des levains âcres qui pourroient être reſtés dans le ſang, ou dans les autres liqueurs. J'ai remarqué pluſieurs fois que le lait n'opéroit aucun bon effet dans cette maladie ; ſans doute parce qu'il ſe trouve trop de diſpoſitions aceſcentes dans les enfans.

Je ſuis bien éloigné de penſer, que dans tous les règnes de coqueluche, ce ſoient des levains de même nature qui les occaſionnent : mais il y a tout lieu de croire, que cette maladie eſt toujours épidémique & déterminée par des miaſmes étrangers qui reconnoiſſent une cauſe commune.

Je vous ai rapporté, Monſieur, avec le plus de préciſion qu'il m'a été poſſible, toutes les obſervations que m'ont donné lieu de faire nos différentes maladies populaires, particulièrement la dyſſenterie, la petite-vérole, la rougeole, la fièvre rouge ou pourprée, & la coqueluche. Vous en avez vû les cauſes, la nature, le caractère, & les moyens que j'ai employés pour les combattre ; j'ai tâché de ſuivre & de développer

chacune de ces parties, autant que le peuvent permettre les bornes d'une Dissertation. Si j'ai traité de quelques autres matières, c'est parce qu'elles se sont trouvées comme sur ma route, & qu'elles avoient quelque rapport à mon sujet. Vous me sçaurez bon gré, Monsieur, de m'être attaché plutôt aux choses qu'aux mots, dans la persuasion où j'étois que vous admettez ce qu'a dit il y a long-tems un des plus célèbres Médecins de l'Antiquité, (a) *Morbos non eloquentiâ sed remediis curari.*

Je suis, &c.

(a) Celse, lib. 1. præf. p. 10.

FIN.

C'est dans le Journal des Scavans
Juin 1745 que se trouve l'extrait
de cette dissertation de Mr reviere
ou on releve quelque chose
de cet ouvrage dont on ne paroit
pas faire beaucoup de cas,
voiez le Journal





